

*LE PRÊTRE MIS À NU : ÉTUDE DE LA POÉTIQUE DU PERSONNAGE
DANS LES FABLIAUX ÉROTIQUES (XII^E-XIV^E SIÈCLES)*

Suivi du texte d'écriture littéraire

ADAGIO MALGRÉ LUI

par

Sarah Deschênes

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A.
en langue et littérature françaises

Avril 2012

© Sarah Deschênes, 2012

RÉSUMÉ

Dans un premier temps, ce mémoire propose une analyse de la poétique du personnage du prêtre dans un choix de fabliaux érotiques écrits entre les XII^e et XIV^e siècles (*Gombert et les deus clers*, *Le Prestre taint*, *Le Vilain de Bailluel* et *Le Prestre ki abevete*). Tout en permettant de nuancer « l'antycléricalisme » des fabliaux par la différenciation des types du clerc et du prêtre, cette analyse s'attarde à la figure du prêtre trompé et du prêtre trompeur. Par l'étude de ce personnage rusé, elle concourt à démontrer que le prêtre trompeur constitue bien souvent une mise en abyme des figures de l'auteur et du jongleur en représentation dont se sert le fabliau pour réhabiliter la fiction et interroger la puissance de la parole et du langage, ce qui contribue à dévoiler la « mécanique » du genre et des motifs de la littérature médiévale.

La seconde partie de ce mémoire, dite d'écriture littéraire, propose un texte narratif qui utilise certaines caractéristiques du genre dramatique pour créer un effet de distanciation devant le spectacle de ce village, où règne un certain désintérêt religieux, mais qui se voit heurté par l'annonce et l'arrivée d'un jeune prêtre, Adagio. Ce nouvel arrivant deviendra le sujet de toutes les discussions et de toutes les rumeurs, au point de n'exister qu'à travers la parole d'autrui.

ABSTRACT

The first part of this thesis is an analysis of the priest in a selection of erotic fabliaux written between the 12th and 14th centuries (*Gombert et les deus clers*, *Le Prestre taint*, *Le Vilain de Bailluel* and *Le Prestre ki abevete*). While the “anticlericalism” of the fabliaux is toned down by the differences between the types of the cleric and the priest, this analysis dwells on the figures of the deceived priest and the deceitful one. Through the study of the deceitful priest, it demonstrates that the duper offers a *mise en abyme* of the author and the jongleur in action, used by the fabliau to rehabilitate the fiction and to examine the power of speech and language, which helps unveil the “mecanic” of the genre and the types of medieval literature.

The second part of this thesis is a narrative text that uses some traits of the drama genre to create a distance between the reader and the characters, who live in a small village where a certain lack of interest for religion rules. These inhabitants will be thrilled by the announce and arrival of a young priest, Adagio. Soon, this newcomer will become the object of all discussions and all rumors, so much so that he will exist only through others’ words.

LIEN

À la base des deux volets de ce mémoire littéraire repose un questionnement sur la figure du prêtre. Là où le volet critique s'interroge sur la place réelle et la signification de ce personnage au sein de la littérature médiévale, le volet d'écriture littéraire explore une nouvelle façon de l'aborder. Il s'interroge ainsi sur sa présence au sein de la littérature québécoise contemporaine, lieu de croyance, mais surtout de non-croyance, avec ce que cela suppose de vide, de doutes, d'errances et de quêtes.

À la problématique de ce personnage s'ajoute celle de la puissance créatrice de la parole. Là où le prêtre des fabliaux devient la mise en abyme du jongleur/auteur, qui use des mots pour faire voir et entendre à son auditeur/lecteur ce qu'il veut bien lui raconter, l'absence du personnage d'Adagio, pourtant présent dans les conversations, devient le symbole du pouvoir de la parole et de celui, assassin et intransigeant, du jugement.

REMERCIEMENTS

Je remercie mes deux directeurs, Isabelle Arseneau (partie critique) et Michel Biron (partie écriture littéraire) pour leur présence, leur rigueur, leurs commentaires et leurs généreuses propositions. Plus encore, je les remercie pour leur patience et leur empathie.

Je remercie également les membres du Département de langue et littérature françaises d'avoir rendu mon passage si agréable et si nourrissant.

Je remercie finalement Jonathan Pronovost de n'avoir cessé d'interroger mon *Adagio* et Marie-Ève Gagnon de m'avoir maintenue sur le droit chemin.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	p. III
Abstract	p. IV
Lien	p. V
Remerciements	p. VI
Table des matières	p. VII

VOLET CRITIQUE :

*Le Prêtre mis à nu : étude de la poétique du personnage
dans les fabliaux érotiques (XII^e-XIV^e siècles)*

1. Introduction	p. 3
2. De l'Anticléricalisme des fabliaux	p. 7
3. L'Échec du prêtre qui se voulait trompeur	p. 21
4. Le « Jeu » du trompeur	p. 29
4.1 Le Prêtre auxiliaire : la veillée funèbre du <i>Vilain de Bailluel</i>	p. 29
4.2 Le Prêtre trompeur : l'acte de la consommation dans le <i>Prestre ki abevete</i>	p. 33
5. « Contes à rire », contes à apprendre?	p. 37
6. Bibliographie	p. 43

VOLET ÉCRITURE LITTÉRAIRE

Adagio malgré lui

Hiver	p. 53
Printemps	p. 73
Été	p. 97
Automne	p. 115
Hiver	p. 125

Volet critique :

*Le Prêtre mis à nu : étude de la poétique du personnage
dans les fabliaux érotiques (XII^e-XIV^e siècles)*

Toute contribution à l'étude des fabliaux rencontre l'inévitable écueil de la définition. Car comment définir cette étrangeté médiévale, apparue vers la fin du XII^e siècle et disparue au cours du premier tiers du XIV^e siècle, autrement que comme des « contes à rires en vers¹ », définition controversée de Joseph Bédier? Il s'agit certes d'un court récit versifié, d'une longueur moyenne de 250 vers², composé de couplets d'octosyllabes à rimes plates³ et qui, à l'image du reste du corpus en langue vernaculaire, s'écarte de la sphère « officielle » en langue latine. Ces caractéristiques ne suffisent pourtant pas à différencier le fabliau des autres formes brèves que sont, par exemple, le lai ou la fable. Cette insuffisance entraîne une difficulté de classement et d'analyse qui devient un véritable casse-tête lorsqu'entre en jeu la question – réactualisée par la critique contemporaine – des textes marginaux⁴, qui ne correspondent pas tout à fait à la définition du genre, de par leur étendue ou leur thématique. Les auteurs médiévaux eux-mêmes ne répondent que partiellement à cette question, notamment par des désignations génériques qui étonnent parfois⁵. Cet étonnement devient rapidement le prétexte à

¹ Joseph Bédier, *Les Fabliaux : étude de littérature populaire et d'histoire littéraire du Moyen âge*, Genève, Slatkine, 6^e éd., 1982 [1893], p. 30.

² Ce calcul est basé sur le corpus de Per Nykrog (160 fabliaux). Il a été effectué par John Turnbull et est présenté par Thomas D. Cooke dans son ouvrage *The Old French and Chaucerian Fabliaux. A Study of their Comic Climax*, Columbia & London, University of Missouri Press, 1978, p. 17.

³ Tout comme le roman courtois, qu'il n'est pas sans parodier. À ce sujet, voir notamment Per Nykrog, *Les Fabliaux*, Genève, Librairie Droz, 1973.

⁴ Quelques exemples s'imposent : celui de *Trubert* (2984 vers), texte beaucoup plus long que la moyenne des fabliaux ; ceux de *La Mule sans frein* (1136 vers) et du *Chevalier à l'épée* (1209 vers), textes qui parodient le roman arthurien, sujet rejeté du genre *a posteriori*, et qui s'étendent trop longuement par rapport aux fabliaux, mais pas assez pour se mériter l'appellation de « roman » de la part de leurs auteurs.

⁵ À ce sujet, voir Norris J. Lacy, *Reading Fabliaux*, New York, Garland Publishing, 1993. Le critique met en garde contre une analyse qui se limiterait à l'attribution médiévale des genres : « [...] it attributes to medieval authors a generic precision that the study of texts themselves does not confirm : it is far from certain that authors really know the difference, assuming there is one, between fabliaux and *dits, exemples, fables* and so on. » (p. 25) « The label and the distinctions that go with it appear to be misleading and critically indefensible, and they are certainly more damaging than useful. They confine us to the study of an artificially limited number of texts, thereby excluding a large number that may be very similar and the study of which would be quite revealing. Critics need to be studying themes, techniques, forms in medieval short fiction, rather than limiting themselves to a group of

l'exclusion de la notion de genre dans le cadre d'études sur la littérature médiévale en langue vernaculaire⁶. Le corpus médiéval s'ordonne pourtant selon une rigoureuse typologie des genres, autant sur le plan de la production du texte que sur celui de sa réception. En effet, aux étiquettes génériques fournies par les auteurs dans leurs prologues et épilogues s'ajoutent les mentions des copistes qui n'hésitent jamais à changer le genre d'un texte⁷ lors de sa retranscription. Cette conscience apparaît d'ailleurs inévitable lorsque l'on considère, à la suite de Hans Robert Jauss, que

toute œuvre littéraire appartient à un genre, ce qui revient à affirmer purement et simplement que toute œuvre suppose l'horizon d'une attente, c'est-à-dire d'un ensemble de règles préexistant pour orienter la compréhension du lecteur (public) et lui permettre une réception appréciative⁸.

Le personnage du prêtre participe à l'élaboration de l'horizon d'attente du premier public des fabliaux érotiques. Si les critiques ont surtout défini le personnage comme un vecteur de satire, il est d'abord et avant tout un lieu commun et participe d'une véritable « rhétorique des *topoi* », cet « art de la persuasion ou de l'ornement qui exploite les ressources de la stéréotypie tant au niveau de *l'elocutio* que de *l'inventio*⁹ » et qui caractérise la littérature narrative du Moyen Âge, où « la topique se mue en typique, en réservoir de types. Ses formes vides, *topos koinoi*, se saturent de sens, se figent et se convertissent en stéréotypes¹⁰ ». Le prêtre contribue ainsi à la

seventy or 140 specific texts chosen not because they resemble each other internally, but because they all contain a single word or, at best, share a single characteristic. » (p. 29)

⁶ Voir Francis Gingras, « Mise en recueil et typologie des genres aux XIII^e et XIV^e siècles : romans atypiques et recueils polygénériques (*Biausdous, Cristal et Clarie, Durmart le Gallois et Mériadeuc*) », dans *Le Recueil au Moyen Âge. Le Moyen Âge central*, éd. Olivier Collet et Yasmina Foehr-Janssens, Turnhout, Brepols, 2010, p. 91-111.

⁷ Les manuscrits ne datent pas forcément de l'époque de la création d'une œuvre. L'horizon d'attente connaît des variations historiques, temporelles, qui contribueraient à expliquer ces changements de la part des copistes.

⁸ Hans Robert Jauss, « Littérature médiévale et théorie des genres », *Poétique*, n° 1, 1970, p. 82.

⁹ Ruth Amossy et Elisheva Rosen, *Les Discours du cliché*, Paris, Société d'Édition d'enseignement supérieur, 1982, p. 14.

¹⁰ Antoine Compagnon, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 29, tel que cité par Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot dans *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Armand Colin, 2010 [2007], p. 16.

structure narrative et à l'humour du genre, selon qu'il possède ou non l'intelligence de la ruse. Dans un article paru en 1991, Gabrielle Hutton a mis au jour les deux types de pouvoir dont use le prêtre pour arriver à ses fins — c'est-à-dire s'enrichir aux dépens de ses paroissiens, comme le prêtre de *Brunain la vache au prestre*, ou obtenir les faveurs d'une femme mariée, comme *Le Prestre crucefié* : le *savoir* (l'intelligence de la ruse), qui est le plus souvent un gage de succès, et l'*avoir* (le statut social, l'argent), qui mène inexorablement à l'échec et à l'humiliation¹¹. Le *savoir* du prêtre trompeur suppose une très grande maîtrise du langage, comme l'a montré Corinne Denoyelle : « [...] la ruse est avant tout un fait de parole, dont le mensonge n'est qu'un élément, et [elle] tire ses pouvoirs de l'utilisation persuasive de la parole¹² ». Dans les fabliaux qui mettent en scène un prêtre rusé, cette persuasion de l'interlocuteur (et future victime) repose sur la capacité à modifier, par la parole, les perceptions sensorielles de ce dernier, ce que pressentait déjà Mary J. Schenck dans ses travaux : « Dupers manipulate language to make empirical reality seem a chimera... or fantasy seem reality¹³ ». La ruse du prêtre des fabliaux érotiques consiste par conséquent en une maîtrise du langage hors du commun, puisqu'il s'agit d'arriver, par la parole seule, à manipuler les sens — particulièrement ceux de la vue et de l'ouïe —, art de la manipulation qui n'est pas sans rappeler celui que pratiquent l'auteur et le jongleur.

Notre analyse poétique du personnage du prêtre tiendra compte des méthodes rendues disponibles par la nouvelle codicologie (ou néo-codicologie¹⁴), une discipline qui est née d'un souci de relire les œuvres

¹¹ Gabrielle Hutton, « La Stratégie dans les fabliaux », *Reinardus*, vol. 4, 1991, p. 111-117.

¹² Corinne Denoyelle, « Le discours de la ruse dans les fabliaux. Approche pragmatique et argumentative », *Poétique*, n° 115, 1998, p. 327-328.

¹³ Mary J. Schenck, *The Fabliaux. Tales of Wit and Deception*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1987, p. 101.

¹⁴ Voir, à ce sujet, l'incourable ouvrage de Keith Busby, *Codex and Context: reading old French verse narrative in manuscript*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2002.

anciennes dans leur contexte manuscrit¹⁵. Elle s'appuiera sur un choix de textes tirés de l'anthologie préparée par Luciano Rossi et Richard Straub, *Fabliaux érotiques*¹⁶, dont quatre mettent en scène un prêtre ou un clerc lubrique. L'objectif sera de cerner la poétique du personnage, c'est-à-dire les « propriétés du discours littéraire ¹⁷ » reliées au prêtre. Le corpus principal se limitera aux fabliaux *Gombert et les deus clers* (192 vers) et *Le Vilain de Bailluel* (116 vers) — composés entre 1190 et 1194 par Jean Bodel — ainsi qu'au *Prestre taint* (448 vers, écrit au XIII^e siècle et attribué à Gautier le Leu) et au *Prestre ki abevete* (84 vers, écrit autour de 1200 et attribué à Garin). Ces quatre textes se sont côtoyés au sein de différents manuscrits médiévaux. À titre d'exemple, le manuscrit BnF fr 837 présente *Gombert et les deus clers* (f^o 210v-211r) et *Le Vilain de Bailluel* (f^o 242v-243r). Le copiste du manuscrit Hamilton 257 de la Deutsche Staatsbibliothek place trois de ces textes — *Gombert et les deus clers* (f^o 10v-11v), *Le Prestre taint* (f^o 13v-15v) et *Le Vilain de Bailluel* (f^o 28r-28v) — dans une grande proximité codicologique et leur réserve une place de choix, en tête de manuscrit, position de force qui dit bien leur importance. Enfin, le manuscrit BnF fr 12 603 fait se succéder *Le Vilain de Bailluel* (F¹, f^o 239v-240r; F², f^o 255r-255v) et *Le Prestre ki abevete* (f^o 240v-241r). Dans tous les cas, les fabliaux à l'étude se font suite à une distance n'excédant jamais une trentaine de folios. Cette proximité codicologique tend à suggérer que dès le Moyen Âge, et encore à la Renaissance lorsque Boccaccio reprendra dans son *Décameron* le *Vilain de Bailluel* (huitième nouvelle de la troisième journée) et *Gombert et les deus*

¹⁵ « The New Codicology presupposes the methods of traditional codicology, but goes beyond it in regarding all elements of the manuscript, such as quite structure and mise en page, as well as the arrangement of all verbal and visual components concerned, in sum, with the planning, production, and reception of manuscripts, and with the literary works whose material transmission they assure. » (Keith Busby, « Fabliaux and the New Codicology », *The World and its rival. Essays on Literary Imagination in Honor of Per Nykrog*, éd. Kathryn Karczeweska et Tom Conley, 1999, p. 139-140)

¹⁶ *Fabliaux érotiques. Textes de jongleurs des XII^e-XIII^e siècles*, éd. et trad. Luciano Rossi et Richard Straub, Paris, Librairie générale française/Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 1992.

¹⁷ Tzvetan Todorov, « Poétique et critique » dans *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 44.

clers (sixième nouvelle de la neuvième journée), ces récits brefs ont été perçus comme constituant un ensemble homogène et cohérent, non seulement sur le plan de leur catégorie générique, mais aussi du point de vue de leur thématique.

La lecture de *Gombert et les deus clers* permettra avant toute chose de nuancer « l'anticléricisme » des fabliaux par la différenciation des types du clerc et du prêtre. L'analyse s'attardera ensuite à la figure du prêtre trompé, telle qu'elle apparaît dans le *Prestre taint*, puis à celle du prêtre trompeur, qu'il soit un adjuvant de la tromperie, comme dans le *Vilain de Bailluel*, ou son initiateur, comme le *Prestre ki abevete*. L'étude de ce personnage rusé concourra finalement à démontrer que le prêtre constitue bien souvent une mise en abyme¹⁸ des figures de l'auteur et du jongleur en représentation dont se sert le fabliau pour réhabiliter la fiction et interroger la puissance de la parole et du langage. Cette interrogation permettra de dévoiler la « mécanique » du genre et des motifs de la littérature médiévale, notamment ceux de la tradition courtoise et de la merveille.

DE L'ANTICLÉRICISME DES FABLIAUX

Critiques et historiens ont – abondamment! – lu au cœur des fabliaux une satire antireligieuse affirmée, voire un anticléricisme virulent, et ce, pour de multiples raisons. Le mauvais sort réservé aux prêtres qui échouent dans leur tentative de ruse est en grande partie responsable de cette lecture qui fait la part belle à la satire. L'analyse structurale du genre affine cet argument :

In the fabliau, the characters are revealed primarily through their actions ; in other words, the functions they execute identify them more clearly than their social status or their bonds with other characters. The characters are not individuals contributing a unique part to the action ; they assume an importance in the plot by virtue of the roles

¹⁸ Voir Lucien Dallenbach, *Le Récit spéculaire : essai sur la mise en abyme*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, qui définit la mise en abyme comme « toute enclave entretenant une relation de similitude avec l'œuvre qui la contient » (p. 18), ce qui est rendu possible grâce à « une surcharge sémantique » (p. 62).

they play. The roles are limited to four possibilities : the duper, the victim, the auxiliary, and the counselor¹⁹.

La récurrence des prêtres victimes n'est donc pas anticléricale en soi. Elle relève certes d'une « association [qui] tire évidemment son origine d'une certaine vision sociale, mais celle-ci peut finir par s'effacer devant le simple fonctionnement narratif²⁰ », au point de n'être plus qu'un stéréotype. L'utilisation de tels stéréotypes s'explique aisément par la brièveté des fabliaux, qui appellent nécessairement une certaine célérité dans le développement de leur structure narrative et humoristique : « In such compact narrations as the fabliaux, these authors depended upon their audience's grasping of common symbols in order to develop more rapidly their humorous situations²¹ ». L'auditeur-lecteur, lorsqu'il voit apparaître le prêtre lubrique, s'attend à ce qu'il corresponde à l'horizon d'attente établi par les fabliaux antérieurs où le personnage tente, par tous les moyens possibles, d'assouvir ses désirs sexuels, le plus souvent en vain²². Cela répond à l'une des vocations du fabliau, qui « procure un plaisir provenant de la répétition et des ressemblances²³ ». L'effet de nouveauté et de surprise réside ailleurs, dans la façon dont le prêtre s'y prend, avec quel succès, par quel détour comique, etc. Une conclusion trop hâtive quant à l'anticléricisme du fabliau ferait fi de cette utilisation volontaire de personnages stéréotypés,

¹⁹ Mary J. Schenck, *op. cit.*, p. 74.

²⁰ Dominique Boutet, *Les Fabliaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 98.

²¹ Gregg F. Lacy, « Augustinian Imagery and Fabliau 'Obscenity' », *Studies on the Seven Sages of Rome and other essays in medieval literature*, éd. Henri Niedzielski et Hans R. Runte, Honolulu, Educational Research Associates, 1978, p. 227.

²² Selon son répertoire de 160 fabliaux, Per Nykrog relève vingt-deux prêtres amants, dont seulement cinq sont victorieux. (Per Nykrog, *op. cit.*, p. 110)

²³ Paul Zumthor, « Intertextualité et mouvance », *Littérature*, n° 41, 1981, p. 15. Le fabliau confirme cette hypothèse, valable pour tout texte médiéval : « Throughout the Middle Ages literary composition was to a large extent a process of creating comparison and contrast among the parts of individual stories, as various romance prologues attest. The meaning of a medieval tale lay not so much in its raw material – its content – as in the use to which clever romance composers put that content in their own retelling as they broke down and reassembled their sources in such a way as to force comparisons and contrasts among the constituent parts of their new work ». (Tracy Adams, « The Cunningly Intelligent Characters of BnF fr 19152 », *MLN*, vol. 120, n° 4, septembre 2005, p. 899-900.)

pourtant constitutive de ce genre bref et indispensable au développement rapide de l'action.

La lecture anticléricale basée sur l'immoralité des prêtres lubriques doit également être nuancée. En effet, à l'époque de la création des fabliaux, le célibat des prêtres ne s'est pas encore imposé:

Through decrees and edicts, popes and church councils since the fourth century had attempted to enforce celibacy on the clergy. Concubinage had never been approved, but the frequent interdictions against it are proof that it was a very difficult practice to stop. The church's attempt to prevent marriage among priests met with more overt opposition, since there was little scriptural support for required celibacy. Earl Sperry quotes one eleventh-century priest who argued that the prohibition against marriage encouraged fornication and adultery [...]²⁴.

Comme l'Église interdit officiellement le mariage des prêtres au XII^e siècle²⁵, le sujet est d'actualité pour les auteurs de fabliaux et l'immoralité de leurs prêtres, toute relative. Le mariage comme sacrement est lui-même une réalité encore plus récente : instauré en 1179 lors du III^e Concile de Latran, il vise à régulariser les relations sexuelles qui n'ont pas pour but la procréation. Le fabliau, espace littéraire où prend place l'assouvissement des désirs charnels, contrairement à l'amour courtois chanté par les troubadours²⁶, en présente une tout autre vision. L'acte sexuel n'y est jamais condamné et on pardonne à l'épouse abstinente les péchés d'adultère auxquels la contraint la privation imposée par un mari (impuissant). Quant au prêtre lubrique, censé

²⁴ Raymond Eichmann, *Cuckolds, Clerics, & Countrymen. Medieval French Fabliaux*. The University of Arkansas Press, Fayetteville, 1982, p. 7.

²⁵ Lors du II^e Concile de Latran (1139), l'Église refuse l'ordination d'hommes mariés et rend invalide tout mariage avec un prêtre. Ces mesures cherchent surtout à empêcher la perte des terres données en bénéfice aux prêtres, puisqu'avec la féodalité vient la notion de droit héréditaire.

²⁶ Ne s'agit-il pas d'une mise en lumière par les fabliaux de ce qui se cache vraiment derrière la notion de *fin'amor* ? À ce sujet, la lecture en contexte est particulièrement éclairante. Voir notamment Richard Trachsler, « Observations sur les "recueils de fabliaux" », dans *Le Recueil au Moyen Âge. Le Moyen Âge central*, éd. Olivier Collet et Yasmina Foehr-Janssens, Turnhout, Brepols, 2010, p. 35-46. Son analyse du manuscrit Rothschild 2800 lui permet de comparer la fin du *Roman de la Rose*, « qui raconte la prise de possession onirique de la fleur par l'amant », et le fabliau *Le Moine*, « où le sexe est un sexe et non pas une rose », deux textes qui se succèdent dans le recueil (p. 42).

avoir fait vœu de chasteté – un vœu contre nature –, il n’y pèche pas plus qu’un autre :

[...] les conteurs ne cherchent nullement à se gausser de l’homme d’Église. Ils ne le blâment point de se précipiter sur les femmes et d’avoir une ardeur sexuelle trop vive. Le mari leur semble ridicule et l’amant vainqueur sympathique, fût-il ecclésiastique. Il faut se souvenir de ce premier aspect des choses et éviter de soutenir que le prêtre est toujours honni, blâmé, bafoué dans les histoires érotiques. Les conteurs ne reprochent pas au prêtre de manquer à ses vœux de chasteté [...]. Pour nos conteurs cela relève de l’ordre des choses, cela paraît admis, naturel²⁷.

Indéniablement, le prêtre commet la faute de désirer la femme d’autrui, mais il commet surtout celle de n’être pas plus fin que l’époux! La distance temporelle qui sépare la critique contemporaine de ces textes exige une grande prudence quant aux jugements présumés des auteurs sur les actes et les classes sociales qu’ils y mettent en scène. Cette approbation tacite d’actes aujourd’hui jugés inconvenants et ces sujets scabreux ont contribué, à travers le temps, à associer le fabliau à une forme de « sous-littérature ²⁸ », catégorisation que l’exploitation du registre vulgaire de la langue, très peu exploité par la poésie et le roman courtois, n’a fait que conforter. Seulement, ce registre de la vulgarité au sein de la langue vernaculaire n’est, « dans beaucoup de fabliaux, [qu’] une pure convention littéraire, qui n’exclut pas la qualité [...]»²⁹. Il convient donc de procéder à une remise en contexte – tant historique que sociale – adéquate des textes.

Cela est d’autant plus important que la notion d’anticléricisme, dans le cas des fabliaux, est anachronique : à l’époque de leur écriture, le terme de « cleric » n’est pas associé uniquement à l’Église, comme c’est aujourd’hui le cas. Ce statut est d’abord lié au savoir, puisque le cleric est celui qui a fait un

²⁷ Philippe Ménard, *Les Fabliaux, contes à rire du Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 123.

²⁸ L’expression revient à Éric Hicks dans son article « Fabliau et sous-littérature : regards sur *Le Prestre taint* », *Reinardus*, vol. 1, 1988, p. 79-85. Il convient cependant de noter que l’auteur nuance ses propos en définissant le terme qu’il emploie : « Par sous-littérature, il ne faut pas comprendre simplement ‘mauvaise littérature’ : cela, certes, la sous-littérature l’est, mais elle est davantage ‘mauvaise littérature dans un bon contexte’ » (p. 81).

²⁹ Dominique Boutet, *op. cit.*, p. 41.

minimum d'études et qui a appris à lire et à écrire : « Au clerc s'oppose donc le laïc illettré³⁰ ». De ce fait, l'auteur d'un fabliau, par sa maîtrise de la lecture et de l'écriture, peut en être un. Ensuite intervient une division du clergé en deux catégories : le clergé régulier, composé de membres qui respectent les règles d'un ordre religieux, et le clergé séculier, composé d'individus qui vivent parmi la population sans être obligatoirement rattachés à l'Église³¹. Parler d'anticlérisme reviendrait à affirmer que le genre véhicule un jugement négatif contre ses propres auteurs, en plus de constituer un anachronisme flagrant, qui ne tiendrait pas compte des contextes historique et linguistique. Cela est d'autant plus inexact que les clercs, contrairement aux prêtres, s'en tirent plutôt bien au sein du genre :

Un clerc n'est jamais dénigré dans un fabliau. [...] il est toujours gai et plein de ressources, et il met son invention au service du goût inextinguible et sans vergogne qu'il a pour la bonne chère et les belles filles.

[...] les fabliaux seraient des ouvrages de clercs, qui naturellement se seraient ménagés eux-mêmes dans leurs contes. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'il était absolument nécessaire que le public en général partage ce point de vue sur eux, les conteurs ne pouvaient se permettre de faire un portrait flatté d'un groupe social méprisé par le reste de la société³².

Évidemment, il n'est pas exclu qu'un auteur dénonce indirectement les agissements de certains d'entre eux. Par exemple, l'auteur de *Gombert*, le seul fabliau du recueil de *Fabliaux érotiques* qui met en scène des clercs, n'affirme ne porter aucun jugement sur leurs agissements et sur le fait que l'un d'entre eux profite de la nuit pour dépuceler la fille de leur hôte « qu'a tort qu'a droit³³ ». Bien qu'écrite sur un ton humoristique, la morale qui tient lieu de conclusion n'approuve pas pour autant leurs actes :

Ceste fable dit par essanple
que nus hom qui bele feme ait
por nule priere n'i lait

Cette fable dit à titre d'exemple
que tout homme qui a une belle femme
ne doit pour nulle prière

³⁰ Michel Zink, *Introduction à la littérature française du Moyen Âge*, Paris, Le Livre de Poche, 1993 [1990], p. 18.

³¹ De cette catégorie découlerait l'usage courant de « clerc » dans la langue française : « Celui qui travaille dans l'étude d'un notaire, d'un avoué, etc. » (Littré).

³² Per Nykrog, *op. cit.*, p. 132-133.

³³ « à tort ou à raison » (v. 74)

gesir clerc dedenz son ostel,
car il li feroit tot autel :
qui bien lor fet sovent lou pert.
(*Gombert*, v. 186-191)

laisser coucher de clerc dans sa maison,
car il lui ferait de même !
Si on leur fait du bien, c'est en pure
perte
(*Gombert*, dans *Fabliaux érotiques...*, p. 135)

Cette désapprobation suppose toutefois la suprématie de leur ruse sur celle de leur hôte.

La richesse des fabliaux dépasse largement leur portée satirique apparente. Ainsi, *Gombert et les deus clers* raconte les malheurs d'un vilain, Gombert, qui accepte d'héberger deux clercs qui profiteront de la nuit, l'un pour coucher avec la fille, l'autre pour coucher avec la femme. Une lecture attentive de ce fabliau permet de découvrir que son auteur s'attarde à questionner la littérature vernaculaire, notamment l'amour courtois et la merveille, et ne cesse de démontrer le pouvoir du langage. D'entrée de jeu, *Gombert*, au même titre que de nombreux fabliaux, s'applique à mettre à mal la tradition courtoise en feignant de s'y plier pour mieux la détourner : « It is clear that one of the functions of the fabliaux is to balance by their vulgarity and cynicism the more idealistic discourse of courtoisie and amour courtois³⁴ ». L'amour y est folie, puisque « fu l'uns des clers, lués que la vint,/si **fous** que amer li convint³⁵ ». La folie amoureuse est l'un des lieux communs de l'amour courtois, comme le rappelle Moshé Lazar : puisqu'un « véritable amoureux ne peut concevoir de vivre un jour sans amour [il] est prêt à faire des "folies"³⁶ » pour se montrer digne de l'amour de sa dame. À défaut de quoi, il risque de sombrer dans une folie véritable, tel Yvain, *Le*

³⁴ Keith Busby, « Fabliaux and the New Codicology », ..., p. 154.

³⁵ Cette notion de folie est atténuée par la traduction : « l'un des clercs, dès qu'il arriva là-bas, s'éprit violemment de sa femme, dame Gilles ;/il ne pouvait s'empêcher de l'aimer » (v. 6-8). En français moderne, la folie prend plutôt la forme d'un sentiment irrésistible, qui correspond à l'idéal courtois : « Cet amour n'est pas né d'un choix de la volonté. Il a saisi le poète avec soudaineté, le dépossédant de toute force de contrôle. » (Moshe Lazar, *Amour courtois et « fin'amors » dans la littérature du XII^e siècle*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964, p. 59-60)

³⁶ Moshe Lazar, *op. cit.*, p. 270. Dans le deuxième appendice de son ouvrage, l'auteur résume l'œuvre d'André le Chapelain, *De Amore*, qui constitue « la somme des conceptions provençales sur l'amour, une récapitulation, revue et corrigée par un clerc. » (p. 119)

Chevalier au lion, qui perd toute raison lorsque sa dame exige qu'il lui rende son anneau, gage de l'amour qu'elle lui portait jusque-là :

Lors li monta uns torbeillons El chief si granz, que il forsane, Lors se descire et se depane Et fuit par chans et par arees. (Chrétien de Troyes, <i>Yvain ou Le Chevalier au lion</i> , v. 2804-2807)	Alors il lui monte à la tête un tel vertige que sa raison le quitte ; il déchire et lacère ses vêtements, s'enfuit par les champs et par les labours [...] ³⁷ .
---	--

Cette folle démesure qui, à travers une longue errance, fait régresser Yvain au rang de l'animal, s'explique par le sentiment de culpabilité du chevalier, qui a négligé la promesse faite à celle qu'il aime — et qui a ainsi ignoré les règles de la *fin'amor* —, et non par la concupiscence, qui seule tourmente le clerc du fabliau. La folie de ce dernier, toute relative, est ainsi discréditée.

Le thème de la folie d'amour n'est pas le seul lieu commun de la littérature courtoise auquel s'en prend le fabliau. Selon la tradition de l'érotique courtoise, l'amour passe par le regard, comme le souligne Moshe Lazar : « la joie naît d'abord du regard de la Dame. Il suffit qu'elle pose son regard sur le troubadour, au hasard d'une rencontre ou en privé, pour que son âme se métamorphose³⁸ ». Dans *Cligès*, roman de Chrétien de Troyes, le regard permet même l'accès au cœur de l'autre :

li ialz n'a soing de rien antandre ne rien ne puet feire a nul fuer, mes c'est li mereors au cuer, et par ce mireor trespasse, si qu'il [nel] blesce ne ne quasse, le san don li cuers est espris. (Chrétien de Troyes, <i>Cligès</i> , v. 710-715)	L'œil ne ressent rien et ne peut absolument rien faire mais c'est le miroir du cœur et c'est par ce miroir que passe, sans le blesser ne le briser, le sentiment qui enflamme le cœur ³⁹ .
---	---

L'importance du regard dans la *fin'amor* et l'érotique courtoise, si elle n'est jamais mise en doute, n'est cependant pas aussi éthérée chez tous les auteurs : « Amor est passio quaedam innata procedens ex visione et

³⁷ Chrétien de Troyes, *Yvain ou Le Chevalier au lion*, trad. Claude Buridant et Jean Troitin, Paris, Honoré Champion, 1971, p. 78.

³⁸ *Ibid.*, p. 111.

³⁹ Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. et trad. Laurence Harf-Lancner, Paris, Honoré Champion, 2006, v. 710-715.

imoderata cogitatione formae alterius sexus⁴⁰ ». Pour André le Chapelain⁴¹, le regard importe certes, mais parce que l'amour se nourrit « de la contemplation du corps de [celle-ci], de la blancheur éclatante de sa peau, de la douceur troublante de son regard, etc.⁴² ». Dans *Gombert et les deux clers*, la contemplation exagérée de l'être aimé ira jusqu'à donner au clerc un air benêt « Tote jor l'esgarde a estal / li clers, si qu'il onques ne cille⁴³ ». Même la description de l'amour de la pucelle y est trompeuse, puisque la suite du récit déparera la fille de Gombert de toute trace de noblesse :

et je dis qu'amors de pucele,
quant fin cuers i est ententis,
est sor totes amors gentis,
com est lis ostors au terçuel.
(*Gombert*, v. 18-21)

et je vous dis qu'amour de pucelle,
quand un cœur parfait s'y est adonné,
est noble par-dessus tout autre amour,
tout comme l'autour à côté d'un
tiercelet !
(*Gombert*, p. 125)

En effet, comme le fait remarquer Marie Cailly,

cette intervention pourrait très bien s'insérer dans un roman courtois ou dans un traité de courtoisie. L'auteur suit scrupuleusement les conventions de ce genre, jusque dans la comparaison animale : l'autour est le symbole noble par excellence. Il apparaît dans les textes courtois pour matérialiser la loyauté, la fidélité et le courage. [...] L'auteur décrit dans ce discours exactement l'inverse de ce qui se produit : la jeune fille est intéressée par le cadeau qu'on lui propose et le clerc uniquement motivé par l'aspect sexuel de l'aventure. Rien dans l'anecdote n'a la noblesse des quatre vers⁴⁴.

À l'inverse de ce qui se produit dans les récits courtois « canoniques », l'obtention du *joy* d'amour — c'est-à-dire la jouissance qui constitue l'aboutissement convoité de la *fin'amor*, avec tout le sens érotique que cela

⁴⁰ Andreas Capellanus, *De Amore*, éd. E. Trojel, Munich, Eidos, [1892] 1964, p. 1 : « L'amour est une passion naturelle qui naît de la vue de la beauté de l'autre sexe et de la pensée obsédante de cette beauté. » (André le Chapelain, *Traité de l'amour courtois*, trad. Claude Buridant, Paris, Klincksieck, 1974, p. 47).

⁴¹ Il faut tout de même préciser que « Le Chapelain propose un art d'aimer dépouillé des exigences fantasmatiques de l'érotique des troubadours qui n'a, elle, jamais eu vocation à quitter la sphère de l'imaginaire » (Francis Gingras, *Érotisme et merveilles dans le récit français des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Champion, 2002, p. 23), ce qui tend à le situer dans une position mitoyenne, entre l'amour courtois et l'univers des fabliaux.

⁴² *Ibid.*, p. 64.

⁴³ « Le clerc la regarde obstinément, / jusqu'à ne pas battre des paupières » (v. 12-13)

⁴⁴ Marie Cailly, *Les Fabliaux, la satire et son public. L'Oralité dans la poésie satirique et profane en France, XII^e-XIV^e siècles*, Cahors, La Louve éditions, 2007, p. 29.

peut supposer — ne dépend plus du bon vouloir de la dame⁴⁵ mais des manigances des clercs. En effet, contrairement aux lois de la *fin'amor*, les deux clercs du fabliau font tout pour posséder l'objet de leur convoitise, allant jusqu'à en préméditer le moyen :

Fors de la paëlete osta
l'anelet dont ele pendoit,
si lo bota enz en son doit,
si coïement que nus nel sot.
(*Gombert*, v. 26-29)

[l'un des clercs] enleva de la petite
poêle
l'anneau auquel elle pendait,
pour le passer à son doigt
si doucement que nul ne le sut.
(*Gombert*, p. 125)

L'obscurité aidant, l'anneau de la poêle deviendra d'or à la tombée de la nuit, lorsque le clerc « amoureux » de la fille de son hôte le lui passera au doigt. Symboliquement, l'anneau devrait être « à la fois un gage de fidélité, l'acceptation de l'amant, le témoin muet d'un secret d'amour » et il devrait être donné par la dame pour marquer « une nouvelle union dans laquelle c'est l'homme qui se soumet à elle⁴⁶ ». Dans le fabliau, non seulement le symbole est-il inversé, puisque c'est l'amant qui donne l'anneau et la jeune femme qui se donne à lui en échange, mais il est réduit à sa forme première : loin de constituer cet ancien gage amoureux, l'anneau ne vaut plus que pour ce qu'il est, c'est-à-dire en tant qu'objet, pour sa valeur – apparente – de revente, estimée à plus de « quatre besanz » (v. 67). Par ce geste est introduit le mécanisme de la ruse en action. Le narrateur a déjà mentionné la grande faiblesse de Gombert, qui n'« entendoit el que bien » à cette ruse (« qui n'y voyait que du bien », v. 39) : à la vue de ces hommes en pâmoison devant sa femme et sa fille, il préfère en croire son entendement, voire son audition, allant jusqu'à « lor lit fere près del sien,/ses cocha et ses a covers⁴⁷ ». Devant des clercs qui maîtrisent les apparences, dans un contexte où la vue est une

⁴⁵ Dans la tradition courtoise, le *joy* « dépend pour beaucoup de la dame. C'est la récompense qu'elle accorde lorsque tel est son bon plaisir » (Moshe Lazar, *op. cit.*, p. 117).

⁴⁶ *Ibid.*, p. 120.

⁴⁷ « fit faire leur lit près du sien,/les assistant pour leur coucher. » (v. 40-41)

« connaissance quasi scientifique⁴⁸ » et fournit une preuve plus convaincante que l'ouïe⁴⁹, il est voué à être trompé, sa femme et sa fille avec lui.

L'anneau qu'accepte la fille de l'hôte, cette fausse stratégie de l'*avoir*, n'est cependant pas suffisant pour permettre au clerc de posséder la jeune vierge : il lui faut encore user de son art du langage. S'assurant d'abord que celle-ci n'alertera pas les oreilles de son père en parlant trop fort (« **tesiez** vos, ne fetes **noise**,/que vostre père ne s'esveille! »), il lui laisse ensuite entendre que celui-ci croirait à tort qu'il cherche à faire d'elle ses volontés : « il **quideroit** que je eusse/de vos fetes mes volentez. » Si ce détour de langage arrive à duper la jeune fille naïve, qui peut alors croire que ce qu'ils s'apprêtent à faire n'est pas mal, il ne dupe pas l'auditeur-lecteur, qui possède un surplus de *savoir* par rapport à la protagoniste : la crainte du clerc est fondée, puisqu'il s'apprête vraiment à la posséder. La pucelle, qui tombe dans le piège de l'*avoir* présumé et du *savoir*, donne sa virginité à l'homme. Au passage, cette « victoire » du clerc apprend à l'auditeur-lecteur que Gombert ne maîtrise même pas l'ouïe, ce sens sur lequel il s'appuie pourtant : alors que le second clerc souffre d'entendre (« ot ») son

⁴⁸ Jacques Ribard, « Le Regard et la parole dans le *Tristan* de Béroul », dans *Remembrances et Resveries. Mélanges Jean Batany*, Medievalia n° 58, Paradigme, Orléans, 2006, p. 65.

⁴⁹ Ainsi, le personnage de Perceval, au tout début du roman de Chrétien de Troyes, est déterminé par un manque, puisqu'il entend les chevaliers plutôt que de les voir et les confond ainsi avec des diables, puis avec des anges : « il oï par mi le gaut/Venir cinc chevaliers armez/[...]/"Voir me dist ma mere, ma dame,/Qui me dist que deable sont/Plus esfreé que rien del mont;/[...]/Ce sont ange que je voi ci./Hé! voir, or ai ge mout mal exploitié,/Qui dis que c'estoient deable. » (« [...] il entendit du fond de la forêt venir cinq chevaliers [...]. "[...] ma mère, ma noble dame, avait bien raison de dire que les diables sont plus terribles que toute autre créature au monde [...]. Ce sont des anges que je vois ici! Eh! Vraiment, j'ai commis un grand péché, et j'ai bien mal fait mon compte quand j'ai dit que c'étaient des diables" ». (Chrétien de Troyes, *Perceval ou Le Conte du graal*, éd. et trad. Daniel Poirion, dans les *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1994, v. 100-101, 114-116, 138-141.) La puissance de la preuve oculaire est si grande qu'elle permet même de rendre possible l'impossible : « La *merveille* représente un coup de force opéré par la littérature qui réussit à faire entrer un objet purement verbal dans la sphère de la réalité. Cet objet tire en effet toute son existence d'une tradition langagière ou livresque (*mirabilia*) ou d'une Parole fondatrice (merveilles sacrées) ; c'est pourquoi il reçoit souvent, dans sa représentation littéraire, la caution d'un témoignage auditif ou oculaire, ce dernier paraissant encore plus probant ». (Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale, XII^e-XIII^e siècles : l'autre, l'ailleurs, l'autrefois*, Genève, Slatkine, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 1991, p. 75)

compagnon « fere ses delis » (« prendre son plaisir ») (v. 80-81), l'hôte, lui, ne remarque rien, pas même lorsqu'il se lève trois vers plus loin pour se rendre à la toilette.

Constatant le succès de son ami, le second clerc ne veut pas être en reste et choisit à son tour de manipuler les apparences, de façon à tromper lui aussi la confiance du pauvre Gombert. Ainsi, profitant de la courte absence de son hôte,

si prent, atot lo biers, l'enfant
au lit lo met ou ot geü,
ez vos dan Gombert deceü :
car tot a costume tenoit,
la nuit, quant de pissier venoit,
qu'il sentoit au berçuel permiers
(*Gombert*, v. 88-93)

Il prend le berceau avec l'enfant,
le met à côté du lit où il était couché,
et voilà dom Gombert trompé,
car il avait l'habitude,
la nuit, en revenant de pisser,
de tâter d'abord le berceau.
(*Gombert*, p. 129)

Le déplacement de ce seul objet lui permet de modifier les apparences de la chambre : ayant perdu ses repères, Gombert croira s'être trompé plutôt que de s'être fait tromper, trop bonasse pour envisager la tromperie. Le succès de cette modification s'appuie aussi sur l'engourdissement de Gombert, car le « brouillard » dans lequel il est plongé, en état de dorveille, l'empêche de voir clair. Il se retrouve doublement aveuglé : par la noirceur et par le demi-sommeil. Plus encore, et la critique l'a étonnamment peu remarqué, ce succès repose sur une habitude du vilain « car tot a costume tenoit » (v. 91), ce qui laisse supposer que les clercs n'en sont pas à leur première nuit en cette demeure. Chez le second clerc comme chez le premier, la ruse serait, sinon préméditée, du moins basée sur des observations préliminaires, donc sur un *savoir*. Gombert, trouvant lui-même une excuse à l'absence de sa femme dans ce qu'il croit être le lit conjugal, « quide qu'ele soit relevee/pissier et fere ses dégras⁵⁰ », collabore à sa propre duperie, que parachève le sommeil : « li soumes li fu prés des **iaus**⁵¹ », puisqu'il lui fait « perdre » la vue, un sens que Gombert ne maîtrise d'ailleurs pas le jour venu. Il perd ainsi le seul outil qui

⁵⁰ « il pense qu'elle aussi s'est levée,/pour aller pisser et faire ses besoins. » (v. 108-109)

⁵¹ « li soumes li fu prés des iaus » (v. 112)

lui permettrait de changer de rôle et de contrer les dupeurs. On remarque au passage que « li clers jost lo pailluel/se tret, que li vilains nel sente⁵² », laissant supposer que le sens du toucher aurait pu être assez fort pour interroger les apparences et dévoiler ainsi la ruse.

Par la suite, le clerc se glisse dans le lit de la maîtresse de maison, où il doit encore ruser. Cette fois-ci, ce n'est pas par la maîtrise du langage qu'il y parvient, mais par sa capacité à se taire (à n'être pas « trop **noiseus**⁵³ »), en réponse aux bavardages de celle qui risquerait de ne pas reconnaître la voix de son mari : « If the duper is characterized by his gift for using language to his best advantage, he also knows that saying nothing is sometimes the best deception⁵⁴ ». Là encore, la femme collabore à la duperie en trouvant une excuse, tout de même inquiétante pour elle, face au désir sexuel renouvelé de son mari : « Quidiez vos que il ne m'anuit?/Vos avez fet aussi anuit/com s'il n'en fust nus recovriers⁵⁵ ». Tout aussi naïve que son mari face à la tromperie, elle voit dans la mort à venir de celui-ci la seule explication possible d'un tel comportement. Elle ne cherche pas plus loin parce que, à titre de femme typique du fabliau, elle a un désir sexuel quasi insatiable : « mout iestes ore bons ovriers⁵⁶ ». Pourquoi s'en plaindrait-elle?

Toute bonne chose ayant une fin, l'arrivée du jour risque de dévoiler les subterfuges des clercs. Le premier en a conscience et se hâte de regagner son lit « ainz que li jorz soit esclariez⁵⁷ ». Le jour est également synonyme d'éveil, ce qui permet à Gombert de réaliser qu'il a été dupé par l'« engiens » (la ruse, v. 149) de ses invités. Par la parole, il engage le premier clerc à dévoiler son méfait. Ne possédant plus l'avantage de l'obscurité, celui-ci n'est pas en mesure de miser encore sur un cadre de référence faussé. Les forces

⁵² « Et le clerc de se reculer contre le mur/pour que le vilain ne le sente pas. » (v. 104-105)

⁵³ « L'autre se garda de répliquer » (v. 130)

⁵⁴ Mary J. Schenck, *op. cit.*, p. 74.

⁵⁵ « Pensez-vous que cela ne m'inquiète pas?/Cette nuit vous avez agi/comme si c'était votre dernière chance » (v. 125-127)

⁵⁶ « vous êtes devenu un très bon ouvrier » (v. 128)

⁵⁷ « avant que le jour ne fût éclairci. » (v. 137)

sont rééquilibrées, à un point tel que dupeurs et victime pourraient s'inverser. Le clerc ne voit ni n'entend « clair », puisqu'il ne reconnaît pas son interlocuteur, à qui il promet aussitôt de « **dire** [...] fiere merveille!⁵⁸ ». Ce faisant, il fait tomber l'histoire, et cette merveille qui n'en est pas une, dans le domaine de l'oralité. Le terme implique simultanément « les deux aspects opposés d'une même notion : le positif (*merveilles* = exploits) et l'irréel (*merveilles* = fables)⁵⁹ ». La merveille s'en trouve diminuée, voire ridiculisée, puisque l'exploit « merveilleux » dont le clerc s'apprête à faire le récit n'en est pas un : le clerc n'a rien accompli, sinon une tromperie lui permettant d'obtenir des faveurs sexuelles. La merveille, qui a « au départ une racine *mir* (*miror, mirari*) qui implique quelque chose de visuel⁶⁰ », comme nous le signale Jacques Le Goff, échappe ici au regard. Comme pour le trompé des fabliaux et les ruses invraisemblables dont il est victime, elle demande une foi aveugle, un pacte de lecture :

La secousse que la merveille fait éprouver au monde connu, à l'*oekoumène* du héros et à celui de l'auditeur ou du lecteur, met nécessairement la Vérité en question. En cela, la merveille met en abyme le statut ambigu de la narration, le conflit qui déchire le lecteur ou l'auditeur devant renouveler à chaque page son *credo quia absurdum*, sa foi en l'impossible réalité de la fiction⁶¹.

En voulant faire le récit d'une merveille, le clerc tire l'auditeur-lecteur à l'extérieur du récit pour mieux en apprécier la construction : « [...] l'efficacité de ces fabliaux ne passe que par notre acceptation de la virtualité de leur récit. Autant dire que l'auditeur-lecteur lui-même doit se soumettre à l'illusion des mots et des situations hors de sa logique⁶² ». Ce passage de la merveille de la vue à l'ouïe se retrouve, à la même époque, dans *Le Roman de*

⁵⁸ « je te dirai une chose bien étonnante! » (v. 145) La traduction en français moderne enlève cependant toute référence à la notion de « merveille », pourtant essentielle à la littérature médiévale.

⁵⁹ Francis Dubost, *op. cit.*, p. 74.

⁶⁰ Jacques Le Goff, « Le merveilleux dans l'Occident médiéval », dans *Un Autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 456.

⁶¹ Francis Gingras, *op. cit.*, p. 29.

⁶² Yves Roguet, « La Violence comique dans les fabliaux », dans *La Violence dans le monde médiéval*, Sénéfiance n° 36, Aix-en-Provence, CUER MA, 1994, p. 462.

la Rose de Jean Renart⁶³. Dans le cas du roman comme dans celui du fabliau, la merveille est réduite à ce qu'elle est vraiment, c'est-à-dire une matière à raconter, et « *conter merveilles* équivalait désormais à *reconter mençonges*⁶⁴ ».

Si l'arrivée du jour permet de mettre en lumière la structure du récit et de la tromperie, elle ne permet toutefois pas à Gombert de renverser la situation, mais cette fois sans que la ruse des clercs y soit pour quelque chose : ceux-ci conservent l'avantage du nombre et peuvent brutaliser leur hôte afin de se tirer de la situation délicate dans laquelle ils se sont eux-mêmes plongés. Victorieux, ces clercs le sont, puisqu'ils ont su utiliser la nuit pour maîtriser les sens et le langage. Devant le jour, pourtant, ils sont aussi démunis que Gombert lui-même et doivent recourir à leur jeunesse et à leur force physique pour clore leur tromperie, ce qui constitue l'exact inverse de la ruse, apanage du faible.

Au-delà de leur aptitude à ruser, leur présence dans le fabliau permet à l'auteur de prendre position par rapport au rôle du merveilleux dans la littérature, une prise de position qui rejoint celle Jean Renart, dont :

[l'] originalité consiste à montrer comment on peut faire surgir une fiction à partir d'une autre fiction, à déclarer que tout récit trouve sa source dans la littérature préexistante. Cette allégorie présuppose une lucidité sans pareille, un regard théorique posé sur la littérature et l'écriture romanesques⁶⁵.

S'il est juste de dire que le romancier a « fait un usage original de la grammaire du merveilleux qui, à force d'être reconduite, risquait de s'essouffler et [qu']il a substitué aux inlassables merveilles à *veoir*, des

⁶³ Cette fameuse rose, sur laquelle repose l'honneur de Liénor, n'est « vue » ni par les personnages, ni par le lecteur. Elle n'est que racontée : « [...] il deçut ma bone mere,/qui li dit tot coment il ere/de la rose desor ma cuisse » (Jean Renart, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, éd. Félix Lecoy, trad. Jean Dufournet, Paris, Éditions Honoré Champion, coll. « Champion Classique », Série « Moyen Âge », 2008, v. 5049-5051).

⁶⁴ Isabelle Arseneau, « “Oïr dire sanz veoir” La merveille comme prétexte à la narration des romans dits réalistes », dans Francis Gingras (dir.), *Motifs merveilleux et poétique des genres au Moyen Âge*, Paris, Garnier, à paraître.

⁶⁵ Lydie Louison, « Le récit de Jouglet : un pacte de lecture du *Roman de la rose*? », *Revue des langues romanes (La fiction réaliste au XIII^e siècle)*, t. 104, n° 1, p. 81, cité dans Isabelle Arseneau, art. cit., p. 10.

merveilles à oïr et à conter⁶⁶ », il est également juste de préciser qu'il participe ainsi à une réflexion présente chez plus d'un auteur des XII^e et XIII^e siècles, dont certains auteurs de fabliaux. Celui de *Gombert et les deus clers* semble prendre conscience de la nécessaire évolution de la notion de *merveille* sur laquelle s'appuient les textes médiévaux et tente d'en démontrer la vacuité.

L'ÉCHEC DU PRÊTRE QUI SE VOULAIT TROMPEUR

Le fabliau du *Prestre taint* est un *unica*. Conservé dans un seul manuscrit (Hamilton 257), il livre donc une bonne part de son sens lorsque lu en contexte. Entouré d'autres textes brefs, notamment *Le fablel de Gombert* ou *Gombert et les deus clers* et *Le Vilain de Bailleul*, il contribue lui aussi à démonter la mécanique courtoise et à dévoiler ainsi ce qui se cache derrière les apparences de la *fin'amor* : un désir bien charnel plutôt qu'un amour éthéré et dont le prêtre fait souvent les frais. Au contraire du clerc, qui a pour lui la force et la vivacité de la jeunesse, le prêtre lubrique, qu'il soit victime ou trompeur, use d'une stratégie où seul l'*avoir* ou le *savoir* compte, lui qui ne possède pas d'autre atout.

Le Prestre taint fait le récit de la bêtise du prêtre Gerbaut qui, malgré les rejets répétés de dame Picon, ne cesse de la désirer, sans pour autant savoir comment s'y prendre pour la posséder. Après avoir fait subir l'excommunication au couple, il croira parvenir à ses fins lorsque dame Picon l'invitera chez elle en échange de dix livres. Ayant tout manigancé avec son mari, celle-ci l'invitera à plonger dans le bain puis, au retour impromptu de maître Picon, dans un bac de teinture, où il se fera passer pour un crucifix. Le teinturier le mettra à sécher à la chaleur des flammes, ce qui éveillera le sexe de Gerbaut. Maître Picon, prétendant encore qu'il s'agit d'un crucifix, voudra faire disparaître les organes mâles par souci de « réalisme », ce qui provoquera la fuite de Gerbaut. Dès les premiers vers du fabliau, le caractère

⁶⁶ Isabelle Arseneau, art. cit., p. 2.

opposé des personnages est mis en évidence. On dépeint d'un côté l'homme de bien : « un bourgeois qui mout grant biens/fesoit un prestre son voisin⁶⁷ » et de l'autre, l'homme qui non seulement ne mérite pas tant de générosité, mais qui cherche en plus à causer du tort à son bienfaiteur, dont il convoite la femme : « li prestre mout poi prisoit/que au prestre n'en envoiast/mieus vosist gesir o sa fame⁶⁸ ». Le narrateur prend position pour le bourgeois, un être généreux, et contre le prêtre, un individu d'autant plus ingrat qu'il convoite la femme de son voisin. Puisque celle-ci le repousse avec violence, il sait qu'il devra ruser pour satisfaire son désir, mais ignore comment s'y prendre : « par quel **enging**, par quel maniere,/ou par **avoir** ou par **proiere**⁶⁹ ». On retrouve, dans son hésitation, la distinction proposée par Gabrielle Hutton entre l'*avoir* et le *savoir*, le terme *proiere* suggérant une maîtrise de la parole, du langage. La réponse que le prêtre donnera suite à ses tergiversations est déterminante et permettra à l'auditeur-lecteur d'envisager dès lors la suite du fabliau puisque l'*avoir* ne pourra lui apporter le résultat escompté : « [...] la stratégie des prêtres malheureux est l'*avoir*. D'une manière ou d'une autre ils comptent sur des ressources de pouvoir extérieures à eux-mêmes pour assurer leur succès. [...] Tous échouent d'une façon manifeste⁷⁰ ». Ne maîtrisant ni les sens, ni le langage, le prêtre de ce fabliau se tourne vers autrui dans l'espoir de trouver ailleurs les outils de la ruse :

savoir se il poïst **voir**
 ne vieille fame ne meschine
 cui peüst **dire** sa covine,
 qui de ce li peut edier.
 (*Le Prestre taint*, v. 70-73)

dans l'espoir de voir
 une vieille femme ou une jeune fille
 à qui il pourrait parler de sa situation
 et qui pourrait l'aider.
 (*Le Prestre taint*, dans *Les Fabliaux...*,
 p. 271)

⁶⁷ « un bourgeois qui faisait beaucoup de bien/à un prêtre, son voisin » (v. 34-35).

⁶⁸ « Mais le prêtre n'appréciait pas beaucoup/tout ce que le bourgeois faisait pour lui :/il avait plutôt envie de coucher avec sa femme » (v. 39-41).

⁶⁹ « pour trouver par quelle ruse et par quelle manière,/ ou par argent ou par prière » (v. 59-60).

⁷⁰ Gabrielle Hutton, art. cit., p. 113.

Il a conscience que ce sont la vue et la parole – les outils mêmes de la ruse dont il est en quête – qui lui permettront de trouver un adjuvant. En attendant, il se défoule comme il peut pour atténuer la douleur du rejet amoureux :

mout a de ce le cuer mari
que de s'amour l'a refusé; [...].
Devant le feu vit son andier,
si l'a rüé a la paroi. [...]
Son corbeillon a pris par l'anse,
entre ses piez l'a depecié.
(*Le Prestre taint*, v. 66-67 ; 74-75 ; 78-79)

mais il a le cœur plein de douleur
parce qu'elle a refusé son amour ; [...].
Devant le feu il vit son landier,
et le lança contre la paroi. [...]
Il saisit son corbillon par l'anse
et le déchira entre ses pieds.
(*Le Prestre taint*, p. 271).

Il offre du même coup une véritable parodie du motif de la douleur, que l'on retrouvait déjà dans *La Chanson de Roland* (1085) où Charlemagne, découvrant le cadavre de son neveu, s'arrache barbe et cheveux en signe d'affliction : « “[...] Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre! ”/Sa barbe blanche cumencet a detraire,/Ad ambes mains les chevels de sa teste⁷¹ ». Au contraire de Charlemagne, le prêtre, plutôt que de s'en prendre à sa propre personne, détruit des objets anodins (landier et corbillon), rabaissement qui jette le doute sur la douleur de cet amoureux éconduit. Doublement diminué, d'abord parce qu'il ne maîtrise pas la ruse, ensuite parce qu'il ne maîtrise pas les codes sociaux et langagiers des héros de la littérature médiévale, il fait preuve de démesure (« Pardu a tote sa memoire,/sa sapience et son savoir⁷² ») au nom d'une obsession : « en li a mis tot son pensé⁷³ », ce qui rappelle une fois encore la folie d'Yvain qui, dans *Le Chevalier au Lion*, souffre d'un « torbeillons el chief » qui le jette « hors du sens » (le *forsane*) (v. 2804-2805). Née d'une simple frustration sexuelle à l'égard d'une dame qui n'a jamais partagé ses sentiments, la folle douleur du prêtre, tout comme celle du clerc de *Gombert et les deus clers*, n'est cependant pas légitime. Par cet excès, il confirme bien sûr son impuissance à assouvir son désir par ses propres

⁷¹ « “[...] Si grande est ma douleur que je voudrais ne plus être!”/Il commence à arracher sa barbe blanche/et des deux mains les cheveux de sa tête » (*La Chanson de Roland*, éd. et trad. Jean Dufournet, Paris, GF Flammarion, 1993, v. 2929-2931).

⁷² « Il a perdu tout son bon sens,/sa sagesse et son savoir. » (v. 82-83)

⁷³ « il a fait d'elle le seul objet de sa pensée. » (v. 68)

moyens, lui qui perd sa sagesse et son savoir ; mais il parodie surtout les souffrances amoureuses « plus nobles » des personnages du roman courtois.

La solution apparente à son mal réside bel et bien dans le sens de la vue : « a dame Hersent **veüe**,/[...]/qui mout **savoit** de tel mestier⁷⁴ » : par ce *savoir*, l'entremetteuse devrait obtenir les faveurs de celle qu'il désire. Cette vision, qu'il espère salvatrice, ne lui donne pas pour autant la maîtrise des sens : « il **gardë** aval la voie : /grant paour a que l'en nel **voie**⁷⁵ ». Alors qu'un individu rusé serait capable de manipuler les sens d'autrui pour lui faire voir ce qu'il veut bien, ce prêtre incapable agit avec la plus grande discrétion afin d'éviter la vue d'autrui, dont il ne saurait modifier les référents à son avantage. Faut-il voir dans cette incapacité l'explication de l'échec de l'entremetteuse, le prêtre n'ayant su voir assez clair pour trouver une solution avec plus de discernement? Dame Hersent ne peut être auxiliaire de la ruse, puisqu'elle n'en use pas. Elle intercède en faveur du prêtre Gerbaut auprès de Dame Picon avec l'assurance de son succès : « Il n'a bourjoise en tot Orliens /qui par moi son ami ne face⁷⁶ ». Parce qu'elle sous-estime la vertu de l'épouse, sa quête est vouée à l'échec.

En réaction à cet insuccès, le prêtre démontre une nouvelle fois son incapacité à la ruse, privilégiant une stratégie de l'*avoir* plutôt que du *savoir*. Il use de son autorité sacerdotale pour se venger de la dame, en l'excommuniant : « [...] tant com je face mon mestier,/escommenïez devés estre!⁷⁷ ». Cette façon de procéder rejoint une fois encore les conclusions de Gabrielle Hutton, qui interprète le recours à l'autorité sacerdotale comme un échec de l'*avoir*. L'autorité sacerdotale n'est pas suffisante pour permettre au personnage d'arriver à ses fins. Par contre, le *savoir* (la ruse, le langage, la maîtrise des sens) entraîne la maîtrise de l'*avoir* (l'argent, le statut social,

⁷⁴ « voici qu'il a vu dame Hersent,/[...]/qui est très experte dans ce genre de cas. » (v. 88-90)

⁷⁵ « mais il jette un regard le long de la rue,/car il a très peur qu'on le voie. » (v. 107-108)

⁷⁶ « Il n'y a pas bourgeoise dans toute la ville d'Orléans/qui choisisse son ami sans moi. » (v. 164-165)

⁷⁷ « Aussi longtemps que je ferai mon métier/vous devez être excommuniés ! » (v. 204-205)

l'autorité sacerdotale), comme le démontre le premier clerc de *Gombert* lorsqu'il use de son *savoir* pour créer un *avoir apparent* : à la faveur de la nuit, il « transforme » en or l'anneau de la poêle, qu'il offre à la pucelle en échange de sa virginité. Ici, l'abus de pouvoir de Gerbaut ne modifie en rien le cadre de perception, bien que le prêtre tente ainsi d'utiliser les sens à son avantage. En déshonorant publiquement la femme de Picon, il renverse les rôles et évacue l'origine de la honte, qui n'est autre que sa concupiscence. Il sauve les apparences à son avantage. Pour ce faire, il accuse la femme de Picon d'avoir violenté sa marguillière devant témoin, au vu et au su de quelqu'un d'autre : « Vostre fame fist grant orgueil,/qui bâti ier ma marregliere,/entre li et sa chamberiere⁷⁸ ». Par ce qu'il croit être une maîtrise de la vue, il espère que la honte publique dans laquelle il plonge le couple lui accordera, sinon une forme de pouvoir sur la femme, du moins une revanche.

Le stratagème se retourne bien sûr contre lui, puisqu'il s'attaque à plus rusé que lui. En effet, comme il est assez sot pour croire que les choses ont tourné à son avantage et que la démonstration de son pouvoir a fait son œuvre, il ne questionne pas la sincérité des paroles de dame Picon, qui lui affirme qu'il lui suffirait de lui donner de l'argent pour la posséder. Pour Gerbaut, il est normal d'user de cette autre stratégie de l'*avoir*, seul outil qu'il connaisse, pour assouvir son désir. Dupé par quelqu'un qui parle le même langage que lui, mais qui en connaît mieux les codes, il se met lui-même en position vulnérable. Il se rend chez les Picon en l'absence du teinturier, se déshabille et plonge dans le bain. Incapable de reconnaître qu'il a été joué parce qu'incapable de jouer lui-même, il ne s'interroge pas sur le retour « imprévu » du bourgeois. Cet apparent renversement des rôles de victime et de dupeur a pourtant été orchestré dès le départ. Arroseur arrosé, il ne peut tenter une sortie que par la maîtrise des sens, qui lui a jusqu'ici échappé. Caché dans un bac de teinture où il se tient immobile pour recréer la rigidité

⁷⁸ « Votre femme a commis une faute grave :/hier, sous les yeux de sa chambrière,/elle a eu l'audace de battre ma sacristine » (v. 208-210).

du crucifix, il espère se faire passer pour ce qu'il n'est pas et tromper Picon, à défaut de l'avoir cocufié.

On sait, depuis les travaux de Michel Pastourneau, que la teinture est loin d'être une activité innocente aux yeux des médiévaux, qui s'en méfient au point de confiner les teinturiers à exercer en périphérie des villes⁷⁹ : « Les sources, écrites ou figurées, abondent qui mettent en valeur le caractère inquiétant, sinon diabolique, de ce métier interdit aux clercs et déconseillé aux honnêtes gens⁸⁰ ». Cette méfiance s'explique par la capacité de l'artisan à transformer ce que Dieu a créé : « Mêler, brouiller, fusionner, amalgamer sont souvent des opérations jugées infernales parce qu'elles enfreignent la nature et l'ordre des choses voulues par le Créateur⁸¹ ». Le jeu de mots, déjà présent dans le latin classique, entre *pingere* (peindre), *tingere* (teindre) et *ingere* (façonner, sculpter, créer) prend au Moyen Âge une connotation négative :

[...] à partir de l'époque féodale, le couple *tingere/ingere* commence à être pris en mauvaise part : *ingerer*, ce n'est plus seulement créer ou façonner avec art, c'est aussi farder, inventer faussement, mentir; et *tingerer*, peut-être par attraction phonique, se charge parfois de la même idée : maquiller, dissimuler, tricher⁸².

Cette association, que l'on retrouve également dans la langue anglaise avec « to dye » et « to lie », apparaît dans un texte contemporain des fabliaux, la branche Ic du *Roman de Renart*, où le goupil utilise la teinture jaune en guise de déguisement, ce qui suffit pour qu'Isengrin se méprenne sur son identité, lui qui se dit « qu'ainz mais ne vit tel beste » (« que jamais il n'a vu une pareille bête », v. 3259) et qui en conclut que « d'estraignes terres ert venue » (« elle ne peut venir que de contrées lointaines », v. 3260⁸³). Sorti de la cuve, le prêtre du fabliau demeure pour sa part incapable de tromper la vue d'autrui et d'en modifier le cadre. Là où Renart décide d'aborder directement

⁷⁹ Voir Michel Pastourneau, « Les Teinturiers médiévaux », *Une Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, le Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 2004, p. 175.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 173.

⁸¹ *Ibid.*, p. 177.

⁸² *Ibid.*, p. 190.

⁸³ *Le Roman de Renart*, éd. et trad. Armand Strubel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 61.

Isengrin, qui ne le jugera certainement pas assez insensé pour se jeter ainsi dans la gueule du loup, le prêtre s'assure de garder la tête baissée (« Le chief tenoit un poi, en bas⁸⁴ ») de façon à ne croiser aucun regard » et éviter ainsi la reconnaissance. Pour quelqu'un qui ne maîtrise pas les sens, il suffit de ne pas voir pour croire qu'il n'est ni vu ni reconnu.

L'absence de maîtrise du prêtre devient totale lorsque la chaleur du feu réveille son membre et que « [...] son sexe [...] devient lui-même personnage doué d'une vie indépendante⁸⁵ ». Gerbaut ne maîtrise rien, pas même son corps, qui se joue de lui et de sa volonté. Il ne parvient pas à maintenir ce qu'il croyait être une reproduction efficace de la réalité : « mes tel crucefiz ne **vi**/qui eüst ne coille ne vit,/ne je ne autre mes nel **vit**⁸⁶ ». Pire, il ne peut plus prétendre, même pour lui-même, qu'il a su manipuler les apparences. Grâce au jeu avec les homonymes *vi* (verbe *voir*) et *vit* (organe sexuel mâle), le regard devient révélateur : il dévoile le sexe là où il ne devrait pas y en avoir. Le mensonge ne tient plus, à moins que le véritable rusé de l'histoire ne parvienne à le rendre véridique : « si li couperé cele coille/et cel vit qui trop bas pendoille⁸⁷ ». Devant l'échec et dominé par la peur, le prêtre ne peut que prendre ses jambes – et son sexe! – à son cou, subissant ainsi la honte publique qu'il avait lui-même fait subir au couple Picon. La menace de castration dont il est victime n'a rien à voir avec la violence dont usent les clercs contre Gombert : elle ne permet pas au dupeur d'éviter de faire face aux conséquences de sa tromperie. Elle participe à celle-ci en lui permettant de parvenir à ses fins.

Comme le tailleur de crucifix du *Prestre crucefié*, fabliau plus répandu et souvent mis en parallèle avec celui du *Prestre taint*, le vainqueur, le plus

⁸⁴ « il tenait la tête un peu baissée » (v. 293).

⁸⁵ Jean-Claude Aubailly, « Le Fabliau et les sources inconscientes du rire médiéval », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 2, Avril-Juin 1987, p. 109.

⁸⁶ « que je n'ai jamais vu de crucifix / avec des couilles et une bite, /personne n'a jamais vu cela, ni moi ni un autre. » (v. 424-426)

⁸⁷ « je vais lui couper les couilles / et cette bite qui pendouille trop bas. » (v. 437-438)

rusé, est celui « qui bien **savoit ymages fere**⁸⁸ ». Maître Picon possède la capacité de modifier les choses : en leur donnant une nouvelle couleur, il leur donne aussi une nouvelle apparence. Dupeur, mais aussi teinturier de profession, il maîtrise doublement les images. Appliquée au langage, cette maîtrise implique une conscience des différents niveaux de sens, comme l'explique Jean R. Scheidegger :

Comme l'image ne correspond pas à la chose (un crucifix ne doit pas avoir de sexe, surtout pas érigé), on la modifie en conséquence (feignant d'oublier qu'elle n'est pas un vrai crucifix) [...]. La chose devant correspondre au mot, et la relation ne devant pas être arbitraire, [nos deux fabliaux] feignent de déplacer le sens des mots en prenant la fiction au mot [...]. Mais la suppression de l'inacceptable supplément dévoile son enjeu sémiologique : le sens peut aussi être *produit* par la ruse et sa relation à la chose devenir arbitraire. [...] Sous les dehors de la grossièreté avérée, [ces fabliaux] réfléchissent une double conception de la sémiotité⁸⁹.

Maître Picon joue des différents signifiés possibles. Pour donner une leçon au prêtre, il agit comme s'il croyait que le signifiant *crucefiz* réfère au signifié supposé, soit la croix de bois sculptée représentant le Christ en croix, de façon à ce que Gerbaut maintienne la posture du crucifié. Seulement, tirant les ficelles de la tromperie, il sait depuis le début que le terme *crucefiz* renvoie ici à l'homme imitant un crucifix. Là où l'auteur de *Gombert et les deus clers* révélait le vide de la *merveille*, celui du *Prestre taint* révèle la polysémie de tout acte langagier et la nécessaire lucidité qu'exige celle-ci, poursuivant l'enseignement entamé par Chrétien de Troyes, avec son héros Perceval qui, apprenant que la *lance* n'est pas une arme qu'on *lance* (v. 197-198), apprend du même coup à différencier le *mot* et la *chose*, le *signifiant* et le *signifié*⁹⁰. Les jongleurs, comme les teinturiers, exercent en périphérie des villes, symbole de la méfiance dont ils font l'objet. Ils connaissent le langage,

⁸⁸ La traduction en français moderne « maître dans l'art de sculpter des statues » (*Le Prestre crucefizé*, dans *Fabliaux du Moyen Âge*, trad. Jean Dufournet, Paris, GF Flammarion, 1998, v. 4) ne rend pas compte de cette subtilité.

⁸⁹ Jean R. Scheidegger, « Le Sexe du Crucifix. Littérarité, art et théologie dans *Le Prêtre teint* et *Le Prêtre crucifié* », *Reinardus*, vol. 7, 1994, p. 149.

⁹⁰ « — [...] Jet te dirai, ce est ma lance./— Dites vos, fet il, qu'en la lance [...]? » (Chrétien de Troyes, *Perceval ou Le Conte du graal*, ..., v. 197-198)

manipulent les images et les utilisent pour modifier la perception du réel de leur auditoire. En rendant le teinturier du fabliau victorieux, le narrateur prend position, c'est-à-dire qu'il réhabilite les activités du jongleur et de l'auteur, et plus encore, la fiction, au sein d'une société où « raconter des histoires, faire naître un univers fictionnel, devait être ressenti comme une activité vaguement attentatoire aux prérogatives du Créateur⁹¹ », au même titre que les actions du teinturier.

LE « JEU » DU TROMPEUR

Le Prêtre auxiliaire : la veillée funèbre du *Vilain de Bailluel*

Dans les fabliaux, la réhabilitation de la fiction passe souvent par le succès des trompeurs, dont la ruse constitue d'abord et avant tout un acte de langage. *Le Vilain de Bailluel* présente un exemple quelque peu atypique du genre, puisque le prêtre y est victorieux. La tromperie se met en place lorsque l'épouse du vilain, Erme, constate l'épuisement de son mari à son retour à la maison. Elle utilise les signes de faiblesse qu'il laisse paraître pour le convaincre de sa mort et lui fait administrer les derniers sacrements par le prêtre, son amant. Du rôle classique d'auxiliaire, où l'amant « is always an auxiliary to the wife's deception of her husband⁹² », le prêtre deviendra lui-même trompeur et contribuera à convaincre un paysan de sa propre mort, ce qui permettra aux deux amants de copuler en paix... et ce, malgré la présence du cocu dans la pièce!

Dans ce fabliau comme dans le précédent, le narrateur prend position contre la victime, qui est « granz et merveilleus⁹³,/et maufez et de laide hure⁹⁴ ». Puisqu'il « fols ert et de lait pelain⁹⁵ », il devient compréhensible – et

⁹¹ Francis Dubost, *op. cit.*, p. 145.

⁹² Mary J. Schenck, *op. cit.*, p. 79.

⁹³ Le choix de l'adjectif « merveilleus » est éloquent et relègue le paysan au monde de la fiction, un peu comme si le narrateur suggérait qu'une telle bêtise ne peut exister dans la réalité.

⁹⁴ « grand, effrayant, / désagréable, laid de figure » (v. 8-9)

⁹⁵ « car il était bête et de laide grimace » (v. 11)

excusable – que son épouse ait placé son affection ailleurs. La victime ne commet-elle pas la faute d’être assez bête pour se laisser bernier? Pour parvenir à rencontrer son amant, Erme commence par tenter d’imposer à son mari une fausse perception. Elle lui suggère que ses signes de fatigue sont des signes avant-coureurs de la mort, tout en le laissant « tirer lui-même la conclusion de son argumentation⁹⁶ » : « Con vous **voi** or desfet et taint!⁹⁷ ». Il ne s’agit là que d’une vérité empirique, celle de son regard posé sur son époux. La phrase n’est pas mensongère en soi. Il est possible que son mari soit effectivement pâle et épuisé par son travail : « Ez vous le vilain, qui baaille/et de famine et de mesaise⁹⁸ ». Seulement, lorsque celui-ci affirme : « Erme, j’ai tel fain que je muir⁹⁹ », elle se saisit du sens littéral de l’expression « mourir de faim » et, comme maître Picon qui feignait de prendre le *crucefiz* au premier degré dans *Le Prestre taint*, obtient un succès pour le moins surprenant lorsque son mari finit par se croire mourant : « [...] the force of the words is such that when his wife transposes them to the literal level, he follows suit¹⁰⁰ ». Il faut préciser qu’elle transforme la faiblesse et la pâleur réelles de son mari en indices d’une mort imminente : « Morez, certes, ce fetes mon! /Jamés plus voir dire **n’orrez**¹⁰¹ ». Le jeu est subtil : puisqu’elle affirme qu’il mourra, le paysan n’entendra plus rien, donc forcément rien de plus vrai que ce qu’elle affirme. Le mari objecte aussitôt par le même sens, soit l’ouïe : « Je **oi** si bien no vache **muire**¹⁰² ». Puisqu’il peut encore entendre les sons de la vie qui l’entoure, c’est qu’il est encore bien vivant. La femme demeure sourde à cette remarque et va jusqu’à en rejeter la validité :

Sire, la mort qui vous enyvre
vous taint si le cuer et encombre

Sire, la mort qui vous enivre
atteint et oppresse votre cœur de telle

⁹⁶ Corinne Denoyelle, art. cit., p. 344.

⁹⁷ « comme je vous vois exténué et pâle » (v. 30)

⁹⁸ « Et voilà le vilain, qui baaille/de faim comme de fatigue. » (v. 20-21)

⁹⁹ « Erme, j’ai une telle faim que je meurs » (v. 32)

¹⁰⁰ Norris J. Lacy, *op. cit.*, p. 92.

¹⁰¹ « Mais vous êtes mourant, c’est sûr ;/jamais vous n’entendrez rien de plus vrai » (v. 34-35)

¹⁰² « Je oi si bien no vache muire » (v. 43)

qu'il n'a mes en vous fors que l'ombre :	façon
par tens vous tornera au cuer!	que vous n'êtes plus que l'ombre de vous-
(<i>Le Vilain de Bailluel</i> , v. 46-49)	même:
	bientôt elle gagnera votre cœur !
	(<i>Le Vilain de Bailluel</i> , p. 113)

Si, ce faisant, elle ne répond pas directement à son mari, elle insinue tout de même qu'il est victime d'hallucinations auditives dues à l'enivrement que lui cause la mort qui approche. En état d'ivresse, rien n'est moins sûr que les perceptions sensorielles. Encore là, la femme utilise la vue pour convaincre son mari, puisque c'est elle qui « voit » et qui constate qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même. Non touchés par l'enivrement, ses sens demeurent forcément plus près de la « vérité » que ceux de son époux « mourant. » La vue prime sur l'ouïe, car ce qui peut être vu est forcément vrai. Le paysan se laisse convaincre et se couche. Elle s'empresse alors de lui fermer « les **ieus** [...] et la **bouche** » (v. 58), c'est-à-dire de lui enlever le recours à la vue et au langage, ce qui désarme le paysan contre la duperie puisque, comme le suggère Jacques Ribard, « la vue et l'ouïe – le regard et la parole – sont certainement les moyens privilégiés de communication entre les hommes, la meilleure manière pour eux d'atteindre à la connaissance (avec ou sans majuscule), au savoir, à la vérité¹⁰³ ». Cette perte des sens contribue à donner au vilain l'apparence du mort : « Frere, dist ele, tu es mors » (v. 60), annonce à laquelle le mari, trompé par les apparences et le langage, est tout à fait disposé à prêter foi : « qui entresait cuide mors estre¹⁰⁴ ». Corinne Denoyelle remarque d'ailleurs, à juste titre, que le discours rusé de la femme recourt au « passé composé à valeur aspectuelle d'accompli » et se pose ainsi comme un « acte constatif¹⁰⁵ ». La vie de l'homme appartient au passé du simple fait que le langage la conjugue au passé. Pour sa femme, l'époux n'est déjà plus.

Lorsque le prêtre entre en jeu, la mascarade se poursuit et une représentation de la veillée funèbre prend place : « Lués que li prestres entre

¹⁰³ Jacques Ribard, art. cit., p. 64.

¹⁰⁴ « se croyant mort pour de bon » (v. 65)

¹⁰⁵ Corinne Denoyelle, art. cit., p. 337.

en l'uis,/commença a lire ses saumes,/et la dame a batre ses paumes¹⁰⁶ ». Toutes ces manifestations concourent à donner une impression de réel en mettant en scène les gestes qu'auraient posés la femme et le prêtre si l'époux avait été mort. Nos deux amants s'impatientent, délaissent leur comédie et partent dans un coin prendre leur plaisir, puisque le prêtre n'a « soing de commander l'ame! ¹⁰⁷ ». Cette négligence n'est même pas une faute « professionnelle » en soi, puisque le « propriétaire » de cette âme n'est pas mort. Celui-ci constate d'ailleurs son cocufiage : « Li vilains **vit** tout le couvine,/[...] /quar il tenoit ses **ieus ouvers**. /Si **veoit** bien l'estrain hocier [...] ¹⁰⁸ ». Qu'il ait les yeux ouverts n'étonne pas, puisque l'homme peut mourir sans fermer les yeux. Mais le fait qu'il les rouvre après que sa femme les lui ait fermés et qu'il arrive à voir devrait suffire à lui prouver qu'il n'est pas mort. Pourtant, sa propre vue ne lui suffit pas. Parce qu'il accepte sa mort, il ne tente rien pour rétablir la situation : « Certes, se je ne fusse mors,/mar vous i fussiez embatuz! ¹⁰⁹ ». Sa prise de parole ne lui suffit pas plus, ce qui signifie qu'il accorde plus de crédit aux propos du prêtre qu'aux siens. Le paysan reconnaît ainsi une autorité supérieure à la sienne : « [...] c'est l'autorité sacerdotale du prêtre qui permet l'adhésion du vilain à ses propos ¹¹⁰ ». Cela explique sa docilité lorsque le prêtre lui ordonne « Gisiez vous **cois**, cloez voz **ieus,/nes devez mes tenir ouvers!** ¹¹¹ ». Après avoir joué la comédie pour le « mort », le prêtre lui ordonne de tenir son rôle à son tour. Usant de son autorité, le prêtre convainc le paysan qu'il ne s'agit pas d'un jeu, mais de la réalité, et celui-ci lui obéit : « Dont a cil ses **ieus**

¹⁰⁶ « Dès que le prêtre franchit la porte,/il se mit à lire ses psaumes,/et la femme à se frapper les paumes. » (v. 74-76)

¹⁰⁷ « cure de recommander l'âme à Dieu ! » (v. 81)

¹⁰⁸ « Le vilain, couvert du linceul,/ [...] /car il avait gardé les yeux ouverts./Il voit bien la paille remuer » (v. 88, 90-91).

¹⁰⁹ « Certes, si je n'étais pas mort,/vous regretteriez de vous y êtres mis ! » (v. 96-97)

¹¹⁰ Corinne Denoyelle, art. cit., p. 338.

¹¹¹ « Tenez-vous coi, fermez les yeux,/vous ne devez plus les ouvrir ! » (v. 106-107)

recouvers,/si se recommence a **tesir**¹¹² ». Pour une deuxième fois, le cocu est désarmé par la ruse et perd l'usage de la vue et du langage.

Même si la femme est l'instigatrice de la tromperie et bien que le prêtre ne fasse que poursuivre une ruse qui recourt aux mêmes outils, son autorité clôt le méfait. Il convient alors de nuancer l'analyse de Gabrielle Hutton : lorsque le dupeur sait bien user de son *engien* (« ruse »), comme c'est le cas dans *Le Vilain du Bailluel* ou dans *Le Prestre ki abevete*, le statut social ne doit plus être associé à la catégorie de l'*avoir* et constitue plutôt un atout majeur du *savoir*.

Le Prêtre trompeur : l'acte de la consommation dans le *Prestre ki abevete*

Le Prestre ki abevete constitue l'un des seuls exemples de prêtre trompeur du corpus des fabliaux. Un prêtre se rend à la maison de la femme dont il est épris, une malheureuse dont l'union maritale n'a pas été consommée. Il les espionne par un petit trou et voit le couple en train de manger, mais s'exclame haut et fort qu'il les voit en train de forniquer. Le mari, qui se défend d'être en train de toucher sa femme, change de place avec le prêtre et se retrouve à l'extérieur de la maison pour regarder à son tour par le petit trou. Le prêtre verrouille la porte et en profite pour « foutre » la femme du vilain qui, lui, est forcé de constater que par la brèche, deux personnes qui mangent ont l'air de baiser. Dès son prologue, le texte s'affiche comme un récit « courtois » (v. 3) et sollicite ainsi l'horizon d'attente de l'auditeur-lecteur pour mieux le détourner, puisque ce fabliau prend lui aussi à rebours les règles de la courtoisie. Car si le prêtre, épris d'amour pour la femme d'un vilain, souhaite « a li parler » (v. 14), ce n'est pas de *fin'amor* qu'il l'entreprendra, mais de la vigueur de son « vit », qu'il « li a el con bouté¹¹³ ». Cette pénétration trahit ce que les apparences de la *fin'amor* recèlent. En

¹¹² « Le vilain referme donc ses yeux/et se tait de nouveau. » (v. 108-109)

¹¹³ « à pousser son membre dans le con » (v. 59)

dénudant « l'acte du voile des mots¹¹⁴ », il ne devient plus possible de croire en l'idéal courtois de l'amour éthéré platonique, d'autant plus que cette femme, pourtant « sage, courtoise et bien aprise¹¹⁵ », ne souhaite rien d'autre que le sexe, « icele cose/que femme aime sor toute cose¹¹⁶ ». Le vilain est encore une fois blâmé pour cette tromperie, lui « que nul deduit de femme n'aimme¹¹⁷ ». Soupçonné d'homosexualité, il ne consomme pas leur union et ne remplit pas ses devoirs d'époux. Pour cela, il mérite d'être cocufié, victime de l'habileté du prêtre.

Ce dernier utilise sa maîtrise des sens dès son entrée en scène, puisqu'il « garde et si voit¹¹⁸ » par un petit trou (« pertuis ») le couple en train de manger. L'individu qui regarde par le trou de la serrure transgresse un interdit et voit ce qui ne devrait pas être vu. Le sens de ce motif est consacré par la *Mélusine* de Jean D'Arras à la fin du XIV^e siècle, à partir d'un motif déjà présent dans plusieurs récits indo-européens¹¹⁹ : le héros rencontre un être surnaturel qui lui fait don de son amour en échange d'une promesse mais, influencé par un antagoniste, le héros transgresse l'interdit et l'être surnaturel disparaît à tout jamais¹²⁰. L'auditeur-lecteur du fabliau, par le biais du prêtre, est invité à voir ce que veut bien lui dévoiler l'auteur et à découvrir ce qui se cache derrière la porte close, c'est-à-dire derrière les

¹¹⁴ Jean-Claude Aubailly, art. cit., p. 113.

¹¹⁵ « intelligente, courtoise et bien élevée » (v. 6)

¹¹⁶ « cette chose/que la femme aime par-dessus tout » (v. 57-58). L'usage du « la » permet de supposer qu'il s'agit de « la femme » en général et non de celle, spécifique, de ce fabliau. Si tel est le cas, cela revient à dire que toute femme, même courtoise, est éprise de sexe, comme le veut l'image de la femme insatiable véhiculée par les fabliaux. Dans un sens comme dans l'autre, la présence de la sexualité dans la *fin' amor* est soulignée.

¹¹⁷ « lui qui ne prend pas plaisir aux femmes » (v. 30)

¹¹⁸ « par un petit trou et voit » (v. 25)

¹¹⁹ La classification Aarne-Thompson relève 59 contes proposant un schéma similaire avant *Mélusine*. Par contre, à la différence de ce dernier, l'interdit n'est pas précisé, le tabou associé à la sexualité n'est pas aussi évident. Voir Antti Aarne et Stith Thompson, *The Types of the Folktale : A Classification and Bibliography*, New York, B. Franklin, 1971.

¹²⁰ Ainsi, Remond, qui avait pourtant promis de ne jamais tenter de voir son épouse le samedi, perce un trou dans la porte de la chambre et découvre en Melusine un être surnaturel, mi-femme, mi-serpent. Voir Jean d'Arras, *Mélusine ou La Noble Histoire de Lusignan*, éd. et trad. Jean-Jacques Vincensini, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2003, p. 660.

mots qui maquillent la *fin'amor*. Grâce à cette vision du couple attablé et à son « sans » (son intelligence « rusée », v. 81), le prêtre imagine un stratagème qui lui permettra d'inverser les positions : prêtre et vilain, visible et invisible. Pour ce faire, il emploie d'abord le langage et prétend voir ce qu'il ne voit pas : « Mengiés? faites? Vous i mentés/il m'est avis que vous foutés!¹²¹ », cherchant ainsi « à entraîner son interlocuteur à commettre une action, qui lui laissera le champ libre pour accomplir¹²² » son désir. Dans ce cas-ci, le prêtre veut entraîner le vilain dehors :

O moi venés cha fors ester
 et je m'en irai la seoir
 lors porrés bien **appercevoir**
 se j'ai **voir** dit u j'ai **menti**.
 (*Le Prestre ki abevete*, v. 44-47)

Venez ici, dehors, avec moi,
 et j'irai m'asseoir à l'intérieur :
 alors, vous pourrez bien voir
 si j'ai dit la vérité ou si j'ai menti.
 (*Le Prestre ki abevete*, p. 159)

Comme dame Erme dans *Le Vilain de Bailluel*, qui laisse son mari mentionner lui-même la mort, il convient que le trompé prenne lui-même l'initiative du geste qui mènera à la tromperie :

L'ordre doit donc être accompagné d'une bonne raison qui donnera envie à la future victime d'agir comme il lui est demandé. Une série d'affirmations qui décrivent de façon trompeuse la situation est alors nécessaire pour éveiller la curiosité, le désir du personnage trompé.
 [...]

Par ailleurs, l'argumentation rusée passe nécessairement par une très bonne connaissance de la victime et de la psychologie de celle-ci¹²³.

Le vilain, qui ne remplit jamais ses devoirs d'époux, ne peut que s'étonner de cette méprise et proposer d'échanger sa place avec celle du prêtre, de façon à constater l'illusion dont on peut être victime lorsque l'on se retrouve derrière la porte. Comme le vilain voit effectivement le prêtre « foutre » sa femme (v. 75), celui-ci peut retourner la situation à son avantage et lui prouver ainsi que ce qu'il disait précédemment était *vrai* : par le trou d'une serrure, deux personnes qui mangent ensemble donnent l'impression d'être en train de baiser. Le prêtre aménage le réel. Il suggère au vilain qu'ils ont été victimes,

¹²¹ « Vous mangez ? Vraiment ? Vous mentez :/il m'est avis que vous baisez ! » (v. 37-38)

¹²² Corinne Denoyelle, art. cit., p. 331.

¹²³ *Ibid.*, p. 331 et 339.

chacun à leur tour, d'une illusion visuelle. Il a su, comme le constate Rosanne Brusegan :

provoquer une *fausse croyance* chez l'adversaire pour l'amener à une fausse manœuvre, à une réaction déplacée qu'il croit adéquate à la situation réelle, pour troubler son code interprétatif et démontrer la fausseté de sa croyance, lorsqu'il y a eu, au contraire, une transformation de la situation initiale. [...] L'adultère est donc accompli dans cette apparence ambiguë qu'est la *croyance*. Le dupe croit à un masque, à une apparence de réalité¹²⁴.

Devant ce stratagème, même le vilain pourrait être sceptique : « ce samble fable » (v. 72), remarque-t-il d'ailleurs, procédant du même coup à la mise en abyme du procédé créatif dans la diégèse du fabliau. En adhérant à la fable que lui raconte le prêtre, le vilain accepte le « pacte de lecture », au même titre que celui qui écoute ou lit le fabliau : « ja nel creïse,/s'anchois **dire** nel vous **oïsce**¹²⁵ ». Il ne faut pas oublier que le terme « fable » vient du terme « fabula », qui signifie « fiction », discours non fondé en vérité. Le vilain reconnaît les ressorts de la fiction, mais cette conscience ne lui suffit pas : non seulement le rusé fabrique-t-il de la fiction mais il sait aussi faire d'un mensonge une vérité. Le prêtre devient, comme maître Picon et dame Erme avant lui, une véritable figure de créateur. Demandant au vilain de mettre l'œil au *pertuis*, il signale que tout est une question de point de vue (de focalisation). Le texte rend d'ailleurs très bien l'insistance sur la **vue** : « lors porrés bien **apercevoir**/se j'ai **voir** dit u j'ai menti » (v. 46-47) . Cette fois, la parole et l'ouïe l'emportent sur celle-là : « s'anchois **dire** nel vous **oïsce** » (v. 74) et véhiculent une fois de plus la *merveille*, dont sert à rendre compte le participe passé adjectivé « encantés » (v. 80), sur lequel se clôt le récit.

Le trompé commet l'erreur de ne pas *voir* clair dans les paroles trompeuses et de croire ce qu'on lui dit plutôt que ce qu'il constate de ses propres yeux. Pour rendre cette erreur acceptable, le prêtre prétend l'avoir

¹²⁴ Rosanne Brusegan, « Les Fonctions de la ruse dans les fabliaux », *Strumenti Critici*, 1982, p. 153.

¹²⁵ « je ne l'aurais jamais cru./si je ne venais de vous l'entendre dire » (v. 73-74)

lui-même commise : « autrestel sambloit ore a moi!¹²⁶ ». Cette affirmation lui permet de se mettre à l'égal du trompé, qui peut alors croire le trompeur, puisque celui-ci a été victime du même mensonge des sens que lui. Il se laisse bernier par le prêtre. Il est vrai, comme le dit Norris J. Lacy que le thème de ce fabliau est « the persuasive power of language », thème partagé par la majorité des fabliaux, qui interrogent la puissance de la langue neuve dans laquelle ils sont écrits — la *langue* vulgaire — et qui en exploitent pour la première fois le *registre* vulgaire. Il est également vrai que la narration du fabliau ne mentionne pas « that the words carry more weight because they are those of a priest¹²⁷ ». Il est cependant indéniable que le vilain accorde plus de valeur à la parole du prêtre qu'à la sienne, ce qui rend la tromperie possible : « Le prêtre voyeur affirme qu'on voit les gens faire l'amour [...]. Cela ne correspond pas à la vérité, mais son autorité de prêtre [contribue] à laisser le vilain dans l'erreur¹²⁸ ». Le prêtre devient ainsi un trompeur de premier ordre, doté d'un *savoir* qui lui permet d'user à son avantage de son autorité sacerdotale.

« CONTES À RIRE », CONTES À APPRENDRE ?

Lorsque dégagée de son interprétation anticléricale, la poétique du personnage du prêtre des fabliaux érotiques est double. Soit il est victime, et il ne maîtrise alors pas l'intelligence de la ruse, qui suppose une très grande maîtrise du langage, qui elle-même permet une manipulation des sens; soit il est dupeur, et il ajoute à cette intelligence le poids de son autorité sacerdotale, dont il tire sa spécificité.

En ce sens, et encore plus que les autres personnages dupeurs, il se rapproche de l'auteur — associé au clerc, à l'écrit et à la composition des textes — et du jongleur — associé à l'oral, à l'interprétation des textes, mais

¹²⁶ « J'avais la même illusion tout à l'heure. » (v. 77)

¹²⁷ Norris J. Lacy, *op. cit.*, p. 91-92.

¹²⁸ Corinne Denoyelle, *art. cit.*, p. 342.

parfois aussi à leur création¹²⁹ —, trompeurs avant tout autre. Car qu'est-ce que la jonglerie¹³⁰, sinon un acte de tromperie? Le narrateur du *Vilain de Bailluel* n'hésite pas à en faire l'aveu,

lorsqu'il souligne le fait que c'est par sa *jangle* (v. 53) que la femme parvient à tromper son mari, tout comme le bon « baratineur » parvient à tromper son public. [...] il n'en reste que la femme [...] partage avec le jongleur la compétence de la parole – qui est essentiellement liée à celle de la ruse et de la tromperie¹³¹.

La manipulation du langage permet à l'auteur/jongleur de mettre devant les yeux ou aux oreilles du public une « réalité fictive » en laquelle il croit le temps du récit ou de la représentation, pour son bon plaisir. Les dupeurs n'agissent pas autrement :

They create fanciful euphemisms for sexual seductions, capitalize on the literal meanings of their language, and exploit double meanings to their fullest. What emerges in all these situations is the performatory power of language ; it makes reality rather than merely reflecting it¹³².

À travers le personnage du trompeur, le jongleur met en abyme l'acte de la représentation elle-même. Il est dès lors peu étonnant qu'il loue son ingéniosité à jouer avec le réel et à tromper autrui.

Pour parvenir à donner l'illusion d'une vérité, le narrateur du *Vilain de Bailluel* s'appuie sur l'autorité d'un quelconque maître : « ce dist mes mestre » (v. 2), comme le prêtre qui n'hésite pas à user de son pouvoir sacerdotal pour donner plus de poids à ses mots. Celui du *Prestre taint* s'appuie sur des dates et des lieux connus : « une aventure que je sai/qu'avint en l'entree de mai/a Orliens la bone cité ¹³³ ». Il calque ainsi une

¹²⁹ Les jongleurs sont « [les] interprètes, mais parfois aussi [les] créateurs — la coupure entre les deux activités n'étant pas aussi nette qu'on l'a dit —, [...] ce sont eux qui assurent le plus souvent l'actualisation orale et vocale nécessaire à l'œuvre médiévale ». (Michel Zink, *op. cit.*, p. 19).

¹³⁰ « Art de raconter et de mimer des histoires » (Michèle Gally et Elisabeth Pinto-Mathieu, *Le Roman de Renart*, Paris, Atlande, 2007, p. 47).

¹³¹ Christine Jacob-Hugon, *L'Œuvre jongleresque de Jean Bodel. L'Art de séduire un public*, Bruxelles, De Boeck Université, 1998, p. 238.

¹³² Mary J. Schenck, *op. cit.*, p. 101.

¹³³ « une aventure que je connais,/qui s'est passée au début du mois de mai/dans la bonne cité d'Orléans » (*Le Prestre taint*, v. 3-5).

caractéristique partagée par « toutes les formes de la fiction narrative [médiévale, qui] se plaisent à insérer, dans leur prologue le plus souvent [...], une sorte de certificat d'authenticité¹³⁴ ». Conscient du pouvoir du langage, qu'il démontre largement au sein de ses textes, l'auteur de fabliau sait que cette authenticité est feinte et que la source n'est qu'un « mirage »¹³⁵:

The truth of fabliaux is, of course, a patent fiction, a simple convention of humorous narrative, and besides depicting events that strain our credulity beyond the breaking point, the very authors who assure us that their stories are true curiously make only the most perfunctory efforts, if any at all, to support their contentions ¹³⁶.

Dans *Le Vilain de Bailluel*, le narrateur qui appuyait la véracité de son texte sur l'autorité du maître n'hésite même pas à dévoiler le mensonge que recèle l'histoire : « Se fabliaus puet veritez estre¹³⁷ ». La forme versifiée des fabliaux le trahissait déjà : l'équivalence entre le vers – surtout les octosyllabes – et le mensonge est assumée par les auteurs de l'époque qui, pour augmenter la valeur de vérité de leurs écrits, recourront plutôt à la prose comme le fait au XIII^e siècle Pierre de Beauvais dès le premier article de son *Bestiaire* : « Et pour ce que rime se vieut afaitier de moz concueilliz hors de verité, mist il sanz rime cest livre selonc le latin¹³⁸ [...] ». Ce mensonge avoué révèle l'enjeu du récit et de la tromperie : ce n'est pas parce que quelque chose à l'apparence de la réalité qu'il s'agit de la vérité. Comme le suggère Jacques Ribard, cela suppose une limite : « [...] l'homme peut-il faire confiance et s'en remettre à ce qu'il voit, à ce qu'il entend?¹³⁹ » Peut-être pas, puisqu'il faut se méfier de ce qui est si facilement manipulable. Au contraire de la victime des fabliaux, qui refuse de croire à la tromperie, bien que « ce samble fable » (*Le Prestre ki abevete*, v. 72), le public reconnaît la fiction. Cela ne l'empêche pas d'accepter le pacte de lecture et de rire devant l'incroyable tromperie.

¹³⁴ Francis Dubost, *op. cit.*, p. 143.

¹³⁵ Roger Dragonetti, *Le Mirage des sources. L'Art du faux dans le roman médiéval*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

¹³⁶ Norris J. Lacy, *op. cit.*, p. 101.

¹³⁷ « Si un fabliau peut être vrai » (*Le Vilain de Bailluel*, v. 1)

¹³⁸ *Le Bestiaire de Pierre de Beauvais (version courte)*, éd. Guy R. Mermier, Paris, A.G. Nizet, 1977, p. 59, article 1.

¹³⁹ Jacques Ribard, *art. cit.*, p. 65.

Cette victoire de la tromperie, reflet de l'action des auteurs et des jongleurs, constitue un véritable hymne à l'intelligence de la ruse, que le public accepte avec plaisir : « Nous sourions d'aise de voir un personnage entreprenant se tirer d'affaire au moment critique. Inconsciemment nous nous mettons à sa place, nous nous réjouissons de l'*engien* qui le sauve, nous sommes heureux du prompt succès de la ruse ¹⁴⁰». Les fabliaux réhabilitent la fiction, comme le démontre la lecture du *Prestre taint*, mais ils réhabilitent aussi la ruse, une intelligence « juste », qui permet à n'importe quel individu, riche ou pauvre, fort ou faible, de parvenir à ses fins. Les fabliaux participent ainsi d'une « littérature de vainqueurs [qui] valorise le rapport de forces, l'efficacité, donc paradoxalement peut-être le concept de liberté loin de tout sentiment de destinée ou de contrainte¹⁴¹ ».

Longtemps définis selon les termes de Joseph Bédier, les fabliaux pourraient-ils, sous des dehors comiques, être aussi un espace d'apprentissage, prônant un certain type d'intelligence? Dans un contexte littéraire, posséder l'intelligence de la ruse permet de lire entre les lignes, c'est-à-dire de voir la fable derrière la *merveille* et la sexualité qui se dit dans la littérature désincarnée que prétendent être les poèmes qui chantent la *fin'amor*. Il y a là une forme de dénonciation du « troubadour [qui] n'exprime pas toujours ses désirs charnels à voix haute et d'une manière transparente, mais [qui] s'abrite derrière des périphrases, derrière des métaphores voilées et un style hermétique » dans l'intention « de justifier moralement un amour amoral, voire même immoral, considéré du point de vue de l'Église¹⁴² ». En plus de réhabiliter l'appétit sexuel, qu'ils présentent sous le couvert de la normalité et du naturel, les fabliaux incitent l'auditeur-lecteur, comme Marie de France dans son *Prologue*, à ajouter au sens de la « lettre » le surplus de son intelligence :

Custume fu as anciens,

Les Anciens avaient coutume,

¹⁴⁰ Philippe Ménard, *op. cit.*, p. 184.

¹⁴¹ Yves Roguet, art. cit., p. 467.

¹⁴² Moshe Lazar, *op. cit.*, p. 61 et 57.

Ceo testimoine Preciens,
Es livres ke jadis feseient,
Assez oscurement diseient
Pur ceus ki a venir esteient
E ki apprendre les deveient
K'i peüssent gloser la lettre
E de lur sen le surplus mettre.
(Marie de France, *Prologue*, vv. 9-16)

comme en témoigne Priscien,
de s'exprimer dans leurs livres
avec beaucoup d'obscurité
à l'intention de ceux qui devaient venir
après eux
et apprendre leurs œuvres :
ils voulaient leur laisser la possibilité de
commenter le texte
et d'y ajouter le surplus de science qu'ils
auraient¹⁴³.

Appliqué à un contexte non littéraire, cet apprentissage permet de ne pas se laisser bernier par le mensonge des sens et les paroles d'autrui.

Déjà présent dans les textes eux-mêmes, cet enseignement est renforcé par le contexte codicologique, où les fabliaux sont souvent utilisés à titre de contraste. Prenons l'exemple du manuscrit Paris, BnF fr. 19152, qui s'ouvre sur un texte long, *Le Chastoiement que li peres ensaigne a son filz*. Traduction en langue vernaculaire de la *Disciplina clericalis* (ca. 1110) de Pierre Alphonse, ce traité est composé d'un ensemble de récits présentés par un père à son fils à des fins d'édification morale. Le père encourage son fils à discuter et à interpréter les textes comme le manuscrit incite le lecteur à lire entre les lignes¹⁴⁴ et à apprendre à user de son *sans* (son « intelligence ») et de sa logique face aux sens, qui ne sont pas infallibles et qui peuvent être manipulés par quiconque possède l'habileté du langage. Cet enseignement prouve bien l'étonnant didactisme des fabliaux, longtemps nié par les critiques : « Yet those [...] must be prepared to explain how the pervasive medieval interest in language, meaning, and authority could have shaped every other literary form without touching the fabliaux¹⁴⁵ ».

Les fabliaux restent tout de même en grande partie ces « contes à rire en vers » qu'a définis jadis Joseph Bédier. Mais le rire n'est pas uniquement synonyme de divertissement au sens actuel du terme. Il a une fonction

¹⁴³ Marie de France, *Prologue*, dans les *Lais de Marie de France*, éd. et trad. Laurence Harf-Lancner, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 1990, p. 23.

¹⁴⁴ Voir Tracy Adams, art. cit., p. 906.

¹⁴⁵ Norris J. Lacy, *op. cit.*, p. 112.

didactique et normative. Il permet de célébrer ce qui fait désordre. Même au sein de la parodie, il ne cherche pas tant à dénigrer les conventions qu'à les enrichir, de la même façon que les anti-romans ont pu, à la même époque, permettre le renouvellement du genre romanesque? Les fabliaux, malgré et grâce à leur humour, souhaitent divertir en enseignant, par le biais de ce que la « fable dit par essanple¹⁴⁶ » — la leçon à tirer du fabliau, dont devront tenir compte les nouveaux essais de définition auxquels la critique contemporaine convient les chercheurs depuis plusieurs années déjà.

¹⁴⁶ « Cette fable dit à titre d'exemple » (*Gombert et les deus clers*, v. 186)

BIBLIOGRAPHIE

Corpus principal

Le Vilain de Bailluel, Gombert et les deus Clers, Le Prestre ki abevete et Le Prestre taint, dans *Fabliaux érotiques. Textes de jongleurs des XII^e et XIII^e siècles*, éd. et trad. Luciano Rossi et Richard Straub, Paris, Librairie générale française/Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 1992.

Corpus secondaire

La Chanson de Roland, éd. et trad. Jean Dufournet, Paris, GF Flammarion, 1993.

Fabliaux du Moyen Âge, éd. et trad. Jean Dufournet, Paris, GF Flammarion, 1998.

Le Roman de Renart, éd. Armand Strubel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998.

Andreas Capellanus, *De Amore*, éd. E. Trojel, Munich, Eidos, [1892] 1964.

André le Chapelain, *Traité de l'amour courtois*, trad. Claude Buridant, Paris, Klincksieck, 1974.

Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. et trad. Laurence Harf-Lancner, Paris, Honoré Champion, 2006.

—, *Perceval ou Le Conte du graal*, éd. et trad. Daniel Poirion, dans les *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1994.

—, *Yvain ou Le Chevalier au lion*, trad. Claude Buridant et Jean Troitin, Paris, Honoré Champion, 1971.

Jean d'Arras, *Méhusine ou La Noble Histoire de Lusignan*, éd. et trad. Jean-Jacques Vincensini, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2003.

Jean Renart, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, éd. Félix Lecoy, trad. Jean Dufournet, Paris, Éditions Honoré Champion, coll. « Champion Classique », Série « Moyen Âge », 2008.

Pierre de Beauvais, *Le Bestiaire de Pierre de Beauvais (version courte)*, éd. Guy R. Mermier, Paris, A.G. Nizet, 1977.

Corpus théorique

1.1 Perspective critique et théorique

AMOSSY, Ruth et Elisheva Rosen, *Les Discours du cliché*, Paris, Société d'Édition d'enseignement supérieur, 1982.

— et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Armand Colin, 2010 [2007].

DALLENBACH, Lucien, *Le Récit spéculaire : essai sur la mise en abyme*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

JAUSS, Hans Robert, « Littérature médiévale et théorie des genres », *Poétique*, n° 1, 1970, p. 79-101.

TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.

ZUMTHOR, Paul, « Intertextualité et mouvance », *Littérature*, n° 41, 1981.

1.2 Études sur les fabliaux

AUBAILLY, Jean-Claude, « Le Fabliau et les sources inconscientes du rire médiéval », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 2, Avril-Juin 1987, p. 105-117.

BÉDIER, Joseph, *Les Fabliaux : étude de littérature populaire et d'histoire littéraire du Moyen âge*, Genève, Slatkine, 6^e éd., 1982 [1893].

BOUTET, Dominique, *Les Fabliaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1985.

—, « Les Fabliaux : Du monde bourgeois au monde à l'envers. Inversion, subversion, transgression », *Rapports Het Franse Boek*, Vol. 69, n° 2, 1999, p. 66-77.

BRUSEGAN, Rosanne, « Les Fonctions de la ruse dans les fabliaux », *Strumenti Critici*, 1982, p. 148-160.

BUSBY, Keith, « The Respectable fabliau : Jean Bodel, Rutebeuf, and Jean de Condé », *Reinardus*, vol. 9, 1997, p. 15-31.

CAILLY, Marie, *Les Fabliaux, la satire et son public. L'Oralité dans la poésie satirique et profane en France, XII^e-XIV^e siècles*, Cahors, La Louve éditions, 2007.

COOKE, Thomas D., *The Old French and Chaucerian Fabliaux. A Study of their Comic Climax*, Columbia & London, University of Missouri Press, 1978.

DENOYELLE, Corinne, « Le discours de la ruse dans les fabliaux. Approche pragmatique et argumentative », *Poétique*, n° 115, 1998, p. 327-350.

EICHMANN, Raymond, *Cuckolds, Clerics, & Countrymen. Medieval French Fabliaux*. The University of Arkansas Press, Fayetteville, 1982.

HICKS, Éric, « Fabliau et sous-littérature : regards sur *Le Prestre taint* », *Reinardus*, vol. 1, 1988, p. 79-85.

HUTTON, Gabrielle, « La Stratégie dans les fabliaux », *Reinardus*, vol. 4, 1991, p. 111-117.

JACOB-HUGON, Christine, *L'Œuvre jongleresque de Jean Bodel. L'Art de séduire un public*, Bruxelles, De Boeck Université, 1998.

KOHLER, Michelle, « Vision, Logic, and the Comic Production of Reality in the *Merchant's Tale* and two French Fabliaux », *The Chaucer Review*, vol. 39, n° 2, 2004, p. 137-150.

LACY, Gregg F., « Augustinian Imagery and Fabliau 'Obscenity' », *Studies on the Seven Sages of Rome and other essays in medieval literature*, éd. Henri Niedzielski et Hans R. Runte, Honolulu, Educational Research Associates, 1978.

LACY, Norris J., *Reading Fabliaux*, New York, Garland Publishing, 1993.

MÉNARD, Philippe, *Les Fabliaux, contes à rire du Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1983.

NYKROG, Per, *Les Fabliaux*, Genève, Librairie Droz, 1973.

RIBARD, Jacques, « Le Regard et la parole dans le *Tristan* de Béroul », dans *Remembrances et Resveries. Mélanges Jean Batany*, *Medievalia* n° 58, Paradigme, Orléans, 2006, p. 63-67.

ROGUET, Yves, « La Violence comique dans les fabliaux », dans *La Violence dans le monde médiéval*, *Sénéfiance* n° 36, Aix-en-Provence, CUER MA, 1994, p. 457-468.

SCHEIDEGGER, Jean R., « Le Sexe du Crucifix. Littérarité, art et théologie dans *Le Prêtre teint* et *Le Prêtre crucifié* », *Reinardus*, vol. 7, 1994, p. 143-159.

SCHENCK, Mary Jane, *The Fabliaux. Tales of Wit and Deception*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1987.

1.3 Perspective codicologique

ADAMS, Tracy, « The Cunningly Intelligent Characters of BnF fr 19152 », *MLN*, vol. 120, n° 4, septembre 2005, p. 896-924.

BUSBY, Keith, « Fabliaux and the New Codicology », *The World and its rival. Essays on Literary Imagination in Honor of Per Nykrog*, éd. Kathryn Karczweska et Tom Conley, 1999, p. 137-160.

—, *Codex and Context: reading old French verse narrative in manuscript*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2002.

GINGRAS, Francis, « Mise en recueil et typologie des genres aux XIII^e et XIV^e siècles : romans atypiques et recueils polygénériques (*Biausdous, Cristal et Clarie, Durmart le Gallois et Mériadeuc*) », dans *Le Recueil au Moyen Âge. Le Moyen Âge central*, éd. Olivier Collet et Yasmina Foehr-Janssens, Turnhout, Brepols, 2010, p. 91-111.

TRACHSLER, Richard, « Observations sur les “recueils de fabliaux” », dans *Le Recueil au Moyen Âge. Le Moyen Âge central*, éd. Olivier Collet et Yasmina Foehr-Janssens, Turnhout, Brepols, 2010, p. 35-46.

1.4 Étude sur la merveille médiévale

ARSENEAU, Isabelle, « “Oïr dire sanz veoir” La merveille comme prétexte à la narration des romans dits réalistes », dans les Actes du Colloque international *Motifs merveilleux et poétique des genres au Moyen Âge*, Paris, Garnier, à paraître.

DUBOST, Francis, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale, XII^e-XIII^e siècles : l'autre, l'ailleurs, l'autrefois*, Genève, Slatkine, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 1991.

GINGRAS, Francis, *Érotisme et merveilles dans le récit français des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Champion, 2002.

LE GOFF, Jacques, « Le merveilleux dans l'Occident médiéval », dans *Un Autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 456-476.

2.1 Contexte historique

PASTOURNEAU, Michel, « Les Teinturiers médiévaux », *Une Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, le Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 2004, p. 173-195.

2.2 Contexte littéraire

AARNE, Antti et Stith Thompson, *The Types of the Folktale : A Classification and Bibliography*, New York, B. Franklin, 1971.

DRAGONETTI, Roger, *Le Mirage des sources. L'Art du faux dans le roman médiéval*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

GALLY, Michèle et Elisabeth Pinto-Mathieu, *Le Roman de Renart*, Paris, Atlande, 2007.

LAZAR, Moshe, *Amour courtois et « fin'amors » dans la littérature du XII^e siècle*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964.

ZINK, Michel, *Introduction à la littérature française du Moyen Âge*, Paris, Le Livre de Poche, 1993 [1990].

Volet d'écriture littéraire :

Adagio malgré lui

*Le mystère de l'autre est apprivoisé. Son corps est
réduit à une mécanique charnelle, désirable ou non.
Son cœur, à un inventaire de réactions prévisibles.*

*En fait, à ce stade, une sorte de meurtre se produit
car nous tuons cet être infini et inépuisable que nous
avons rencontré. Nous préférons avoir affaire à une
construction verbale plutôt qu'à un vivant...*

Andreï Makine, La Femme qui attendait

HIVER

Cette histoire commence dans l'allée du surgelé. Un soir de la fin décembre. Inévitablement. Parce que c'est la seule allée de l'épicerie – même de la petite épicerie du village – assez large pour que deux chariots puissent se croiser sans qu'il y ait matière à négocier l'espace. Le propriétaire de la porcherie et le vétérinaire s'aperçoivent, s'arrêtent lorsqu'ils parviennent à la même hauteur et échangent quelques mots. Pas beaucoup. Juste ceux-ci :

VÉTÉRINAIRE, *sur le ton d'une surprise agréable* : Toi? Ici? À cette heure-ci?

Le propriétaire baisse la tête et remarque une tache sur le plancher, qu'il entreprend de gratter du bout du pied.

PROPRIÉTAIRE : Il fallait que je sorte.

Le regard du vétérinaire s'éloigne. Un temps. Celui d'un quotidien réinventé aux couleurs des contraintes et de l'isolement de la porcherie, quelques kilomètres plus loin.

VÉTÉRINAIRE, *pour lui-même* : Oui. Il le fallait bien.

Son regard revient, se pose sur le propriétaire.

Le propriétaire, sourcils froncés, s'acharne sur la tache, tenace.

PROPRIÉTAIRE : De toute façon, ma femme...

La pesanteur du silence. Tranchée par la pensée à voix haute du vétérinaire.

VÉTÉRINAIRE : Ta femme? Déjà? On est déjà... ?

Son esprit court sur le calendrier, rattrape la notion de temps.

PROPRIÉTAIRE, *la tête baissée, préoccupé d'identifier la nature de la tache* :

« Déjà »... « Enfin »... C'est une question de point de vue, j'imagine.

Il se penche plus avant.

PROPRIÉTAIRE : C'est bizarre : on dirait...

VÉTÉRINAIRE, *doucement* : Oui. Bien sûr.

PROPRIÉTAIRE : Non. Ce n'est pas ça.

VÉTÉRINAIRE : Pardonne-moi.

PROPRIÉTAIRE : Ce n'est pas du sang.

VÉTÉRINAIRE, *délicatement* : Mais dis-moi... Comment tu vas?

Le propriétaire retrousse le coin des lèvres sans les ouvrir, en un bref sourire qui ne sourit pas, et hoche la tête en signe de dénégation, son regard toujours au sol.

PROPRIÉTAIRE : De la peinture. Juste de la peinture. Tu parles...

Devant le mystère résolu, il relève la tête un instant.

PROPRIÉTAIRE : Bah... Tu sais ce que c'est...

VÉTÉRINAIRE : ...

PROPRIÉTAIRE : La routine.

Il retourne à la tâche pendant que le vétérinaire invente à nouveau : la puanteur, la goinfreterie des bêtes, les matins avant l'aube.

VÉTÉRINAIRE : Oui.

Le propriétaire achève de faire disparaître la tache.

PROPRIÉTAIRE : Mais il faut bien vivre, n'est-ce pas?

VÉTÉRINAIRE, dont le regard s'attache au nettoyage méticuleux effectué par la botte d'un noir usé sur les dalles claires : C'est ce qu'on dit.

Le propriétaire recule le buste, prend de la distance pour mieux constater le résultat de ses efforts.

PROPRIÉTAIRE : Voilà!

VÉTÉRINAIRE : ...

Le propriétaire peut enfin relever la tête.

PROPRIÉTAIRE : Et toi?

VÉTÉRINAIRE, sur le ton de ce qui importe peu : Oh! Moi...

Le propriétaire n'insiste pas.

Le vétérinaire consent à l'aveu.

VÉTÉRINAIRE : Toujours rien. Pas même une bête en mauvais état.

PROPRIÉTAIRE : ...

Le vétérinaire enfouit ses mains dans les poches de son manteau vert forêt.

PROPRIÉTAIRE : Je ne sais pas ce qui est le pire... Le travail. Jour après jour...

Il prend une pause. Ou...

Il se racle la gorge.

Les mains du vétérinaire pèsent de plus en plus lourd dans les poches de son manteau, qui tend vers le bas.

VÉTÉRINAIRE : ... l'ennui.

PROPRIÉTAIRE : ...

VÉTÉRINAIRE : Mortel.

PROPRIÉTAIRE : ...

VÉTÉRINAIRE : À n'y rien pouvoir.

PROPRIÉTAIRE : ...

VÉTÉRINAIRE : Jamais.

PROPRIÉTAIRE : ...

VÉTÉRINAIRE : ...

Ses mains se ravivent dans leur tanière. Les fibres du manteau reprennent leur forme fatiguée.

VÉTÉRINAIRE : Mais les vacances?

Le propriétaire le regarde.

PROPRIÉTAIRE : Lesquelles?

VÉTÉRINAIRE, *penaud* : Je ne sais pas.

PROPRIÉTAIRE : Non, les vacances, je ne pourrais pas. Pas encore. Non. Pas maintenant. De toute façon, ma femme...

Les mains du vétérinaire retombent. Entraînent son manteau.

VÉTÉRINAIRE : Oui. C'est vrai. Ta femme. Son...

PROPRIÉTAIRE : Oui.

VÉTÉRINAIRE : Vraiment rien à faire, alors.

PROPRIÉTAIRE : Non. Mais toi, tu ne pars pas cette année?

VÉTÉRINAIRE, *décidément* : Non.

PROPRIÉTAIRE, *étonné* : Non?

VÉTÉRINAIRE, *fermement* : Non

PROPRIÉTAIRE : Ah bon...

Le manteau du vétérinaire s'étire vers le bas.

VÉTÉRINAIRE, *qui se remémore* : Le siège adjacent occupé par un inconnu trop gros qui empeste l'empressement passé de ne pas rater son vol. L'autre

occupé par une dame déjà vieille qui babille sans escale. Ou, pire, le siège vide. Toujours le siège vide. Dans l'avion. Dans le train. Dans le taxi. À la table du café. À celle du restaurant. Sur la plage. Dans le bar. Et le froid de l'autre côté du grand lit deux places.

Le propriétaire regarde au sol. Une autre tache, peut-être? Il fouille le plancher du regard.

VÉTÉRINAIRE : Personne pour prendre la mauvaise direction sans s'arrêter pour demander son chemin. Personne pour traîner dans la douche et me faire manquer le départ.

Rien.

VÉTÉRINAIRE : La solitude de ma vie grattée, révélée. Encore.

Le propriétaire insiste.

VÉTÉRINAIRE : Et je reviens, avec mes souvenirs plats et sans écho...

Le propriétaire pince les lèvres, hésite, lève la tête vers la grande horloge au sommet du mur qui lui fait face.

PROPRIÉTAIRE : Je...

VÉTÉRINAIRE : Mieux vaut ne plus partir.

Le propriétaire se mord la lèvre inférieure.

VÉTÉRINAIRE : Jamais.

PROPRIÉTAIRE : Ma...

VÉTÉRINAIRE, *qui hausse les épaules* : De toute façon, ça rime à quoi?

PROPRIÉTAIRE : Il...

Il transfère son poids d'un pied sur l'autre, subtil mouvement de balancier.

VÉTÉRINAIRE : Ici, au moins...

Le propriétaire regarde à nouveau l'horloge.

Le vétérinaire, qui ne le remarque pas, sourit tristement.

L'horloge.

PROPRIÉTAIRE, *d'un trait* : Je vais devoir y aller...

VÉTÉRINAIRE : Ah! Ta femme...

PROPRIÉTAIRE : Tu sais ce que... Euh... Non... Enfin...

Le vétérinaire se force à sourire.

VÉTÉRINAIRE : Mais oui, bien sûr.

PROPRIÉTAIRE, *avec un petit rire nerveux* : Je n'ai vraiment pas le choix...

VÉTÉRINAIRE : Mais oui, vas-y! File!

PROPRIÉTAIRE : Eh bien...

VÉTÉRINAIRE : Comme tu le dis.

Ils se laissent sur un signe de tête. Et les chariots repartent. Dans deux directions opposées. Sans que personne ait remarqué leur arrêt temporaire. Parce que cela se passait dans l'allée du surgelé.

Voilà. C'est une histoire qui commence – ou qui ne commence pas – là. Mais quelle importance? C'est une histoire qui ne va nulle part, de toute façon.

La même épicerie. Le même hiver. Début janvier. Fin d'après-midi. Les temps sont gris.

La libraire entre et arpente aussitôt les allées en quête de la boiteuse, qu'elle a vue passer devant sa vitrine, peu avant la fermeture. Elle ne s'était pas arrêtée pour lui dire bonjour, ce qui n'était pas dans ses habitudes. La libraire lui avait trouvé un air pressé. Mais il lui fallait préparer les présentoirs pour les nouveautés de février, qui n'allaient pas tarder – Saint-Valentin oblige – : elle n'avait pu l'interpeler.

Elle l'intercepte devant les yogourts.

LIBRAIRE : Salut! Ça va, toi?

L'angle de ses sourcils admet une part d'inquiétude.

La boiteuse hoche imperceptiblement la tête, mais ne se retourne pas.

L'angle des sourcils s'accentue.

LIBRAIRE : Je vois... Tu t'ennuies encore de lui, n'est-ce pas?

Encore un petit hochement de tête.

LIBRAIRE : Je sais que c'est difficile.

Elle fait glisser les paumes de ses mains l'une contre l'autre. Constate pour la énième fois ses longs doigts fins « de pianiste » qui n'avaient jamais appris. Y cherche la suite.

LIBRAIRE : Mais tu le sais aussi, depuis le temps...

Elle lève la tête, cherche un assentiment.

La boiteuse dodeline de la tête tout en avançant son chariot.

La libraire reste quelques pas derrière elle.

LIBRAIRE : L'été arrive. Les touristes aussi. L'un d'entre eux nous tourne la tête. Les jours s'accélèrent. La saison passe, la suivante à son tour. Nous voilà l'hiver...

Elle retourne à ses mains. Caresse du pouce gauche son annulaire nu.

LIBRAIRE : Et il n'est plus là.

Elle relève la tête vers son amie qui, le bras tendu, prend un pot de yogourt Méditerranée au moka.

LIBRAIRE : Tu ne croyais tout de même pas que celui-ci serait différent, n'est-ce pas?

BOITEUSE, *d'une voix presque inaudible* : Non...

La libraire ne dit mot.

BOITEUSE, *aussitôt, d'une voix si basse, presque un murmure* : Je ne regrette rien.

LIBRAIRE, *encouragée* : C'est la faute de l'hiver aussi, et de ce sentiment de déprime. L'impression que ça n'en finira jamais... Mais... ce n'est qu'une impression : ça ne durera pas!

Hochement de tête.

La libraire cherche les mots.

LIBRAIRE : Enfin... pas éternellement.

Les bons mots. Ceux qui réchauffent.

LIBRAIRE : Oui, bien sûr, tu as le droit de trouver cela difficile. Et interminable. Mais il ne faut pas te laisser emporter...

Elle inspire. S'approche de son amie.

LIBRAIRE : Je suis là, moi. Pour tous ces automnes. Pour tous ces hivers. Contre les déserteurs.

Elle pose une main chargée de sollicitude sur l'avant-bras de la boiteuse.

Qui sursaute. Pose vivement une main sur son cœur.

La libraire recule d'un pas devant la brusquerie du geste.

BOITEUSE : Ne me fais plus des peurs comme ça, toi!

L'angle des sourcils se modifie.

LIBRAIRE : Te faire des peurs? Mais de quoi tu parles?

BOITEUSE : Je ne t'avais pas entendue.

Elle retire un petit écouteur de son oreille gauche. Elle hoche la tête au son de la musique qui résonne encore dans son oreille droite et qui s'échappe faiblement de l'écouteur gauche, libéré.

Les mâchoires de la libraire se resserrent sur l'inquiétude inutile.

BOITEUSE, *qui retrouve son sourire, l'étonnement passé* : Tu me disais quoi, au juste?

Ses yeux pétillent comme ceux d'une gamine lorsque ses doigts se referment sur le couvercle d'un Méditerranée à la cerise noire.

BOITEUSE, *sans se préoccuper de la réponse* : Rien de mieux qu'un petit péché pour vous rafistoler l'humeur! Tu ne trouves pas?

LIBRAIRE, *sèchement* : J'essaie d'éviter.

La gourmandise retient l'attention de la boiteuse, qui savoure en pensée le yogourt onctueux qu'elle dépose dans son panier.

BOITEUSE : Le gras?

LIBRAIRE : Précisément.

BOITEUSE : Tu fais trop attention.

LIBRAIRE : Et toi, pas assez.

BOITEUSE : Peut-être.

Elle hausse les épaules malgré le poids des calories.

Sa mince silhouette s'avance vers les fromages.

La libraire suit ses pas. Malgré tout.

LIBRAIRE : Un petit souper, ça te dirait?

BOITEUSE : Oh! Malheureusement, je n'ai pas le temps.

LIBRAIRE : Tu as rendez-vous?

BOITEUSE : Presque : le nouvel épisode de ma série télé préférée. *Elle lui confie* : Je suis passée à travers toutes les saisons en cinq jours.... Tu imagines, je dois maintenant attendre le dernier épisode à la télévision chaque semaine... une torture!

Elle rit.

LIBRAIRE : Mais... et Internet?

BOITEUSE, *dont le nez se plisse de dégoût* : Oh! Il me faudrait attendre la fin de la soirée et pour ça, tu vois, je n'ai pas la patience.

LIBRAIRE : C'est vrai que c'est long, trois heures dans une vie...

BOITEUSE : Ce n'est pas seulement trois heures : c'est une semaine ET trois heures!

Elle rit. Encore.

LIBRAIRE : Bon. Je te laisse à tes priorités, alors.

Elle fait mine de partir.

La boiteuse refait une lecture rapide de sa liste, puis analyse le contenu de son panier.

La libraire l'observe. Ne part pas.

BOITEUSE, *sans regarder son amie* : Tu devrais t'y mettre, toi aussi. Il y a un tel souci de la photographie, de la colorisation, de la psychologie des personnages... Bientôt, tu ne pourrais plus t'arrêter!

LIBRAIRE : Bof, moi, tu sais...

Le visage de la boiteuse se tourne vers elle et s'éclaire d'un large sourire.

BOITEUSE : Non, non, ne dis pas ça. Personne n'est à l'abri. Savoir que ce n'est pas sage... Appuyer encore sur l'icône du prochain épisode... S'inquiéter de sa faiblesse... Passer une nuit blanche... Une autre... *Elle ne maîtrise plus son enthousiasme* : Comme lorsque tu avais treize ans et que tu dévorais le deuxième tome d'*Autant en emporte le vent*, cachée sous la couette jusqu'aux petites heures, malgré l'examen de français du lendemain. Ou le septième de *Harry Potter*... « Ah! Encore un chapitre. Juste un chapitre. Un dernier. » Et tu avais terminé le livre au matin.

LIBRAIRE, *sourdement* : Si tu le dis...

BOITEUSE, *qui revient au présent avec un sursaut* : Je dois y aller! Je vais être en retard! *Elle sourit à son amie* : On se reprend pour le souper, d'accord?

LIBRAIRE : Bien sûr... On se reprend...

Elle la laisse s'éloigner. Regarde plutôt devant elle. Vers le fromage à la crème. Prend un pot de Philadelphia faible en gras pour accompagner les bagels qui, eux, l'attendent sur le comptoir de la cuisine.

Elle se détourne de l'éclairage (trop) vif des produits laitiers.

Janvier. Un autre jour?

À nouveau, le rayon du surgelé. Les chariots déambulent.

VÉTÉRINAIRE : Encore ici?

Il lui sourit comme il peut.

PROPRIÉTAIRE : Je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu faire autrement.

Il penche la tête vers le plancher immaculé.

VÉTÉRINAIRE : Moi non plus...

PROPRIÉTAIRE : Décidément...

Ils se croisent.

VÉTÉRINAIRE : Que veux-tu...

PROPRIÉTAIRE : Bientôt, peut-être...

Il répond au signe de tête du vétérinaire. Disparaît.

Février. Peut-être. Dehors, la tempête fait rage.

Emmêle tout.

La libraire humecte son index et tourne la page. Elle lève les yeux distraitement, sursaute, plisse les yeux pour voir mieux – croit-elle –, referme précipitamment le périodique et le dépose parmi les autres magazines à potins du présentoir métallique. Avec le même empressement, elle dirige son panier vers les étagères de fruits et légumes et entreprend de choisir avec soin ses oranges de la Floride.

La sonnette d'entrée tinte au passage d'un client. La libraire, absorbée par ses agrumes, ne se retourne pas. Jusqu'à ce que, peu après, une main gantée se pose sur son poignet. Qu'elle reconnait. Elle lève la tête.

BOITEUSE : Je n'espérais pas te croiser ici : je t'imaginai bien au chaud, chez toi!

Elle lui sourit.

La libraire lui sourit à son tour. Courtoisement. Avant de reporter son attention sur les oranges.

LIBRAIRE : Que veux-tu... Si les tempêtes d'ici avaient raison de moi, on me retrouverait morte dans ma cuisine.

La boiteuse éclate de son rire d'enfant.

BOITEUSE : Je te l'accorde! *Puis, comme traversée d'une idée soudaine :* Pourquoi on ne souperait pas ensemble? Ça fait longtemps!

Le visage de la libraire demeure impassible. Ses yeux, rivés sur les agrumes.

LIBRAIRE : Mais *Six feet under?* Ou *How I met your mother* ? Je ne sais plus où tu en étais...

La boiteuse chasse l'objection de sa main gantée.

BOITEUSE : Bah... tu sais, la télé, même en hiver on finit par s'en lasser! Et puis, ça abîme la vue! Non. Rien de mieux qu'un bon repas entre amies par une froide soirée de février.

Elle lui offre à nouveau son franc sourire.

LIBRAIRE : Le problème, c'est que je ne sais pas si j'ai le temps...

BOITEUSE : Allez... Dis oui! Dis oui!

LIBRAIRE : C'est que j'ai du boulot... Tu sais, février, les nouveautés...

Le visage de la boiteuse s'illumine.

BOITEUSE : Je t'aiderai, si tu veux! J'ai toujours rêvé de travailler dans une librairie! On mange et puis hop! on finit la soirée à ta boutique!

LIBRAIRE, *qui ne semble pas avoir entendu* : J'imagine que je peux me permettre une soirée de congé...

Elle commence à enlever les oranges de son panier. La boiteuse retient son geste.

BOITEUSE : Oh! Tu peux prendre ton temps, si tu veux! J'ai la soirée devant moi.

LIBRAIRE : Non, non, ne t'inquiète pas : je reviendrai demain!

Elle repousse son panier. L'abandonne là, entre les pommes et les oranges.

BOITEUSE : Mais si tu as beaucoup de travail... Je ne voudrais pas...

LIBRAIRE : Cela me forcera à mettre le nez dehors : c'est bon pour ma santé!

BOITEUSE, *convaincue* : Bien dit! Et tu aurais envie de manger quoi?

LIBRAIRE, *après avoir réfléchi un moment* : Des pâtes?

BOITEUSE : OUI! Bonne idée! Tu choisis le type de pâtes et moi, le type de sauce?

LIBRAIRE : Ça me va!

Elle se dirige sans attendre vers les pâtes alimentaires.

La boiteuse trotte derrière elle, la rattrape et termine avec elle le chemin, bras dessus bras dessous.

BOITEUSE : Dis-moi, tu n'aurais pas un bon livre à me conseiller?

LIBRAIRE : Bah! tu sais, l'hiver... il ne se passe pas grand-chose dans le monde de la littérature!

BOITEUSE, *songeuse* : Vraiment? J'aurais cru...

LIBRAIRE, *définitivement* : Tu te trompais. Penne, ça te dirait?

BOITEUSE, *qui n'y songe déjà plus* : Les meilleures!

Elle entame aussitôt un bavardage animé en choisissant la sauce.

Un petit village sur les bords de mer. Giflé par le vent du nord. Un tout petit village. Trop petit.

Et parfois, le cours des jours. En silence.

L'insoutenable patience du silence.

À les rendre fou.

Février. Encore. Le rayon du surgelé. Encore.
Une conversation déjà entendue. Ou presque.

Les deux hommes s'aperçoivent de loin.

Le propriétaire, d'un signe de tête, lance sa question.

Le vétérinaire hoche négativement la tête, puis relance la question.

Le propriétaire lui offre la même réponse.

Les deux haussent les épaules.

Les chariots poursuivent leur trajectoire.

Mars.

La neige a voulu tout recouvrir. Elle a failli y parvenir.

Quinze minutes qu'elles sont là, côte à côte, le bas du dos appuyé sur l'étalage des pommes de terre, plongeant alternativement les doigts dans un petit pot de Nutella ouvert pour l'occasion.

La boiteuse en lèche les traces sur son ongle.

BOITEUSE : Des pâtes?

La libraire, l'index droit en bouche, fait « non » de la tête. Puis :

LIBRAIRE : C'est ce qu'on a mangé hier.

BOITEUSE : De la bavette!

Sa main revisite le pot.

LIBRAIRE : On en a mangé la semaine dernière.

BOITEUSE : Oui, c'est vrai. Des côtelettes de porc?

LIBRAIRE : L'hiver? C'est de la folie! Il faut attendre la saison du barbecue, autrement, c'est du gâchis.

La sonnette de l'entrée l'interpelle.

La boiteuse suit le regard de son amie.

La libraire se tait, hypnotisée par le mouvement minutieux des bottes de cuir de la grande rousse sur le tapis déjà gorgé de neige fondue. Puis, elle se penche vers la boiteuse.

LIBRAIRE, *qui chuchote* : Bon... Encore la grande rousse avec ses bottes à talons hauts!

BOITEUSE : J'ai essayé de lui vendre une autre paire, mais elle ne voulait rien entendre.

Elle gratte consciencieusement les traces de chocolat à la noisette sur le verre poli.

LIBRAIRE : Sur de la glace enneigée, en plus... Un jour, on va la retrouver sur le dos! *Elle pouffe en imaginant la scène. Rit de plus en plus fort. À s'en prendre le ventre. À se plier en deux.*

La boiteuse retourne le pot. Vide. Regarde son amie, qui n'en a que faire. Sourit malgré elle, contaminée par tant d'hilarité. Poursuit malgré tout :

BOITEUSE : Du poisson?

La libraire retrouve son sérieux sans quitter du regard les moindres gestes de la grande rousse. Elle songe à haute voix :

LIBRAIRE : Combien de temps, déjà, qu'elle est arrivée au village?

BOITEUSE, *distrainment* : Je ne sais pas trop... Un an et demi?

LIBRAIRE : Combien de temps, pour s'adapter au climat?

BOITEUSE : Elle ne s'adaptera jamais complètement. *Pause.* Personne ne s'adapte complètement.

LIBRAIRE *qui, d'un signe de tête, désigne l'entrée de l'épicerie où se tenait la grande rousse précédemment.* : Celle-là, avec ses accoutrements... elle ne doit pas être célibataire par choix! Quel homme voudrait toucher à... *Plisse le nez :* ça? *Pause.* Combien d'hommes ONT touché à ça?

Elle additionne. Soupire.

LIBRAIRE : Sais-tu, moi, j'ai l'estomac plein... On rentre?

Toute cette brume, parfois. Pour effacer le monde. Pour simuler la fin. Comme s'il n'y avait plus qu'eux. Et qu'ils devaient survivre. Comme ça. Tous ensemble. À s'entre-dévorer.

Une journée d'hiver. La dernière du calendrier.

À l'intérieur, le calme bruit presque autant que le vent. Personne ne parle.

Tous craignent de le froisser.

L'insolence de souliers qui se traînent, pourtant.

La fille du dépanneur tourne la tête. Elle allait prendre une autre boîte de barres tendres « Canneberges et Fraises » sur la tablette marquée d'une étiquette « 3 pour 4,99 \$ » et la jeter dans son panier, où elle aurait rejoint deux boîtes identiques lorsque, derrière elle, le garagiste s'engage dans l'allée, l'échine ronde.

Elle fait volte-face. Ouvre la bouche.

D'un doigt sur ses lèvres, il lui intime de se taire.

Elle referme la bouche.

Sur l'étagère qui fait face à celle des barres tendres, il choisit une boîte de ses biscuits préférés, les regarde en format agrandi sur l'emballage, soupire et les redépose sur la tablette.

Il survole les photographies de biscuits sur les emballages qui se succèdent. Rien. Pas un gargouillis. Il enfouit ses mains dans ses poches. Se dirige vers la sortie.

Sous les yeux de la fille du dépanneur.

Et c'est ainsi que passe une saison. Malgré tout.

PRINTEMPS

L'odeur du printemps. L'odeur primitive. Celle qui pue.

Celle des neiges fondues, des chemins vaseux. Celle de la décomposition, surtout, qui reprend là où elle avait été interrompue.

Le propriétaire de la porcherie observe l'étiquette posée sur l'emballage des côtelettes de porc coupe « Hôtel » et grommelle en redéposant le paquet dans le comptoir réfrigéré. Il avance d'un pas, choisit un rôti de longe de porc et entreprend la lecture de son étiquette. Il hausse les épaules et remet le paquet en place. En route vers le bacon, il est accosté par le garagiste.

GARAGISTE, à bout de souffle : As-tu...

Il prend le temps d'une inspiration.

Le propriétaire, front plissé, attend la suite.

GARAGISTE : As-tu entendu parler de ça, toi... *Le temps d'une nouvelle inspiration...* le prêtre qui va nous être envoyé du diocèse?

Le propriétaire se détourne.

PROPRIÉTAIRE : Ah! ça...

Il attrape entre le pouce et l'index le coin de l'emballage plastique d'un paquet de saucisses à hot dog et le porte à la hauteur de ses yeux en prenant soin de le tenir à distance.

PROPRIÉTAIRE : Oui, bien sûr, j'en ai entendu parler.

D'un mouvement du poignet, il fait pivoter le paquet pour en examiner l'autre côté.

GARAGISTE : Ah... *Son visage s'affaisse. Son excitation avec lui.* Tu étais déjà au courant...

PROPRIÉTAIRE : Oui. Le vétérinaire est venu à la porcherie pour me parler de...

GARAGISTE, *pour lui-même* : Ah! Lui aussi, il est déjà au courant...

Le propriétaire se détourne du porc sous toutes ses formes et plonge son regard dans les yeux du garagiste.

PROPRIÉTAIRE : Tu ne trouves pas ça bizarre, toi, un prêtre?

GARAGISTE, *faisant la moue* : Pas particulièrement. Pourquoi?

PROPRIÉTAIRE : Eh bien... je ne sais pas... L'église, tu y vas, toi?

Le garagiste hausse les épaules.

GARAGISTE : Non, mais... il y a sûrement des gens que ça intéresse encore.

Le propriétaire, machinalement, revient au porc.

PROPRIÉTAIRE : Bien sûr. Mais un prêtre, au village... Le dernier remontait à quand, tu crois?

Il se penche légèrement vers le comptoir réfrigéré.

GARAGISTE : Dix... quinze ans...?

Le propriétaire se redresse.

PROPRIÉTAIRE : Au-delà de vingt ans, figure-toi. On a perdu l'habitude...

Il découvre, perplexe, un paquet de saucisses italiennes piquantes entre ses mains. Le redépose comme s'il lui brûlait la peau.

GARAGISTE : Parce que ça se perd, l'habitude des prêtres?

Le regard du garagiste se balade librement, à l'écart de la conversation.

PROPRIÉTAIRE : Des prêtres, peut-être pas. De la messe, peut-être un peu. Qui ira l'entendre?

GARAGISTE : Parce que tu n'iras pas l'entendre, toi, sa première messe?

PROPRIÉTAIRE : Je n'ai pas dit ça...

GARAGISTE, *qui saute sur l'occasion* : Tu vois qu'il n'y a pas de problème! Tout ce qui compte, c'est qu'il va y avoir quelqu'un de nouveau dans la place. Et pas seulement un touriste : quelqu'un qui sera là pour rester!

Il pose la main sur l'épaule de son interlocuteur.

GARAGISTE : Tu cherches toujours des problèmes où il n'y en a pas.

PROPRIÉTAIRE : Peut-être...

Par-dessus cette épaule, le garagiste aperçoit la fille du dépanneur. Son visage s'illumine.

GARAGISTE : Faut que j'y aille!

Il s'élançe aussitôt vers elle.

Bientôt, peut-être, le parfum vert des feuilles nouvelles.

Fin avril. Le temps? Il n'y a plus de temps.

Le prêtre va arriver. L'église s'écroule. Les rats y courent.

Le vétérinaire monte sur l'escabeau qui occupe maintenant toute la largeur de l'allée des produits céréaliers.

VÉTÉRINAIRE : Oui. Pour retaper l'église.

Il tend le bras, mais n'y parvient pas.

DOYENNE : Quelle belle initiative, jeune homme! Vous êtes nombreux?

Elle observe un à un les ongles de sa main gauche.

VÉTÉRINAIRE : Il y a moi, et... Enfin... Plusieurs ont promis de me donner un coup de main.

Il atteint enfin le sac de riz basmati. L'attrape.

Elle éloigne sa main pour avoir un aperçu d'ensemble.

DOYENNE : C'est un beau geste. Vraiment. Je ne vous savais pas si croyant.

Il descend d'un degré.

VÉTÉRINAIRE : Oh! Ce n'est pas une question de croyance.

DOYENNE : ...

VÉTÉRINAIRE : Dieu? *La question est pour lui. La réponse aussi.* Non, je ne sais pas... je ne crois pas... je... Enfin... peut-être.

D'un autre degré.

DOYENNE : Pourquoi, alors?

Elle répète son manège pour la main droite.

Il atteint le sol.

VÉTÉRINAIRE : Pour...

Il hésite. Se tourne vers elle.

Elle lève les yeux un instant. Croise son regard. Lui sourit, intriguée.

Il la regarde. Jauge sa bienveillance. Ferme les yeux.

Elle retourne à ses ongles. S'inquiète d'un détail, là, une petite trace sur celui du majeur.

Il se lance aveuglément.

VÉTÉRINAIRE : Pour occuper mes fins de semaine. Mes soirs.

Elle approche la main droite de son visage.

VÉTÉRINAIRE, *tout bas* : Ma solitude.

Le vétérinaire ouvre les yeux et la regarde à nouveau. Elle. Ses cheveux blancs mis en pli tous les jeudis. Ses rides presque gracieuses. Son petit sac à main passé à son avant-bras gauche. Son tailleur de goût. Son maquillage juste.

Et son air concentré.

Il ne dit mot. Elle ne le remarque pas. Il baisse le menton. Détourne le visage, puis le corps entier. S'éloigne. Ses pas sont étonnamment silencieux. Il s'arrête. Revient sur ses pas. Péniblement, sourit.

VÉTÉRINAIRE : J'oubliais... votre sac de riz.

La doyenne tressaille imperceptiblement, abandonne l'examen de l'ongle imparfait et lui prend le sac des mains.

DOYENNE : Mais oui! Mon sac... Ce que vous me racontiez était si passionnant que j'en avais oublié mon riz!

Elle lui offre son sourire. Son large sourire. Son impeccable sourire.

Là-bas, au pied du village, la mer se fracasse sur les falaises grises, grandie par la neige fondue. Devant elle, si près, tout près, une petite église de bois frémit sous les rafales et l'oubli.

Mi-mai.

La brise fraîche porte son poids de sel, qui se dépose sur la peau, dans les cheveux. Le temps s'allège.

Leurs chariots s'étaient heurtés dans l'allée des croustilles quelques minutes plus tôt, risquant à tout moment de provoquer un embouteillage.

Mais ce jour-là... Rien. Personne. Juste eux deux.

PROPRIÉTAIRE : Et alors, tu lui as parlé?

VÉTÉRINAIRE : Oui. Mais ne le dis à personne. Tu connais le village... Il me faudrait tout raconter, tout répéter, chaque parole, chaque intonation. Je n'ai pas le temps pour ça.

PROPRIÉTAIRE : Et il a répondu quoi?

VÉTÉRINAIRE : Qu'une chambre au sous-sol, ça irait très bien. Qu'il envisageait de louer quelque chose au village lorsqu'il serait sur place, mais qu'en attendant... Qu'une chambre au sous-sol, oui, ça lui convenait tout à fait.

PROPRIÉTAIRE : Loger au village? Mais... il lui faudrait marcher chaque jour! Il sait...?

VÉTÉRINAIRE : Oui. Enfin... J'imagine. On a dû le lui dire. *Pause.* Oui, bien sûr, il doit savoir. Il ne peut pas ne pas savoir. Il faut croire que ça ne le dérange pas. Après tout, il est jeune...

PROPRIÉTAIRE : Jeune? Comment ça, « jeune »?

VÉTÉRINAIRE : Eh bien... « Jeune », quoi. Enfin... je ne sais pas... Au téléphone, oui, je dirais « jeune ». Mais ce n'était que sa voix.

Il retourne en arrière, rembobine le fil de sa mémoire. Réécoute la voix. Analyse.

VÉTÉRINAIRE : La trentaine. À peine.

PROPRIÉTAIRE, *songeur* : Vraiment? Mais depuis quand les prêtres sont-ils jeunes?

VÉTÉRINAIRE : Il n'y a pas d'âge. C'est un métier comme un autre, après tout.

PROPRIÉTAIRE : Hum... comme un autre... *Il dodeline de la tête.* Peut-être. Je ne sais pas.

VÉTÉRINAIRE :...

PROPRIÉTAIRE : Non. Je ne crois pas. Il me semble... *Il assume sa position.*
Non. Je ne comprends pas.

VÉTÉRINAIRE : Il a certainement ses raisons. La ruralité. Le silence. Les falaises. La mer. La fureur. Je ne sais pas.

PROPRIÉTAIRE : Oui. Tu as raison. De toute façon, on verra. Dans un mois, c'est ça?

VÉTÉRINAIRE : C'est ce qu'il a dit.

Fin mai. Un jour de pluie. Comme si la neige ne suffisait pas. Comme si l'apaisement n'était jamais que temporaire.

Le garagiste penche la tête vers sa boîte de biscuits au moment où le vétérinaire apparaît au bout de l'allée.

GARAGISTE, *au moment où l'autre arrive à sa hauteur* : Savais-tu ça, toi, qu'il y a du bicarbonate d'aluminium dans ces biscuits-là? Il me semble qu'il ne devrait pas y avoir ça, de l'aluminium, dans des biscuits... Faire des choix santé, faire des choix santé... Je veux bien, moi, mais est-ce que ça existe vraiment, des choix santé? Quand c'est bio, on n'est pas certain que ce l'est vraiment ou alors, ça vient de l'autre bout du monde et c'est encore plus dommageable pour l'environnement. Quand c'est faible en gras ou en sel, ou enrichi d'oméga 3, ce n'est pas bio. Quand on pense qu'on a enfin trouvé, ça contient un colorant alimentaire qui cause l'hyperactivité ou un truc louche comme de l'aluminium! Aye! De l'aluminium... dans des biscuits! Franchement!

Le vétérinaire s'arrête. Esquisse un sourire. Celui des jours où tout va bien, où la bonne humeur se veut indéfectible.

VÉTÉRINAIRE : Depuis quand tu t'intéresses à ça, toi, les choix santé?

Il met ses lunettes de lecture, tord un peu le cou pour parvenir à lire la liste des ingrédients. Déchiffre à voix haute l'ingrédient mystérieux que lui pointe du doigt le garagiste.

VÉTÉRINAIRE : Du bicarbonate d'ammonium. *Il relève la tête.* Une levure chimique, un peu comme le bicarbonate de soude.

GARAGISTE : Et c'est dangereux?

VÉTÉRINAIRE : Un peu. C'est un produit chimique. Il faut le manipuler avec soin. À l'état pur, je suppose qu'il doit falloir éviter de le mettre en contact direct avec la peau, les yeux, le nez...

Il enlève les lunettes du bout du sien.

GARAGISTE : Toi, tu m'étonneras toujours. Je ne sais pas où tu apprends tout ça.

Il jette le paquet de biscuits dans son panier.

VÉTÉRINAIRE : Bah... je suis un scientifique, après tout!

GARAGISTE : Alors, est-ce qu'on commence à être impatient de montrer au prêtre tout ce qu'on a fait pour lui?

VÉTÉRINAIRE : Impatient? Bonne question. Je n'avais pas pensé à ça. Je n'ai pas le temps de penser à ça. Mais si j'y pense... Je dirais plutôt « fier ». Si ma mère pouvait accepter de descendre au village pour assister à la première messe...

GARAGISTE : Il paraît que tu t'es lancé dans des grands travaux? J'aurais aimé ça y participer, mais tu sais ce que c'est...

Le vétérinaire, dont la fatigue des traits apparaît, évidente, s'accote sur le coin vide de la tablette du jus de tomate en promotion. Silencieux.

GARAGISTE : Le printemps, les changements d'huile, la pose des pneus d'été...

Il prend une pause.

GARAGISTE : Du bâtiment original, il reste quelque chose?

VÉTÉRINAIRE : Non. Pas beaucoup. Les fondations n'allaient plus supporter autant de poids pour bien longtemps. Il fallait recommencer, trouver le roc, poser le tout sur du solide. Ce n'est pas la cathédrale de Reims, mais tout de même...

GARAGISTE : Rince?

VÉTÉRINAIRE, *distraitement* : Oui, Reims. En France.

GARAGISTE : Ah oui, c'est vrai, tu as voyagé. Toi.

VÉTÉRINAIRE : Un peu.

GARAGISTE : Et qu'est-ce qu'elle a, la cathédrale de Rince?

VÉTÉRINAIRE : Elle est magnifique. Gigantesque.

GARAGISTE : D'accord. Mais l'église... la nôtre... ?

VÉTÉRINAIRE : Une église? Une chapelle, tu veux dire! Le temps me manquait. Et il fallait reconstruire, tu comprends. *Perdu dans ses pensées.* Oui. Il fallait reconstruire. C'était obligé.

GARAGISTE : Et le nouveau prêtre?

Il se met à triturer l'extrémité de la fermeture éclair de son manteau de pluie, dont il a oublié de faire remplacer le guide, l'automne précédent.

Le vétérinaire s'évade de ses pensées.

VÉTÉRINAIRE : Qu'est-ce que tu veux dire, le nouveau prêtre?

GARAGISTE : Eh bien... Il paraît que... il paraît que tu lui as parlé?

Le trombone qu'il y avait placé en attendant l'éventuelle réparation lui reste entre les doigts.

Le vétérinaire reçoit le coup, là, en plein ventre. N'en montre presque rien.

VÉTÉRINAIRE : Oui. Pourquoi?

Le garagiste ploie la nuque pour tenter de faire entrer l'extrémité du trombone dans le petit orifice de métal.

Le vétérinaire ne le lâche pas du regard.

GARAGISTE : Oh! Juste pour savoir...

Il y parvient.

GARAGISTE : Et il a l'air de quoi?

Il entre l'autre côté de la fermeture éclair dans le guide, qu'il remonte précautionneusement. Cela tient.

VÉTÉRINAIRE : Tu sais, au téléphone... c'est assez difficile à dire, il a l'air de quoi!

GARAGISTE : Non, mais je veux dire... Est-ce que tu penses qu'il est...

Il redescend le guide. Détache la fermeture éclair.

VÉTÉRINAIRE : Qu'il est... ?

GARAGISTE : Bien... qu'il est... comme toi?

Ses yeux évitent le regard braqué sur lui d'une fuite vers la gauche.

VÉTÉRINAIRE : Comme moi... ?

GARAGISTE : Bien... comme toi, quoi.

VÉTÉRINAIRE : Vétérinaire? Mais non, il n'est pas vétérinaire : il est prêtre!

GARAGISTE : Mais non, pas ça... tu sais bien ce que je veux dire! Après tout, c'est un prêtre et les prêtres, souvent, on sait que...

VÉTÉRINAIRE : Non. Vraiment. Je ne sais pas de quoi tu parles. *D'un ton que la bonne humeur a irrémédiablement déserté* : Mais de toute façon, tu verras quand il sera là, non?

Et il s'éloigne d'un pas rapide, laissant le garagiste relever la tête et le regarder sortir.

Juin. Le mois déjà entamé. L'été à s'y méprendre.

La voisine vérifie la mise en plis de sa chevelure poivre et sel. Regarde à gauche : le vétérinaire s'éloigne. Regarde à droite : la libraire et la boiteuse tournent dans le rayon du surgelé. Se penche comme si elle voulait prendre une pomme de terre. Sa tête touche presque celle de la grande rousse.

VOISINE, *en remuant à peine les lèvres* : Vous, vous y allez, à la messe, dimanche prochain?

GRANDE ROUSSE, *d'une voix forte et nette, sans interrompre ses emplettes* : Bien sûr.

La voisine retient son souffle. Refait le guet : personne.

VOISINE, *avec étonnement* : C'est vrai?

GRANDE ROUSSE : Mais oui. Pourquoi?

Elle se déplace pour choisir ses oignons, la voisine à ses côtés, toujours aux aguets.

VOISINE : Parce que... parce que... je n'aurais pas cru que ça vous intéressait, la religion!

GRANDE ROUSSE : Ce n'est pas une question de religion. C'est une question de courtoisie!

VOISINE : De courtoisie... ah! oui! *Elle l'appuie* : De courtoisie. Bien sûr.

GRANDE ROUSSE : Il ne connaît personne, ici. Il lui faudra s'intégrer. S'il le peut...

VOISINE : Oh! mais il le fera : cela nous fait tellement plaisir de savoir que nous aurons un nouvel...

Elle se tait sous le regard de la grande rousse, qui s'est arrêtée. Échappe au regard brun chocolat.

La grande rousse retourne à ses oignons.

GRANDE ROUSSE : Il est normal de se déplacer pour lui souhaiter la bienvenue. Quelle idée, cette église à trois kilomètres du village! Une aberration.

La voisine garde le menton baissé.

VOISINE, *sur le ton du murmure* : Pas tant que ça! Je veux dire... Il faut comprendre. Le curé de l'époque croyait favoriser le développement du village... il se voulait visionnaire! Je le sais, parce que... *D'un ton qui s'excuse* : C'est ma grand-mère, vous comprenez? Elle l'a entendu parler au télé...

GRANDE ROUSSE, *sans attendre* : Et vous, vous serez là?

Rien. Elle relève la tête en quête d'une réponse. La voisine s'éloigne à grands pas, les mains vides. La fille du dépanneur tient un pot de crème glacée. Le garagiste referme un nouveau sac de biscuits et secoue les miettes accrochées à sa moustache, qui tombent sur le plancher. Elle soupire.

Juin. Le mois déjà entamé. L'été à s'y méprendre. Pas tout à fait quand même.

Le même jour. Simultanément.

La boiteuse et la libraire bavardent côte à côte devant les congélateurs, leurs paniers vides devant elles. Encore ce rayon du surgelé...

La boiteuse acquiesce aux paroles de la libraire d'un vigoureux mouvement de la tête. BOITEUSE : La religion, au fond, c'est une béquille. Les gens s'y appuient quand rien ne va plus. C'est une attitude un peu hypocrite : ils ne sont pas croyants jusqu'à ce que leur mari les quitte, que leur enfant meure, qu'ils perdent leur boulot, et quoi encore?

LIBRAIRE : Exactement. Dans le temps, à la limite, je pouvais comprendre. Je veux dire... *En gesticulant de la main gauche* : Quand je pense à la vie que ma grand-mère a menée, avec ses treize enfants... Bon, c'est vrai qu'elle en a perdu deux... On pourrait croire que dans son cas, c'était mieux comme ça, mais c'est le contraire... Au poids des vivants, elle a dû ajouter le poids des morts. Tu imagines... ?

BOITEUSE :...

LIBRAIRE : Toujours est-il qu'elle n'arrêtait jamais, dans la maison. *Elle énumère sur ses doigts* : le lavage, le ménage, la cuisine, l'épicerie... Et ça, c'est quand il n'y avait pas un enfant en bas âge à allaiter ou à changer de couche! Non, ce n'était pas une vie et ce n'est pas moi qui la jugerai pour la rigidité de sa croyance en Dieu. Après tout, le ciel, c'était le seul endroit qui pouvait lui donner de l'espoir : c'était clair que la situation n'allait pas s'améliorer du jour au lendemain... À moins d'un miracle! Déjà que mon grand-père travaillait de jour comme de soir pour subvenir aux besoins de la famille...

BOITEUSE : C'est un quotidien qu'on a peine à concevoir, de nos jours. Ces gens-là n'avaient pas le choix d'être vaillants. Nous autres, à côté de ça, on a l'air d'une bande de paresseux! Malgré ça, on trouve le moyen d'être malheureux... C'est qui, déjà, qui disait qu'on vit dans une société où on peut se permettre le luxe de préoccupations inutiles?

La libraire ne sait pas.

BOITEUSE : Aujourd'hui, c'est à la loterie que les gens croient! Ils ont la vie plus facile qu'avant, mais ils ne peuvent pas s'empêcher d'en vouloir encore plus, alors ils rêvent comme ils peuvent. Ils se persuadent qu'il ne suffit que d'une seule chance! Ce qui est vrai, bien sûr. Sauf que...

Elle se tait, plonge le nez dans le grillage de son chariot. Qu'elle pousse devant elle. Régulièrement. Parallèlement à celui de la libraire.

LIBRAIRE : C'est triste comme constat. On n'est jamais satisfaits de nos vies.

BOITEUSE : Jamais. Et lorsque tu n'es pas content de ta vie, que tu réalises que Dieu n'existe pas et que tes numéros risquent de ne jamais sortir au loto...

Elle ne termine pas sa pensée. Sourit à son amie.

BOITEUSE : Une chance que je t'ai!

La libraire lui renvoie son sourire.

LIBRAIRE : Ça nous rend plus fortes, d'être deux.

BOITEUSE : Le bonheur, finalement, ce n'est pas sorcier. C'est une bonne tasse de café en se levant le matin. Un bouquin que l'on n'a pas envie de lâcher. Une bonne bouteille de vin à partager. Lorsque tu cesses de croire que le grand bonheur vient d'ailleurs...

LIBRAIRE : ... que tu entreprends de le trouver dans...

Elle s'arrête devant la porte vitrée qui lui bloque le passage, en même temps que son amie.

La fille du dépanneur referme le congélateur, une boîte de crème glacée à la vanille à la main.

FILLE DU DÉPANNEUR : Alors, vous comptez aller à la messe dimanche prochain?

LIBRAIRE et BOITEUSE, *spontanément* : Certainement!

Elles se tournent l'une vers l'autre et éclatent de rire. La boiteuse lève sa main droite, fermée à l'exception de son petit doigt dressé. La libraire fait de même et croise son petit doigt sur celui de son amie. Elles ferment les yeux un moment.

BOITEUSE, *qui rouvre les siens* : Clé!

LIBRAIRE : Cadenas!

BOITEUSE, *comme émoustillée* : C'est quoi, ton vœu?

LIBRAIRE : Tu sais bien que si je le dévoile, il ne se réalisera pas!

La fille du dépanneur, d'abord interloquée, lève les yeux au ciel.

FILLE DU DÉPANNEUR : À quel âge on jouait à ça, déjà? Huit... dix ans? Une chose est certaine, pas dépassé douze!

BOITEUSE, *bonasse* : Cela s'appelle « conserver son cœur d'enfant »! C'est un petit bonheur de la vie. Tu comprendras quand tu auras notre âge!

La fille du dépanneur, sentant son pot de crème glacée ramollir entre ses doigts, se dirige vers les caisses.

FILLE DU DÉPANNEUR, *de dos et de plus en plus fort, à mesure qu'elle s'éloigne* : Pffff... Comme s'il fallait régresser pour garder son cœur d'enfant...

Et manquer de nuances, ça vient aussi avec l'âge ou c'est congénital?

LIBRAIRE, *qui s'emporte* : Toi et ton attitude de petite...

La boiteuse lui met la main sur le bras.

BOITEUSE : Voyons... Ça ne vaut pas la peine de s'emporter pour ça.

La libraire laisse retomber son poing.

LIBRAIRE : Tu as raison. Comme d'habitude.

BOITEUSE et LIBRAIRE, *en chœur* : On discutait de quoi, déjà?

Elles se regardent et se présentent aussitôt leur poing fermé d'où saillit seul le petit doigt. Elles se sourient.

Sur la côte, un huart à collier hiverne encore, trompé par les saisons. Son grand cri jodlé se fait entendre dès l'aube. Sans écho de celle qu'il aime. Désormais, il ne gloussera plus sur ce nid qu'ils avaient l'habitude de protéger à deux. Égaré, il mourra seul. Bientôt.

À quelques jours de là, la fille du dépanneur surprend la voisine qui se mordille les lèvres, un sac de chips Jalapeño dans une main et un sac du plus récent mais déjà classique Lime et poivre noir dans l'autre main.

FILLE DU DÉPANNEUR : As-tu su que le nouveau prêtre est arrivé hier? Enfin, cette nuit, puisqu'à l'heure où le train entre en gare...

La voisine fronce les sourcils et tend le bras vers un sac d'une autre marque.

VOISINE : Ah bon? Déjà? J'étais persuadée qu'il devait arriver aujourd'hui.

Elle prend le sac Moutarde de Dijon. Le sac Lime et poivre noir choit du même coup. Elle pousse un soupir exaspéré.

FILLE DU DÉPANNEUR : C'est ce que le diocèse avait annoncé, mais il y a dû avoir de la confusion de dates. Du coup, il n'y avait personne pour l'accueillir à la gare. Tout le contraire de ce qui avait été prévu!

La voisine repose le sac Jalapeño.

VOISINE : Comment tu sais qu'il est arrivé, si personne n'était là?

Elle repose le sac Moutarde de Dijon.

FILLE DU DÉPANNEUR : Le vétérinaire a entendu un drôle de bruit. Il devait être insomniaque, comme d'habitude. Il s'est levé, a regardé par la fenêtre et voilà qu'il l'a vu, traînant sa grosse valise rouge à roulettes derrière lui. Elle avait l'air lourde. Lui, épuisé. Et jeune. *Elle se fige* : Tu savais qu'il était censé être jeune, au moins?

VOISINE : Qui ne le savait pas? Le garagiste a fait le tour du village, avec ça!

FILLE DU DÉPANNEUR : Pauvre type... Effectuer un si long voyage pour se retrouver là, complètement seul, en pleine nuit, sur le quai déserté d'une gare inconnue... Et devoir encore marcher jusqu'à l'église... la totale!

VOISINE : Le vétérinaire n'a pas eu envie de sortir de chez lui pour aller le reconduire?

FILLE DU DÉPANNEUR : C'est là où la malchance se poursuit : sa voiture était au garage.

VOISINE : Et le prêtre n'a pas eu l'idée de prendre un taxi?

FILLE DU DÉPANNÉUR : Un taxi, ici, en pleine nuit? Tu habites où, toi? Sur une autre planète? Il n'y avait évidemment pas de taxis en service à cette heure-là! L'été, peut-être... et encore!

La voisine se penche pour ramasser le sac Lime et poivre noir sur le plancher.

VOISINE : Et toi, tu l'as vu?

Étire le bras pour saisir le sac à la droite de la cheville de son interlocutrice.

FILLE DU DÉPANNÉUR : Non, non, je... CHUT!

Elle pose la paume de la main sur la tête de la voisine. L'empêche de se relever.

FILLE DU DÉPANNÉUR : Le voilà! Je vois le reflet de sa soutane dans la grande fenêtre de la garderie. Je pense qu'il s'en vient par ici! *Vers la voisine, qui tente de se dégager* : Arrête de bouger comme ça!

VOISINE : Pourquoi?

FILLE DU DÉPANNÉUR, *le regard toujours tourné vers le bas* : Mais parce qu'il ne faut pas qu'il te voie!

VOISINE : Pourquoi?

FILLE DU DÉPANNÉUR : Parce que... parce qu'il va penser qu'on l'espionne!

VOISINE, *sur un ton impatient* : Et toi, tu n'as pas l'air de l'espionner?

FILLE DU DÉPANNÉUR : Non, moi, ce n'est pas pareil. S'il n'y a qu'une personne qui le regarde, il peut s'agir d'une coïncidence. Mais s'il y a deux personnes, c'est forcément louche.

VOISINE : Oui, bon, peut-être... Alors, il a l'air de quoi?

La fille du dépanneur relève la tête, regarde alentour, étire le cou.

FILLE DU DÉPANNÉUR : Merde!

Sous sa main, la voisine s'agite.

VOISINE : Quoi? Il s'en vient par ici?

FILLE DU DÉPANNÉUR : Non.

VOISINE : Alors quoi?

FILLE DU DÉPANNÉUR : Il a disparu!

Il fait si frais, dehors. Il faudra penser à prendre une veste en sortant.

La porte s'ouvre sur la boiteuse, au bord des larmes, qui laisse passer la libraire, hilare. C'était il y a deux semaines. Elles en parlent encore. Tout le monde en parle encore.

BOITEUSE : Est-ce que tu crois qu'il pensait vraiment tout ce qu'il a dit?

Laissant la porte se refermer derrière elle, elle essuie du bout de son index les petites larmes au coin de ses yeux.

LIBRAIRE : Impossible! « N'oubliez pas l'œil de Dieu qui vous surveille. » C'est tellement rétrograde : personne ne peut dire ça et le penser!

Elle prend un petit panier rouge.

BOITEUSE : Et son sermon?

Les larmes ont déjoué la vigilance de l'index, ont inondé ses pattes-d'oie et sont parvenues à ses joues, qu'elle essuie du revers de la main.

LIBRAIRE : Tu veux dire son monologue digne d'une pièce de théâtre grecque antique? Non plus. Tu as remarqué ses poses : je suis convaincue qu'il avait répété des heures devant son miroir! Si ça se trouve, il nous a peut-être même servi du réchauffé!

Sa main voyage parmi les bananes, cherche à en trouver une paire mûre à point.

BOITEUSE : Oui. Tu as raison. Même la durée de ses pauses était calculée. Et le pire, c'est qu'il avait l'air de se trouver bon!

LIBRAIRE : Ah! ça... pour s'écouter parler, il s'écoutait parler!

Sa main les rejette les unes après les autres : ces bananes-là sont noircies par endroits, là où elles ont été heurtées, même faiblement. La libraire, agacée, lorgne du côté de la petite affiche qui interdit de séparer les bananes.

BOITEUSE : Je pense qu'il s'est trompé de vocation. Il aurait dû faire acteur!

LIBRAIRE : Pffff... même acteur, je ne suis pas convaincue. Politicien, peut-être... et encore! À juger du temps qu'il avait dû passer à préparer sa première messe, il ne doit pas être un grand improvisateur!

Elle trouve finalement deux bananes qui lui conviennent.

LIBRAIRE : Une chose est certaine, on ne me reprendra plus à gaspiller mon dimanche matin pour aller l'entendre.

La représentante des services aux membres de la caisse populaire, qui passait par là, s'arrête près d'elles.

REPRÉSENTANTE : Tu n'es pas la seule : personne ne s'est pointé le dimanche suivant.

LIBRAIRE : Comment tu sais ça ? Tu t'y es pointé, toi ?

La libraire s'éloigne un peu pour explorer les produits en vrac.

BOITEUSE : Et dimanche dernier ?

REPRÉSENTANTE : Non plus.

La libraire soulève les paquets de noix d'acajou, puis de noix du Brésil.

BOITEUSE : Tu veux dire qu'il n'y a plus personne qui assiste à la messe ?

REPRÉSENTANTE : Non.

BOITEUSE : Et tu crois que c'est permanent ?

La libraire regarde sous les arachides et les pistaches.

REPRÉSENTANTE : Aussi longtemps que ce sera lui le prêtre, je crois que ce sera permanent ! Je veux dire... Il ne connaissait même pas le nom de tous les apôtres !

BOITEUSE : C'est peut-être la nervosité.

La libraire se rapproche de la conversation.

REPRÉSENTANTE : Tu as vu à quel point il connaissait son texte par cœur ? Il n'aurait pas oublié le nom d'un apôtre si on ne le lui avait pas demandé.

Pause. Non. Il a perdu toute crédibilité.

BOITEUSE : Peut-être que cet été, avec les touristes...

REPRÉSENTANTE : Peut-être. S'il a de la chance. Une chose est certaine, ce n'est pas moi qui vais lui faire une bonne publicité et ce n'est pas faute de voir du monde passer au motel !

LIBRAIRE : Est-ce que c'est vrai qu'il a cherché une chambre au village et que personne n'a accepté de lui en louer une ?

La représentante la regarde droit dans les yeux. La libraire soutient son regard.

REPRÉSENTANTE : Parce que tu aurais accepté de lui en louer une, toi ?

LIBRAIRE : Dans mon trois et demi? Je l'aurais mis où?

REPRÉSENTANTE : Non, je veux dire, si tu avais eu de la place... ?

LIBRAIRE : Ah non! C'est sûr que non! Me lever tous les matins et le retrouver là, à ma table, à s'écouter parler pendant que je mange mon déjeuner? Non merci!

BOITEUSE : Il n'est peut-être pas si pire que ça au quotidien...

LIBRAIRE : Tu veux essayer?

BOITEUSE : Je n'ai pas dit ça... de toute façon, tu sais bien que moi non plus, je n'habite pas un appartement assez grand. Mais n'empêche... il dort où, en attendant?

REPRÉSENTANTE : Oh! Il n'est pas si à plaindre! Tu te souviens de toutes les heures que le vétérinaire a perdues à lui retaper son église? Eh bien il lui avait prévu une chambre au sous-sol.

BOITEUSE : Ah oui, c'est vrai. Le garagiste m'avait dit ça.

REPRÉSENTANTE : Moi, je dis qu'il aura quitté le village d'ici la fin de l'été. En attendant..., il peut être dans son église autant qu'il le veut, tant qu'il ne vient pas me déranger avec ses sornettes! Il serait contre la contraception et l'avortement que ça ne me surprendrait même pas!

BOITEUSE : À son âge? Tu exagères!

REPRÉSENTANTE : Il n'y a pas d'âge pour être retardé, ma chère! Bon, je vous laisse : j'ai promis à ma nièce d'aller l'aider à faire le ménage du motel.

LIBRAIRE : Il y a eu des visiteurs?

REPRÉSENTANTE : Pas encore, mais il faut bien entretenir les lieux pour quand ils seront là.

ÉTÉ

Juillet se fane. L'été n'a pas dû voir passer le solstice. Il a manqué le rendez-vous.

La fille du dépanneur regarde la tablette des barres tendres qu'elle a l'habitude d'acheter. « 2 pour 4,99 \$ ». Elle oscille.

GARAGISTE : Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer d'où nous vient cet été de merde?

Elle abandonne sa réflexion pour aller le rejoindre, lui et sa tonitruante entrée en matière.

FILLE DU DÉPANNÉUR : On se pose tous la même question, tu sais.

GARAGISTE : Est-ce que tu as vu un touriste passer, toi?

FILLE DU DÉPANNÉUR : Il y a bien eu un couple dans la quarantaine à la fin du mois de juin, mais...

GARAGISTE : Mais...?

FILLE DU DÉPANNÉUR : ... mais le vent et le froid les ont chassés après deux jours.

GARAGISTE : C'est ça que je disais : un été de merde!

FILLE DU DÉPANNÉUR : Qu'est-ce que tu vas faire?

GARAGISTE : Que veux-tu que je fasse? La danse du soleil?

FILLE DU DÉPANNÉUR : ...

GARAGISTE : Je suis coincé ici, dans ce trou...

FILLE DU DÉPANNÉUR : Et pourquoi tu ne jouerais pas au touriste, à la place?

GARAGISTE : Bah... Non. Le tourisme, ce n'est pas pour moi. Je laisse ça à monsieur le Vétérinaire.

FILLE DU DÉPANNÉUR : ...

GARAGISTE : ...

FILLE DU DÉPANNÉUR : Ouain...

GARAGISTE : Comme tu dis...

FILLE DU DÉPANNÉUR : ...

GARAGISTE : Tant qu'à ça, je vais aller écouter quelques matchs du *Mondial* dans mon garage. Tu viens?

Oui. Juillet tire à sa fin.

Et tout ce gris dans le ciel, que le vent ne chasse jamais complètement.

Un dimanche matin. Un parmi tant d'autres.

*Le garagiste pousse la porte de l'épicerie déserte. Il rôde dans les allées.
Longtemps.*

Puis, il s'en va.

Ils sont seuls dans l'épicerie.

VÉTÉRINAIRE, *d'un ton détaché, froid* : Vraiment? Elle ne reviendra plus?

De cette nouvelle ère glaciaire, le propriétaire ne remarque rien.

PROPRIÉTAIRE : Non.

Tête baissée, il ne cherche plus rien, plus de taches sur le plancher.

VÉTÉRINAIRE : Même pas les fins de semaine? Même pas pendant les vacances?

PROPRIÉTAIRE : Elle ne reviendra plus du tout.

Sur la barre de son chariot, ses mains tremblent.

VÉTÉRINAIRE : ...

Il n'arrive pas à détacher son regard des mains éperdues.

PROPRIÉTAIRE : ...

VÉTÉRINAIRE : Je suis désolé.

Sa voix se veut glaciale. N'y parvient pas tout à fait.

PROPRIÉTAIRE : Moi aussi.

VÉTÉRINAIRE : ...

PROPRIÉTAIRE : Tu sais ce qu'elle m'a raconté, la dernière fois?

VÉTÉRINAIRE : Non.

PROPRIÉTAIRE : Avec toute cette histoire, j'avais oublié de t'en parler... Elle m'a dit que son cousin connaissait le prêtre.

VÉTÉRINAIRE, *d'un ton étonné* : Adagio?

PROPRIÉTAIRE : Oui. C'est ça. Adagio. Je n'arrive pas à me rentrer son nom dans la tête.

VÉTÉRINAIRE : Et qu'est-ce qu'il lui a dit, son cousin?

PROPRIÉTAIRE : Peut-être que c'est juste des histoires d'adolescents, mais...

Un craquement. Le vétérinaire pose la main sur le bras du propriétaire, lui fait signe de se taire. Il attend. Rien. Le vétérinaire fait signe au propriétaire de reprendre, avec un mouvement de roulement, de ne pas s'arrêter.

PROPRIÉTAIRE : Toujours est-il qu'il...

Un autre craquement. Le vétérinaire déplace les cartons de jus Oasis sur la tablette. Lentement. Précautionneusement. Juste assez pour dégager une

ouverture. Juste assez pour apercevoir, de l'autre côté, dans la rangée des pâtes alimentaires, le garagiste de profil, l'oreille tendue, qui porte un biscuit à sa bouche.

VÉTÉRINAIRE, d'un ton empreint d'une froide colère : Viens! Tu me raconteras ça ailleurs!

Le garagiste se retourne vivement, l'air surpris, et tombe nez à nez avec le vétérinaire, qui ne le quitte pas des yeux depuis la rangée parallèle des jus de fruits et des fruits en conserve. Il avale son biscuit d'un coup, nerveusement. Cela passe mal au niveau de la gorge.

VÉTÉRINAIRE, avec aridité : Voilà qui explique beaucoup de choses...

Le vétérinaire se retourne vers le propriétaire.

VÉTÉRINAIRE, de la sollicitude plein la voix : Laisse tout ça là. Tu feras ton épicerie une autre fois. On va aller prendre un café chez moi.

Et il l'entraîne, lui et ses mains fragilisées.

Mercredi soir. Une quinzaine de minutes avant la fermeture.

Le garagiste rôde encore. Le vétérinaire fait tinter la cloche de l'entrée. Les mains dans les poches, le pas lent, le garagiste se dirige vers lui.

GARAGISTE : Pis, comment va ton petit ami?

VÉTÉRINAIRE : Mon petit ami... ?

GARAGISTE : Mais oui... le bizarre, là, le prêtre!

VÉTÉRINAIRE : Adagio?

Il s'empresse de prendre un pain pour le déjeuner du lendemain.

GARAGISTE : Oui, oui, c'est ça, celui-là et son nom d'artiste!

VÉTÉRINAIRE : Ce n'est pas mon ami.

Il est déjà devant les pots de confiture et de beurre d'arachide. Il prend le premier pot qui lui tombe sous la main.

GARAGISTE : Tu lui as quand même reconstruit son église au grand complet! *Marmelade d'abricots. Il fait la grimace, mais la jette dans son panier. Il n'a pas le temps pour les caprices.*

VÉTÉRINAIRE : Je ne le connaissais même pas!

Il se dirige vers les cartons de lait.

GARAGISTE : Non, parce que si tu l'avais connu, je suis d'avis que tu n'aurais pas dépensé autant de temps pour lui...

Prend un litre de la marque meilleur marché.

VÉTÉRINAIRE : J'ai fait cela pour... j'ai fait cela pour rendre service, bon. Et même si c'est vrai qu'il est un peu étrange, je ne le regrette pas.

Il écarte le garagiste de son chemin.

GARAGISTE : Un peu étrange, tu dis? Un vrai hurluberlu!

VÉTÉRINAIRE : Il faut toujours que tu sortes tes grands mots. Sais-tu au moins ce que ça veut dire, « hurluberlu »? De toute façon, on ne le connaît même pas, ce type-là.

Il ouvre la dernière douzaine d'œufs calibre « gros » et vérifie qu'aucune coquille n'est abimée. Pas de chance.

GARAGISTE : Évidemment, qu'on ne le connaît pas! Après sa « performance », personne n'a eu envie de le connaître! D'ailleurs... est-ce que tu l'as revu, toi, depuis le jour de la première messe?

VÉTÉRINAIRE : Je l'ai vu marcher sur la rue principale quand il se cherchait un logement, mais depuis, non, je ne l'ai plus revu.

Il se résout à ouvrir une douzaine de petits œufs.

GARAGISTE : Je me demande ce qu'il fait, là-bas, tout seul dans son église.

VÉTÉRINAIRE : Il me semblait que tu ne voulais pas le connaître?

Satisfait dans la mesure des circonstances, il la pose dans son panier.

GARAGISTE : Je ne veux pas le connaître, non plus! Je m'interroge, c'est tout.

VÉTÉRINAIRE : Et qu'est-ce que ça peut bien te faire, ce qu'il fait tout seul là-bas? Il ne dérange personne.

Il se dirige rapidement vers la caisse.

GARAGISTE : Bah... je ne sais pas. Juste le fait de savoir qu'il est dans le coin, ça me dérange. Il est peut-être fou.

Le vétérinaire lève les yeux au ciel.

VÉTÉRINAIRE : N'importe quoi... Tu dis vraiment n'importe quoi. Tu as trop de temps libre, toi!

Il prend ses deux petits sacs et quitte l'épicerie sans un regard pour le garagiste.

Le soleil est là.

Mais il est trop tard. Les touristes ne viendront plus. Ils ont traversé la frontière.

Le garagiste, louvoyant entre les chariots de l'heure de pointe, accompagne tant bien que mal la fille du dépanneur sans interrompre la conversation, élevant la voix si nécessaire.

FILLE DU DÉPANNEUR : Voyons... c'est impossible! Personne ne dirait ça... Du moins, personne ne dirait ça à voix haute! Surtout pas à l'adolescence : il aurait été tourné en ridicule!

Elle se retourne brièvement : la voisine débouche de l'allée derrière elle.

GARAGISTE : Je te le jure! Même qu'il répétait ça tout le temps. D'ailleurs, il a été tourné en ridicule, mais ça n'avait pas l'air de l'affecter.

FILLE DU DÉPANNEUR : Dur à croire.

Elle laisse échapper un petit cri et se retourne à nouveau pour voir qui pousse le chariot qui lui a heurté le tendon d'Achille. La voisine lève le nez de sa liste d'épicerie.

VOISINE : Désolée!

La fille du dépanneur se détourne.

GARAGISTE : Puisque je te le jure!

FILLE DU DÉPANNEUR : Et à part ça, qu'est-ce qu'il t'a raconté?

Elle fait signe à la voisine de la dépasser. Celle-ci décline l'invitation d'un mouvement de la main. Elle semble signifier qu'elle a tout son temps.

GARAGISTE : J'en étais où, déjà? Ah oui! Après avoir changé de prénom... je t'avais dit qu'il avait changé sa façon de s'habiller ?

La fille du dépanneur confirme d'un hochement de tête.

GARAGISTE : Bon. Il assistait à toutes les projections de films étrangers sous-titrés, même les navets, et il s'arrangeait pour que toute l'assistance remarque sa présence. Il écrivait pour le journal indépendant de la ville – des articles incompréhensibles, sans structure ni ligne directrice. Il s'est mis à

monter sur les tables des lieux publics pour déclamer des poèmes. Je ne sais pas si c'était les siens ou d'autres qu'il avait appris par cœur...

FILLE DU DÉPANNEUR : Il y en avait quelques-uns qui faisaient ça à mon école secondaire, aussi. *Elle fronce les sourcils* : À moins que ce soit au cégep...

GARAGISTE : Tu vois? Je t'avais dit que c'était vrai ce que je racontais!

FILLE DU DÉPANNEUR : Bof... ça ne prouve rien. Et à part ça?

GARAGISTE : C'est tout. C'est suffisant, non?

FILLE DU DÉPANNEUR : Hum... Et qui t'a raconté tout ça, déjà?

GARAGISTE : Le cousin de la femme... enfin, de l'ex-femme du...

Le vétérinaire se tient devant lui, les bras croisés. Le garagiste bafouille. Il s'arrête net. La fille du dépanneur aussi. Le chariot de la voisine lui heurte les fesses. La fille du dépanneur se tourne à nouveau vers elle.

VOISINE : Je suis vraiment dés...

FILLE DU DÉPANNEUR, *sur un ton exaspéré* : Ah non! Tes excuses bidon, tu peux bien te les mettre où je pense!

Agglutinés devant la vitrine, ils se régalent en silence d'une pâtisserie fraîche du jour.

Ils se lèchent les doigts.

Ils s'imprègnent de soleil.

BOITEUSE, *pour rompre le silence alangui* : Est-ce qu'il y a quelqu'un qui a vu le prêtre, dernièrement?

LIBRAIRE : Pas à ce que je sache.

BOITEUSE : C'est fou, ça! Comment quelqu'un peut vivre à côté d'ici et n'être vu de personne? jamais? Il ne mange pas comme tout le monde?

REPRESENTANTE : Paraît qu'il y a des gens qui lui déposent de la nourriture à la porte de l'église.

LIBRAIRE : Qui, ça?

REPRÉSENTANTE : Personne ne le sait. Mais au matin venu, il y aurait toujours des provisions au pas de la grande porte, suffisantes pour passer la journée.

BOITEUSE : Mais pourquoi il reste ici, dans ces conditions-là?

REPRÉSENTANTE : Va savoir...

GARAGISTE : Oh! Il a essayé de se faire muter!

VOISINE : Qui est-ce qui t'a raconté ça?

GARAGISTE : C'est le mari de ma tante, qui travaille au tri de la poste. Paraît qu'il aurait vu beaucoup d'enveloppes passer!

LIBRAIRE : Et qu'est-ce qui te prouve que c'était des demandes de mutation?

GARAGISTE : C'était adressé à ce département-là!

BOITEUSE : Ils ont un département dédié à ça, à l'archevêché?

GARAGISTE : Il faut bien le croire!

Le garagiste ne leur laisse pas le temps de réfléchir à la question.

GARAGISTE : Paraît qu'il est rendu avec une barbe longue de même!

Il mime une barbe qui lui descend jusqu'au plexus solaire.

LIBRAIRE, *ironiquement* : Il a la pilosité rapide, l'Adagio...

La boiteuse pouffe.

GARAGISTE, *offusqué* : Pourquoi ce ne serait pas possible? Paraît qu'à la pleine lune, les cheveux poussent plus vite!

LIBRAIRE, *sur le même ton* : Paraît... et chez lui encore plus que chez quiconque! *Elle se moque* : Paraît que c'est un loup-garou!

GARAGISTE : Rigole autant que tu veux, moi, je sais ce que je sais!

LIBRAIRE : Ah oui? Et tu sais quoi, monsieur « je sais tout »?

GARAGISTE : Je sais que tous les matins, il va gesticuler devant la mer.

BOITEUSE, *sur un ton intrigué* : Pour quoi faire?

GARAGISTE : Je ne sais pas, mais paraît qu'il marmonne dans sa barbe pendant tout ce temps-là.

LIBRAIRE, *sérieusement* : Et comment tu sais tout ça?

GARAGISTE : Ce sont les enfants de l'avocate.

BOITEUSE : Ceux qui traînent tout le temps dans le cimetière?

GARAGISTE : Précisément.

LIBRAIRE : Et qu'est-ce qu'ils ont, les enfants de l'avocate?

GARAGISTE : Ils auraient raconté tout ça dans la cour d'école.

LIBRAIRE, *avec scepticisme* : Mais l'école, elle est dans le village d'à côté, à ce que je sache.

GARAGISTE : Oui, mais la surveillante du midi est amie avec la fille du dépanneur : elle lui aurait raconté tout ça vendredi soir, quand elles sont allées prendre une bière entre filles.

LIBRAIRE : Et la fille du dépanneur t'aurait raconté tout ça ensuite?

GARAGISTE : Presque : elle l'a raconté à son chum, qui l'a raconté à son cousin, qui est venu faire réparer son alternateur ce matin et qui me l'a raconté.

La libraire retrouve son air sceptique.

GARAGISTE, *avec empressement* : Mais je viens de passer au dépanneur et elle m'a tout confirmé!

LIBRAIRE, *en haussant les épaules* : Après tout, pourquoi pas? Ce ne serait pas le premier que la solitude rend fou!

BOITEUSE : Qui te dit qu'il est fou?

LIBRAIRE, *sur le ton de l'évidence* : Faut être fou pour agir comme ça!

BOITEUSE : C'est certain que ce ne sont pas des agissements communs...

REPRÉSENTANTE : Quant à moi, il est mieux de se tenir loin du village, celui-là!

GRANDE ROUSSE : Et vous lui avez déjà parlé?

Elle passait par là. N'a pas pu s'empêcher.

REPRÉSENTANTE : Non, mais...

GRANDE ROUSSE : C'est bien ce que je pensais!

Et elle poursuit son chemin.

Septembre. Inexorablement.

GARAGISTE, *de sa voix qui porte* : En tout cas, j'en connais un qui va commencer à trouver ça frisquet, le matin, en soutane, sur le bord de la mer!

L'allusion les fait tous sourire.

GARAGISTE, *fier de son effet* : Ce n'est peut-être pas plus mal : ça va peut-être lui rafraîchir les idées, à notre Adagio!

Il était pourtant visible de loin, celui qui courait le long du chemin Principal. Mais personne ne l'avait remarqué, entre l'humour du garagiste et leurs emplettes.

Il ouvre la porte et reste dans l'embrasure. Peine à retrouver son souffle.

APPRENTI PÊCHEUR : Vous ne devinerez jamais ce qu'on a vu!

Il n'attend pas d'obtenir une réponse.

APPRENTI PÊCHEUR : On a vu... Enfin, ce n'est pas moi qui l'ai vu, c'est le vieux pêcheur, mais bon... On a vu... Ou plutôt, il a vu...

Il prend une pause. Regarde autour de lui. Les autres poursuivent leurs emplettes.

APPRENTI PÊCHEUR :... le cinglé, là... le prêtre... on l'a vu...

Il reprend une pause, pour bien marquer la suite.

APPRENTI PÊCHEUR :... repêcher un corps!

Leurs mains se crispent sur leur contenu. Lorsqu'on le leur demandera, ils prétendront le contraire.

PROPRIÉTAIRE : Comment ça, « repêcher un corps »?

APPRENTI PÊCHEUR : Et bien, il était là, devant la mer, à baragouiner ses évucu... ses élocu... ses élucu...

GARAGISTE : On dit « élucubrations »! Utilise des mots que tu connais : tu vas épargner du temps à tout le monde!

Il évite soigneusement le regard du vétérinaire.

L'apprenti pêcheur ignore son commentaire.

APPRENTI PÊCHEUR :... ses gogosses en latin, comme à tous les matins, et à un moment donné, il s'est penché vers les flots et quand il s'est relevé... il tenait un corps entre ses bras!

Tous se rapprochent. Un tout petit peu.

VÉTÉRINAIRE : Un « corps »? Tu veux dire... un cadavre?

L'apprenti pêcheur hoche la tête de haut en bas vigoureusement, les yeux ronds.

PROPRIÉTAIRE : Le corps de qui?

APPRENTI PÊCHEUR : Et bien... Comme je vous l'ai dit, moi, je n'ai pas vraiment vu ce qui s'est passé, mais le vieux m'a confirmé que ça avait l'air d'être le corps...

Il prend son temps. Ils font maintenant cercle autour de lui.

APPRENTI PÊCHEUR :... d'un enfant!

Il laisse le silence tout envahir.

VOISINE, *d'un ton délicieusement horrifié* : Le corps d'un enfant?

APPRENTI PÊCHEUR : Ça ne pouvait être que ça, parce qu'il était à peu près long de même!

Il sépare ses mains d'un bon mètre.

PROPRIÉTAIRE : Et il venait d'où, ce corps-là?

APPRENTI PÊCHEUR : De la mer, évidemment!

PROPRIÉTAIRE : Je veux bien, mais il devait bien venir de quelque part, avant d'aboutir dans la mer.

APPRENTI PÊCHEUR : Tu en poses des questions, toi!

GARAGISTE : Bah! tu sais, lui, il voit toujours des problèmes où il n'y en a pas!

APPRENTI PÊCHEUR : Comme si je pouvais savoir d'où il venait, moi! Je sais juste où il a abouti et qui l'a ramassé!

BOITEUSE : Et il en a fait quoi du corps, après?

APPRENTI PÊCHEUR : Dur de le dire! Une chose est certaine, le vieux l'a vu se rendre jusqu'à l'église et y entrer en le tenant toujours dans ses bras. Ce qu'il en a fait après... ce n'est pas moi qui pourrai te le dire!

VÉTÉRINAIRE : Moi, il y a quelque chose qu'il faut que tu m'expliques... Si ce n'est pas toi qui as vu tout ça, comment ça se fait que tu sais tout ça?

APPRENTI PÊCHEUR : C'est le vieux qui me l'a raconté!

PROPRIÉTAIRE : Le vieux? On parle bien du même vieux, toi et moi? Parce que si c'est le cas, ce n'est pas trop son genre de bavasser...

VÉTÉRINAIRE : Effectivement.

GARAGISTE : Non, lui, son genre, ce serait plutôt de lancer ses élucubrations à la mer avec l'autre!

Quelques rires étouffés.

L'apprenti pêcheur chancèle, agrippe le chambranle de la porte, retrouve un équilibre précaire.

APPRENTI PÊCHEUR : En fait, ce n'est pas que je n'ai pas vu... c'est juste que... je suis myope, alors comme je ne porte jamais mes lunettes quand je pars en mer... je ne voyais pas grand-chose!

GARAGISTE : Et des verres de contact, ça te dit quelque chose?

Encore quelques rires étouffés. Le garagiste sourit de toutes ses dents.

LIBRAIRE : Si ça ne vous dérange pas, vous reprendrez votre conversation d'optométrie une autre fois : moi, ce que j'aimerais savoir, c'est comment tu as fini par « voir » ce que tu voyais flou!

APPRENTI PÊCHEUR : En fait, je vois quand même des formes, donc j'ai demandé au vieux : « Est-ce que c'est le dingo sur le bord de la mer, que je vois là-bas? » et le vieux m'a répondu : « C'est Adagio, oui. Comme à tous les matins. » Alors moi, je me suis étonné : « Qu'est-ce qu'il peut bien faire, à se pencher comme ça au-dessus des vagues? » et le vieux a précisé : « Il me semble bien que la mer lui ait offert un présent. » « Un présent? À part un vieux bout de bois usé par les marées, voulez-vous bien m'expliquer ce qu'elle aurait pu lui offrir d'aussi long? » « Difficile de discerner quoi que ce soit, de si loin... » « Est-ce que ça pourrait être... un noyé? » « Oui, ça pourrait être un noyé. » « Pensez-vous que c'est ça? Pensez-vous que le fou vient de ramasser un corps? » « C'est possible... » « De cette grandeur-là, ça ne pourrait être qu'un enfant! » « En effet... » « Alors... Vous l'avez vu vous aussi! Vous êtes témoin! » « De si loin? Que sait-on avec certitude, de si loin? » « Tout de même... ça avait vraiment l'air d'être ça! » « C'est une hypothèse,

mon fils. Une hypothèse. » « Mais ça se peut, non? » « Oui, bien sûr, si vous le souhaitez, tout se peut. » « C'est quand je vais raconter ça au village, moi... »
Alors dès que je suis débarqué, j'ai couru jusqu'ici!

PROPRIÉTAIRE : Hum...

VOISINE : Et bien...

Le cercle se brise.

GARAGISTE : Ce n'est pas vraiment convaincant, ton histoire!

FILLE DU DÉPANNÉUR : Tu n'es même pas certain que c'était un corps!

Tous s'éloignent. Retournent à leur point de départ. Découvrent l'objet qu'ils tiennent entre leurs mains.

APPRENTI PÊCHEUR : Vous avez juste à demander au vieux, si vous ne me croyez pas!

Ils ne le regardent déjà plus.

GARAGISTE : Le vieux, le vieux... il va encore nous répondre en parabole!

APPRENTI PÊCHEUR : En tout cas, moi, je sais ce que j'ai vu. Le prêtre a trouvé un corps d'enfant. Et il l'a gardé. Un point c'est tout.

Le garagiste chasse une mouche invisible du revers de la main.

GARAGISTE : C'est ça, c'est ça... On le croira quand on le ver...

FILLE DU DÉPANNÉUR : Attention!

Le cri les fige.

VOISINE, *affolée* : Quoi? Qu'est-ce qui se passe?

FILLE DU DÉPANNÉUR : C'est lui.

GARAGISTE : Lui... ?

FILLE DU DÉPANNÉUR : C'est Adagio!

AUTOMNE

Novembre.

Novembre?

Oui. Novembre.

L'avocate noue le sac de plastique qui renferme les sept pêches mûries sur l'arbre qu'elle vient de choisir méticuleusement. La fille du dépanneur ne lui demande pas son avis.

FILLE DU DÉPANNEUR : Vous ne savez pas qui j'ai vu sortir de chez la voisine hier soir?

AVOCATE : Non, mais je devine que je vais l'apprendre...

FILLE DU DÉPANNEUR : Le prêtre!

AVOCATE : Ah.

Elle porte un abricot à son nez. En hume le parfum. L'insère dans un autre sac oxobiodégradable. Et ainsi de suite.

FILLE DU DÉPANNEUR : La chipie, va... Elle fait celle que ça n'intéresse pas, mais au fond, elle met toujours son nez dans ce qui ne la regarde pas.

AVOCATE :...

FILLE DU DÉPANNEUR : Est-ce que je vous ai raconté la fois du panier d'épicerie?

AVOCATE : Je ne crois pas, non. Remarquez que je ne m'en souviendrais peut-être pas...

FILLE DU DÉPANNEUR : Ça devait être il y a bien trois ou quatre mois. J'étais ici, avec le garagiste, qui me donnait les dernières nouveautés à propos du prêtre quand j'ai remarqué qu'elle nous suivait! Oui, madame : elle nous suivait! Oh! Évidemment, quand je me retournais, elle faisait celle qui avait le nez plongé dans sa liste d'épicerie, mais elle n'a pas réussi à me berner. Oh ça, non! On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace, c'est moi qui vous le dis.

AVOCATE : Puisque vous me le dites...

Elle referme le sac et le dépose délicatement parmi les autres fruits qui occupent la partie supérieure de son panier, prenant bien soin de n'en écraser aucun.

FILLE DU DÉPANNEUR : Non, mais c'est vrai... Moi, je suis curieuse, vrai?

AVOCATE : Vrai.

FILLE DU DÉPANNEUR, *sur le point de se froisser* : Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

AVOCATE : J'acquiesce. C'est tout.

Elle remarque les cerises, qui ne sont pourtant pas de saison. S'approche. Murmure : « Produit du Chili ». Se mord les lèvres. Les dépasse.

FILLE DU DÉPANNEUR, *soulagée* : Ah bon! D'accord! Je disais donc que je suis curieuse, mais honnête. Oh ça, oui! Je ne suis pas une hypocrite. On peut me reprocher bien des choses, mais pas d'être une hypocrite.

AVOCATE : C'est bien.

FILLE DU DÉPANNEUR : Non, mais c'est vrai : je suis curieuse, mais je m'assume. Vous ne trouvez pas que c'est déjà moins pire?

AVOCATE : Peut-être...

FILLE DU DÉPANNEUR : En tout cas, ce prêtre-là, il est vraiment devenu la coqueluche du village! Je ne sais pas ce qui s'est passé dans sa vie, mais c'est comme si c'était un nouvel homme. Avant, quand il est arrivé, c'était un jeune blanc-bec...

AVOCATE : À peu près de votre âge.

FILLE DU DÉPANNEUR : C'est ça. Il s'écoutait parler. Il ne s'intéressait à personne d'autre qu'à lui. Pas étonnant qu'il ait disparu pendant un bout de temps : ça a dû être un choc pour lui de découvrir que personne ne s'intéressait à lui autant que lui-même... ! Et voilà qu'il sort de son isolement, barbe rasée, vêtements repassés... un nouvel homme!

AVOCATE : ...

FILLE DU DÉPANNEUR : Vous savez quoi? Je pense que je vais l'inviter à souper, moi aussi! Si ça se trouve, il va peut-être même me faire croire en Dieu!

La fille du dépanneur éclate de rire, mais son rire s'éteint lorsqu'elle jette un coup d'œil autour d'elle et qu'elle constate que l'avocate s'est éloignée.

FILLE DU DÉPANNÉUR, *pour elle-même* : Non, mais... elle en a des manières, celle-là!

Elle la rejoint.

Le lendemain, peut-être. Tout va si vite, tout à coup. Tout s'accélère.

La boiteuse se précipite à l'intérieur, traverse l'épicerie en jetant un regard perpendiculaire aux allées qu'elle dépasse, ne trouve pas ce qu'elle cherche. Elle revient sur ses pas, l'aperçoit derrière le présentoir de magazines, traîne la jambe jusqu'à s'accrocher à son bras. La libraire sursaute.

BOITEUSE : Ne t'inquiète pas, ce n'est que moi!

La libraire referme précipitamment son magazine.

LIBRAIRE : Figure-toi que ma nièce voudrait que je lui paie un abonnement pour son anniversaire. Ça ne me dit trop rien, tu comprends bien! Mais comme je ne voulais pas avoir de préjugés, je suis venue voir de quoi ça avait l'air.

BOITEUSE : Et tu vas le lui offrir, son abonnement?

LIBRAIRE : Jamais de la vie! C'est un ramassis d'idioties, ces magazines-là! Je pense que je vais plutôt lui choisir de bons livres... de grands classiques de la littérature!

BOITEUSE, *avec indulgence* : Bah... tu sais, elle n'a que onze ans, la petite... c'est normal qu'elle veuille connaître l'identité de sa « rivale », de celle qui la sépare de sa vedette de cinéma préférée!

Elle rit, se remémorant peut-être les murs de sa chambre de pré-adolescente, où les affiches d'un beau brun au regard chaud avaient remplacé la centaine d'affiches de chiens. Puis elle se ressaisit et retrouve son excitation initiale.

BOITEUSE : Il faut absolument que je te raconte...

LIBRAIRE : Quoi?

BOITEUSE : Le jeune prêtre...

LIBRAIRE : Adagio?

BOITEUSE : Oui. Adagio.

LIBRAIRE : Quoi, Adagio?

BOITEUSE, *radieuse* : Figure-toi qu'il vient souper chez moi ce soir!

LIBRAIRE : Souper chez toi? Mais pour quoi faire?

BOITEUSE : Comme ça. Pour parler. Il était passé à la boutique la semaine dernière, pour acheter ses bottes d'hiver... Il est prévenant, pour quelqu'un qui ne connaît pas les hivers du coin!

LIBRAIRE : C'est bon, c'est bon, tu me l'as déjà raconté, cette histoire-là!

BOITEUSE : Forcément, essayer de nouveaux souliers, ça rapproche. Du coup, je lui avais suggéré de repasser lorsqu'il aurait un peu de temps et il est repassé ce matin! Je t'avais bien dit qu'il repasserait, mais tu ne me croyais pas.

LIBRAIRE : Il avait besoin d'une nouvelle paire de bottes?

BOITEUSE : Non, non. De lacets. Mais entre toi et moi, ce n'était peut-être qu'une excuse!

Elle rigole sous sa main comme une gamine.

LIBRAIRE : Franchement! C'est un prêtre, quand même...

BOITEUSE : Je sais bien... Mais on peut toujours rêver! Il est bel homme, non?

LIBRAIRE : Ça ne me dit pas pourquoi il soupe chez toi ce soir, ça.

BOITEUSE : Ah oui! Parce que je l'ai invité, tout simplement. Et lui, il a dit « oui ».

LIBRAIRE : Évidemment, qu'il a dit « oui » : il dit « oui » à tout le monde.

BOITEUSE : Qu'est-ce que ça change?

LIBRAIRE : Ça change que ta nouvelle n'a rien d'exceptionnel. Il est tout le temps invité à souper au village et il accepte tout le temps. D'ailleurs, il passe à ma librairie quasiment tous les jours!

BOITEUSE : Tu ne m'avais pas dit ça!

LIBRAIRE : Secret professionnel, bien sûr.

BOITEUSE : Et il achète quoi?

LIBRAIRE : Normalement, je n'aurais pas le droit de te le dire, mais comme tu es une amie, je vais faire une exception. Il achète...

Elle laisse planer le suspense.

LIBRAIRE :... des livres de cuisine. Des tonnes et des tonnes de livres de cuisine. Tous les pays y passent : Mexique, Inde, Afghanistan... Si ça se trouve, il a accepté ton invitation pour juger de la qualité de ta cuisine!

Elle évalue son amie de la tête aux pieds.

LIBRAIRE : Parce que sinon, entre toi et moi, je ne vois pas trop ce qu'il irait faire chez toi!

La boiteuse recule sous le choc.

LIBRAIRE : Non, mais c'est vrai... Il va falloir que tu te fasses à l'idée! Ce n'est pas pour rien qu'il n'y a pas un de tes beaux touristes qui est resté derrière.

Elle pointe la jambe traînante de son « amie ».

LIBRAIRE : Ton handicap, tu sais, ça rebute les hommes!

Les yeux de la boiteuse sont maintenant pleins de larmes.

BOITEUSE : Mais, je... Pourquoi tu...

LIBRAIRE : Je sais, je sais, personne ne te l'a dit avant. Mais moi, je suis ton amie, alors il faut bien que je sois honnête avec toi : les amis, c'est fait pour ça.

Elle lui met la main sur l'épaule.

LIBRAIRE : Un jour, tu me remercieras pour ça, tu vas voir.

Et elle la plante là, sa canne à la main, ses jolis traits brisés de tristesse.

Posté devant la vitrine, il observe un groupe de trois ou quatre femmes qui rigolent à l'extérieur.

GARAGISTE : Bon. Les voilà qui parlent encore du prêtre. Le prêtre, le prêtre... Tout le monde ne parle que de lui, le prêtre!

VÉTÉRINAIRE : Tu es jaloux?

GARAGISTE : Moi? Mais pourquoi je serais jaloux du prêtre?

VÉTÉRINAIRE : Je ne sais pas, moi... Un bel homme, fin vingtaine, début trentaine, que tout le monde s'arrache pour l'écouter raconter de sa belle voix grave sa « résurrection »...

GARAGISTE : Pfff... des affaires de religion! Ça ne m'intéresse même pas, ces histoires-là. *Se tournant vers le propriétaire* : J'aurais dû t'écouter, aussi. Tu l'avais prédit depuis le début, que ça allait être un paquet de problèmes, ce prêtre-là!

PROPRIÉTAIRE : Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit...

GARAGISTE : Non, mais c'est ça que ça voulait dire. Et tu veux que je te dise? Tu avais entièrement raison!

HIVER

26 décembre.

Tout. Les flammes ont tout consumé. Même l'improbable.

Rien.

Il ne subsiste rien.

Que de la cendre entre les doigts.

Et une cloche pendue. Endeuillée. Haletante.

Abandonnée au large.

La voisine immobilise son chariot. Scrute les tomates. En surprend une : celle-là, en bas, à droite. Elle la retourne : une petite tache brune sur la peau lisse. Elle la condamne. Recommence.

La voix lui parvient par la gauche.

FILLE DU DÉPANNEUR : Es-tu allée voir ça?

Cette tomate-ci est trop ferme. La voisine la dépose. S'obstine à trouver la perfection parmi ces formes rouges, étalées. Ne lève pas le nez.

VOISINE : Pourquoi j'y serais allée? C'est juste une église qui a brûlé!

FILLE DU DÉPANNEUR : Peut-être, mais mon chum et moi, on y est allés... et on était les premiers sur les lieux!

La main de la voisine s'ouvre, délivre son contenu. Trahit ce que l'empressement confirme.

VOISINE : Qu'est-ce que vous avez vu?

La tomate dégringole.

La fille du dépanneur l'attrape avant sa déconfiture. La renvoie à ses semblables, sur lesquelles elle pose son regard. Elle plisse les yeux, évalue.

FILLE DU DÉPANNEUR : Bah... Ce n'est qu'une église qui a brûlé, non?

Sa main effectue un piqué. Ronde, rouge, tendre, parfumée, pour consommation immédiate : la fille du dépanneur dépose la tomate dans son chariot et le pousse en direction des laitues, laissant la voisine à ses choix.

Au passage, accroche le garagiste. Qui l'interpelle.

GARAGISTE : Salut! Alors, il paraît que ton chum et toi, vous êtes allés voir?

FILLE DU DÉPANNEUR : Oui. Hier soir.

GARAGISTE : Alors, dis-moi... l'avez-vous vu?

FILLE DU DÉPANNEUR : Vu qui? Adagio?

GARAGISTE : Mais non, pas Adagio... Tu sais bien « quoi »!

FILLE DU DÉPANNEUR : Le feu a tout rasé.

GARAGISTE : Alors on ne saura pas si...

FILLE DU DÉPANNEUR : Probablement pas.

Elle atteint les laitues.

Lui regarde au loin. Tente de voir jusqu'au bout du chemin, jusqu'au fin fond de la cendre. Le panier en plastique rouge balance à son poignet gauche. Frôle les conserves. Frôle sa chemise vert forêt. Heurte les conserves. Heurte sa chemise vert forêt. L'arrache à sa vision aveugle. Le garagiste remarque le vieux pêcheur à sa gauche, qui choisit ses boîtes de thon.

Il veut le thon nature. Pas aux tomates séchées ou à l'huile d'olive et au citron. Il recherche la vraie saveur du thon. Jaune, si possible. Mais l'étiquette de ces boîtes-là ne porte pas la mention « Dolphin friendly. » Lui, il aime les dauphins. Alors il prend une boîte de thon blanc. Pareille à celle d'hier.

GARAGISTE : Toi, tu en penses quoi, de cette histoire?

Le vieux pêcheur place la conserve dans le coin gauche du panier, mais cela le déséquilibre.

PÊCHEUR : Quelle histoire?

Il reprend le poisson, estime les poids, déplace conséquemment le concombre, la tomate et la boîte de maïs.

GARAGISTE : Non, mais vous allez arrêter, tous, de faire comme si je ne savais pas de quoi je parle! Je parle de l'enfant! Je parle du corps de l'enfant qu'Adagio aurait sorti de l'eau! Tu es bien placé pour le savoir : c'est toi qui en as été le témoin!

Il redépose la boîte de thon : panier et plancher conservent leur parallélisme. Voilà! Le vieux pêcheur lève les yeux vers le garagiste.

PÊCHEUR : Non. Ce n'est pas ce que j'ai vu. Je l'ai vu, matin après matin, aller confier sa messe en latin à la mer. Je l'ai vu, un matin, se pencher pour prendre quelque chose, se relever, se retourner et se diriger d'un pas rapide vers l'église. Après... Après, je ne l'ai plus revu.

GARAGISTE : Si tu étais assez près pour entendre qu'il la célébrait en latin, sa messe, tu devais bien être assez près pour distinguer ce qu'il tenait dans ses bras.

PÊCHEUR : Le vent porte les sons, pas les images.

GARAGISTE : Peut-être, mais tu as bien dû en penser quelque chose, de cette « cueillette-là »!

PÊCHEUR : Qu'il avait réussi à tromper la solitude, terrible, qui l'assailait chacun de ces jours où il n'avait que les vagues à qui parler dans cette langue désuète...

GARAGISTE : C'est ça : tu as fini par croire qu'il avait repêché un corps!

Le vieux pêcheur baisse les yeux sur son panier pour en vérifier l'équilibre. Rassuré, il se met en mouvement.

PÊCHEUR : Il y a bien des façons de tromper sa solitude. Adagio a trouvé la sienne. C'est tout.

Il atteint le bout de l'allée et se dirige vers la caisse. Le garagiste trotte derrière lui.

GARAGISTE : Tu dois bien avoir une opinion, quand même!

PÊCHEUR : Oui. Celle que ce pauvre homme est encore plus pauvre maintenant que tout a brûlé devant ses yeux.

GARAGISTE : Non mais... pas ça! Je veux dire...

Il devine la nécessité de capituler. Abandonne la partie. Arrête ses pas, interrompt ses mots. Refuse néanmoins de détacher son regard. Le vieux pêcheur avance vers le comptoir, y met ses emplettes. Le dos droit. Irréprochable. Il reçoit la monnaie dans le creux de sa main en coupe, regarde

les pièces, en choisit une, dorée, et la pose dans la main du plus jeune de l'avocate, à ses côtés, qui salive devant les nouveaux bonbons de l'épicier.

PÊCHEUR : Achète ce que tu veux, bonhomme!

La porte vitrée de l'épicerie heurte la clochette en s'ouvrant, puis en se refermant. Le vieux pêcheur tourne à gauche, salue celle qui donne le dernier tour de clé à la garderie et disparaît, ses vérités avec lui.

Le garagiste cesse de feindre la faim. Il contourne le comptoir et s'affale sur le tabouret vide de l'emballer, le regard toujours tourné vers l'extérieur.

La grande rousse dépose les clés de la garderie dans son petit sac à main doré, imitation Louis Vuitton. À chacune de ses longues enjambées, ses bracelets à la dizaine remontent le long de ses avant-bras, puis se heurtent en retombant. Elle place sa main gauche sur la poignée de métal. Ses bracelets glissent au poignet. Elle s'apprête à tirer la porte, bloque aussitôt le mouvement, replace plutôt quelques mèches au reflet qu'elle remarque dans la vitre, puis entre dans l'épicerie. Ses hauts talons martèlent le plancher bétonné. Plus personne ne se retourne.

À sa droite, le dernier de l'avocate. La grande rousse glisse ses doigts fins dans la tignasse châtaine de son ancien protégé. L'enfant garde la tête baissée, observe le trésor posé sur sa paume. Elle poursuit son chemin, marche tout droit vers le présentoir de lunettes fumées, qui regorge des arrivages du printemps. L'enfant referme la main et serre très fort la pièce. Il lève les yeux vers les bonbons, se retourne vers son frère, un peu plus loin, qui feuillette les bandes dessinées de la semaine, le hèle et soulève la pièce couleur or entre le pouce et l'index. Son frère accourt.

AINÉ : Qui est-ce qui t'a donné ça?

CADET : Le vieux pêcheur!

AINÉ : Wow! On est riches! On prend quoi?

CADET : Des pieds?

AINÉ : Non! On en a pris la semaine passée!

CADET : Des grenouilles?

L'aîné émet un petit grognement.

AINÉ : Il n'y aurait pas quelque chose qu'on n'a jamais essayé?

Leur regard s'élève vers l'immense suçon au-dessus de la caisse. L'aîné glisse les mains dans ses poches et les fouille fébrilement pour sortir, puis compter les sous qu'il y trouve. Le cadet l'imité. Ils posent leur clinquante richesse sur le comptoir et pointent à l'épicier le gros suçon multicolore. Celui-ci jette un œil sur les pièces devant lui, entre les bananes et le pain « allongé 9 grains » de la commande téléphonique de la secrétaire du dentiste.

ÉPICIER : Il vous manque quinze cents, les enfants.

Il place le beurre d'amande au fond du sac, à côté du beurre sans sel.

Les épaules des enfants s'affaissent.

CADET : On prend quoi, d'abord?

AINÉ : Je ne sais pas.

CADET : Des Jolly Ranchers?

AINÉ : Ça ne me tente pas.

À deux pas d'eux, toujours le garagiste sur son tabouret. Qui se redresse brusquement. Apostrophe l'épicier.

GARAGISTE : Je vais te prendre ça.

Il pointe le suçon en colimaçon. L'épicier le lui tend et encaisse l'argent avant de retourner aux cœurs de palmier de la secrétaire.

Les enfants suivent la trajectoire du suçon. Les doigts sales du garagiste s'acharnent contre l'emballage plastique. Les enfants déglutissent.

GARAGISTE, sans lever les yeux : Vous deux, vous alliez souvent traîner dans le coin de l'église, pas vrai?

La pellicule plastique se déchire enfin.

ENFANTS, sans quitter le bonbon des yeux : Oui, monsieur!

GARAGISTE : Et là-bas, vous avez vu quoi?

Le suçon n'est plus qu'à une trentaine de centimètres devant eux.

CADET : On n'a pas le droit de le dire!

Le suçon s'éloigne.

AINÉ : Mais oui, on a le droit : on a vu une statue.

Le suçon se rapproche.

GARAGISTE : Une statue... une statue de la Sainte Vierge?

CADET : C'est qui, la Sainte Vierge?

AINÉ : Moi, je le sais! Moi, je le sais! C'est la mère de Jésus! J'ai appris ça dans mon cours de... mon cours d'*Éthicle* et culture religieuse! C'est la *bonfemme* avec la longue robe bleue et blanche.

CADET : Ah oui, elle! Et bien, il y avait aussi une statue d'elle, mais pas en bas.

GARAGISTE : Comment ça, « en bas »? Vous l'avez vue où, la statue?

Les enfants ne réagissent pas.

Vingt centimètres.

AINÉ : Dans le sous-sol.

GARAGISTE : Vous êtes entrés dans le sous-sol?

CADET, *sur le ton de l'évidence* : Mais non, pas besoin! On l'a vue par la fenêtre!

GARAGISTE : Et c'était une statue de qui?

AINÉ : On ne sait pas!

GARAGISTE : Il n'y a pas d'autre statue comme celle-là dans l'église?

Les enfants hochent la tête de droite à gauche.

GARAGISTE : Et il faisait quoi, Adagio, avec la statue?

CADET : Et bien... plein de choses!

GARAGISTE : Comme quoi?

Dix centimètres. Le plus vieux plisse les yeux. Se tourne vers son petit frère.

AINÉ : J'y pense : peut-être que les suçons sont moins chers au dépanneur qu'ici! Tu veux qu'on aille voir?

CADET : OUIIIII!

Le garagiste lève son gros corps du tabouret et se place aussitôt entre la porte et les garçons.

GARAGISTE : C'est un suçon comme le mien que vous voulez?

Le petit, les yeux grands, hoche vigoureusement la tête de haut en bas.

L'aîné donne fièrement un coup de coude à son frère, qui ne comprend pas.

CADET : Vous ne le voulez plus?

GARAGISTE : Je n'ai pas tellement faim, non. Vous pouvez l'avoir, si vous voulez.

Il le leur donne.

GARAGISTE : Alors, dites-moi, il faisait quoi, Adagio, avec sa statue?

AINÉ : Et bien... des choses comme dans la vraie vie. Souvent, il était juste assis en face d'elle et il lui parlait.

GARAGISTE : Il priait?

CADET, *le plus sérieusement du monde* : Non, non. Prier, ce n'est pas ça. Prier, c'est ce que Papi faisait quand il se mettait à genoux devant son petit bonhomme accroché à une croix. *Pas peu fier* : C'est maman qui m'a expliqué ça!

GARAGISTE : Mais alors, il lui racontait quoi?

AINÉ : On ne sait pas. On n'entendait pas!

Le petit frère tend le suçon à son frère.

CADET : Des fois, le monsieur, il jouait à la Dame de pique avec la statue. Il mettait une table entre les deux. Il s'assoyait d'un côté. Il distribuait les cartes. Il jouait son tour. Après, il courait de l'autre côté de la table. Il avait l'air d'expliquer à la statue comment jouer, mais il finissait toujours par le faire à sa place.

AINÉ, *du ton de celui qui ne veut pas être en reste* : D'autres fois, il essayait de la faire manger, mais elle ne mangeait jamais.

CADET : C'est sûr, qu'elle ne mangeait jamais!

AINÉ : Il recommençait quand même. Des trucs bizarres comme... comme...

CADET : Maman appelle ça des « sushis »!

AINÉ : Oui, c'est ça, des trucs comme ça. Pis d'autres affaires aussi.

Le petit frère reprend le suçon.

GARAGISTE : Elle était grande comment, la statue?

AINÉ : Grande comme mon petit frère!

GARAGISTE : Et tu as quel âge, toi?

Le petit sort le suçon de sa bouche.

CADET : Six ans.

Le garagiste hoche la tête.

GARAGISTE : Vous n'avez rien remarqué d'autre?

L'aîné s'empare du suçon et l'engouffre dans sa bouche. Il ferme les yeux.

Savoure les saveurs artificielles. Le cadet trépigne. L'injure.

CADET : Voleur. Con. Nouille. Niaiseux.

Le menace.

CADET : Je vais le dire à maman!

Son grand frère ouvre un œil, analyse la situation et décide de partager le suçon, qui recommence à voyager d'une bouche à l'autre.

Le garagiste reprend son interrogatoire là où il avait été forcé de l'abandonner.

GARAGISTE : Hein? Vous n'avez rien remarqué d'autre?

Le plus jeune se fâche.

CADET : Ce n'est pas juste! Tu le gardes plus longtemps que moi!

AINÉ : Je suis plus grand que toi!

Le garagiste, qui suit l'échange, insiste :

GARAGISTE : Hein? Vous n'avez rien remarqué de bizarre?

CADET : Donne-moi le suçon!

AINÉ : Non! Je n'ai pas fini!

GARAGISTE : Bon. C'est assez!

Le garagiste intercepte le suçon, le met dans sa bouche, se lève et se dirige vers la sortie.

CADET : Vous n'avez pas le droit, Monsieur!

GARAGISTE : Pourquoi je n'aurais pas le droit? Qui est-ce qui l'a acheté, le suçon?

CADET : Vous nous l'avez donné! Donné, c'est donné.

GARAGISTE : Peut-être, mais vous ne le méritez plus.

Il fait un pas.

AINÉ : Monsieur, Monsieur, attendez! On va vous dire ce qu'on n'a pas le droit de dire!

GARAGISTE : Pfff... Je suis certain que ça ne m'intéresse même pas!

Les deux enfants s'élancent, le devançant et s'arrêtent devant lui.

ENFANTS, *qui hurlent* : Elle avait de la paille qui lui sortait du cul, la statue!

Un brusque silence.

Ou presque.

Le présentoir de lunettes fumées grince en tournant. Le suçon fait un petit bruit sec en éclatant au contact du sol. L'aîné des gamins se précipite, ouvre grand la bouche et y fourre le morceau le plus gros. Le plus jeune arrive trop tard. Il tente de glisser ses doigts dans la bouche de son grand frère. Qui le mord.

CADET : OUCH!

L'avocate replace le sac de petits pois sur les autres sacs et referme la porte du grand congélateur. Toujours impassible, elle plie les genoux pour déposer au sol son petit panier rouge, puis elle traverse l'épicerie d'un pas décidé. Le voisinage s'écarte pour la laisser passer. Sans un mot, elle happe de la main gauche le poignet de son plus vieux et de la droite, le poignet de son plus jeune. Les relève d'un mouvement vif, tout en poursuivant son chemin vers la porte de l'épicerie, qu'elle pousse de la hanche gauche. La porte se referme sur leur passage.

La grande rousse replace la paire de lunettes bleu ciel sur le présentoir, qui grince encore en tournant.

PROPRIÉTAIRE : Ça explique bien des choses...

Ses paroles fouettent les spectateurs. Qui retournent à leurs courses. Semble-t-il. Sauf le garagiste.

GARAGISTE : Tu trouves? Une statue pleine de paille... Veux-tu bien me dire c'est quoi cette histoire-là?

PROPRIÉTAIRE : Il y a quelques mois, je ne saurais pas dire lequel exactement, au beau milieu de la nuit, je me suis fait réveiller par mes chiens qui jappaient. Je suis sorti pour voir ce qui se passait. Je ne voyais pas grand-chose : c'était la nouvelle lune. J'ai cru deviner une forme noire qui sautait par-dessus la clôture derrière mon petit poulailler. Je suis allé voir mes

cochons. Je les ai réveillés en allumant, ce qui voulait dire que personne n'était allé là avant moi. Je suis allé voir mes poules. Ça caquetait un peu, mais comme c'était l'heure de la ponte, je ne me suis pas trop inquiété. Il ne semblait pas y avoir de bris ou de vol, donc je me suis dit que ce n'était rien, que le voleur était parti en entendant les chiens japper.

GARAGISTE : Peut-être que c'était le corbeau en soutane qui était allé te voler de la paille pour... AYOYE!

Il se frotte l'arrière de la tête, à l'endroit où l'a heurté un plein sac d'arachides en écales.

DOYENNE : Il s'appelle Adagio. Pas « le corbeau en soutane »! Vous devriez avoir honte d'insulter un homme d'Église comme vous le faites! Vous ne connaissez pas le dicton « Sois poli si tu n'es pas joli »? Vous auriez tout intérêt à être poli, c'est moi qui vous le dis!

Elle lance au ciel un second sac d'arachides, qu'elle rattrape d'une main.

GARAGISTE : Veux-tu bien me dire pourquoi tu le défends, ton « homme d'Église »? Tu n'es pas croyante, et tu n'allais même pas entendre ses messes!

DOYENNE : Ça ne m'empêche pas d'être respectueuse, ça!

GARAGISTE : Pffff... respectueuse, mon œil! Tu es juste une athée qui ne s'assume pas. Tu veux que je te dise? Tu es juste une peureuse qui ne réussit pas à décrocher de la religion de ton époque parce que tu te dis que si l'enfer existe, tu es dans... AYOYE! As-tu fini avec tes maudites *peanuts*?

DOYENNE : Impoli, va! Et trop vieux pour apprendre les politesses, en plus! Vous et votre odeur de sueur et de vieille huile, vous êtes la honte du village!

Elle dirige ses pas vers la prochaine allée.

Le garagiste se frotte la tête du bout des doigts à l'endroit de l'impact. Il réfléchit à voix haute :

GARAGISTE : Mais pourquoi un homme remplirait de paille une statue? C'est fait de quoi, une statue? de plâtre? C'est bien assez pesant en soi! Pas besoin

d'en rajouter. De la paille, en plus... ça ne pèse rien! Ça n'alourdissait même pas sa statue!

APPRENTI PÊCHEUR, *qui arrive à ses côtés* : Peut-être qu'il avait quelque chose à cacher.

Il fait mine de poursuivre son chemin.

GARAGISTE, *qui l'arrête d'une main sans cesser de se masser le cuir chevelu de l'autre* : Tu veux dire que la statue aurait été une forme de cachette?

APPRENTI PÊCHEUR : Pourquoi pas? Il ne faisait peut-être pas confiance aux banques!

REPRÉSENTANTE : Foutaise!

Le garagiste, l'apprenti pêcheur et le propriétaire de la porcherie se tournent vers elle, pourtant absorbée par la comparaison des informations nutritives de deux boîtes de céréales.

REPRÉSENTANTE : Il avait ouvert un compte chez nous. Son salaire était versé directement du diocèse. D'ailleurs, il ne retirait quasiment jamais rien! Ce n'était pas un homme préoccupé par l'argent.

Elle dépose les deux boîtes sur la tablette. En prend une troisième, qu'elle jette dans son chariot sans la regarder, et prend la direction des produits laitiers. Sans un mot de plus.

APPRENTI PÊCHEUR, *qui ne lâche pas prise* : Il avait peut-être autre chose à cacher...

GARAGISTE : Si tout a brûlé, on ne saura jamais ce qu'il cachait dans sa statue!

APPRENTI PÊCHEUR : Peut-être que c'était un trafiquant de drogue! J'ai vu quelque chose comme ça, à la télévision.

VÉTÉRINAIRE : Vous me faites rire, les gars!

Le vétérinaire les contourne pour aller chercher quelques sacs de Doritos en solde à deux pour 2,99 \$.

GARAGISTE, *légèrement insulté* : Pourquoi?

VÉTÉRINAIRE : Parce que vous n'êtes pas capables d'additionner un plus un!

GARAGISTE : Qu'est-ce que tu veux dire?

VÉTÉRINAIRE : Il n'y a pas si longtemps, vous supposiez qu'Adagio avait repêché le corps d'un enfant. Vous venez d'apprendre qu'Adagio cachait au sous-sol de l'église une statue remplie de paille, justement de la hauteur d'un enfant de six ans. Par conséquent, vous supposez que c'est lui qui est allé voler de la paille à la porcherie. Ça ne vous donne pas envie de faire des liens, ça?

GARAGISTE : Je ne vois pas où tu veux en venir.

Le vétérinaire s'impatiente :

VÉTÉRINAIRE : La taxidermie, ça vous dit quelque chose?

GARAGISTE et APPRENTI PÊCHEUR : Non.

Le propriétaire de la porcherie, qui ne parlait plus depuis un bon moment, ne répond pas. Pas tout de suite.

PROPRIÉTAIRE : Non... Tu ne penses pas quand même pas que...

VÉTÉRINAIRE : Pourquoi pas?

PROPRIÉTAIRE : Faudrait être malade!

VÉTÉRINAIRE : Pourquoi ne le serait-il pas, après tout?

PROPRIÉTAIRE : Mais à ce point-là ? Rien que l'idée est dégoûtante!

GARAGISTE : MAIS ALLEZ-VOUS M'EXPLIQUER CE QUE VOUS COMPRENEZ QUE JE NE COMPRENDS PAS!

APPRENTI PÊCHEUR : Ouain!

PROPRIÉTAIRE : Le corps de l'enfant qu'Adagio aurait repêché des flots...

GARAGISTE : Ouais...

VÉTÉRINAIRE : ... et bien il l'aurait empaillé!

Seul le présentoir grince encore en tournant. La grande rousse fait la moue. Elle a essayé toutes les paires de lunettes qui s'y trouvent. Aucune ne lui plaît.

VOISINE, *tournant finalement le dos aux tomates* : Saviez-vous qu'un mois avant que le vieux pêcheur surprenne Adagio repêchant le corps d'un enfant, un couple du village d'à-côté... – des étrangers... des artistes... – a signalé la

disparition de leur fils? Ils auraient retrouvé son foulard, déposé par la mer sur la plage...

FILLE DU DÉPANNEUR: Tiens, la vieille chipie qui parle! Elle faisait l'innocente. Elle faisait celle que ça n'intéressait pas. Et pourtant... À croire qu'elle est meilleure que personne!

La fille du dépanneur fixe la voisine en lançant et en rattrapant sa tomate d'une main. La voisine ne se retourne pas.

Il est 17 h 31. Tous les habitants se trouvent à l'unique épicerie du village pour acheter de quoi se faire à manger. Tous, sauf ceux qui ont déjà quitté les lieux.

Les voix s'élèvent, soudainement. S'entremêlent et se confondent :

- C'est un fait qu'on ne le connaît pas, dans le fond, cet homme-là...
- Un « jeune » prêtre, en plus : on aurait dû se méfier dès le départ. Quel jeune homme sain d'esprit devient prêtre, de nos jours?
- Tu nous avais prévenus, pourtant...
- Il avait l'air gentil. Un peu hautain, peut-être. Mais gentil.
- Qui aurait cru ça?
- Moi, je me suis toujours méfiée un peu... Les beaux parleurs... Il faut constamment se méfier des beaux parleurs...
- Un homme de Dieu, quand même! C'est révoltant.
- Dieu, Dieu, Dieu... qu'est-ce que ça signifie, ce mot-là? AYOYE!
- Moi, je refuse d'y croire. Il y a sûrement une explication rationnelle. Il ne peut pas y avoir quelqu'un d'assez dérangé pour... pour...
- ... empailler un enfant?
- Ouache! Ne dis pas ça. Tu me donnes la nausée!
- C'est peut-être ça, la petite odeur qu'il traînait partout, le prêtre! Si j'avais su que c'était un charognard...

- Tu ne penses quand même pas qu'il allait jusqu'à se rouler sur sa statue!
- Il l'a bien empaillée!
- Ah... Tu es dégueulasse!
- « Moi », je suis dégueulasse? Qui est-ce qui l'a empaillé, le cadavre de l'enfant, à ton avis? C'est qui, le dégueulasse de l'histoire?
- On ne sait même pas si c'est vrai, cette histoire-là!
- Et on ne le saura jamais non plus, puisque l'église est partie en fumée...
- Tiens, il me semble que ça tombe bien, cet incendie-là!
- Est-ce que je me suis lavé les mains, depuis la dernière fois où il a serré les miennes?
- Mais j'y pense : il est passé où, depuis que l'église a brûlé?

Les paroles montent, tremblent sur ses cordes vocales, éclatent :

GRANDE ROUSSE : MAIS ALLEZ-VOUS VOUS TAIRE?!

Elle pose la main sur le présentoir, qui cesse subitement de grincer.